University of Alberta

Représentations d'un spectacle : une présentation historique et critique du situationnisme.

by

Aaron B. Monteleone ©

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies and Research
in partial fulfilment of the requirements for the degree of

Master of Arts
in
French Language, Literatures and Linguistics

Department of Modern Languages and Cultural Studies

Edmonton, Alberta
Fall 2006

Library and Archives Canada

Published Heritage Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et Archives Canada

Direction du Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence
ISBN: 978-0-494-22171-6
Our file Notre référence
ISBN: 978-0-494-22171-6

NOTICE:
The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:
L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Canada

Abstract

The purpose of this thesis is to present the avant-garde movement known as Situationism in a historical and critical context. Originating from a variety of influences including Surrealism, Dadaism, Existentialism, Marxism and Anarchism, Situationism has in large part been overlooked in academic circles despite its implication in much of post-WWII artistic and political history. This thesis covers its genesis in the 1950s as Lettrism, to the formation and evolution of the group Internationale Situationniste, as well as the movement's present day status and appropriations. We consider a large number of situationist works, ranging from cinema to manifesto, in relation to their historical context and significance. Similarly, we discuss several important figures and their influence both on the movement and on events of the period. As this thesis is in French, our focus remains primarily on information relating to France and the French section of the movement.

Acknowledgement

I wish to express sincere gratitude to my supervisor, Dr. Robert Wilcocks, for his ardent attitude and tireless commitment toward the completion of this thesis. He has had more of an influence on this student than he may ever know.

I also wish to acknowledge my ninth grade English teacher, Mr. Taras Uzwyshyn, for first sparking my interest in the study of literature.

Lastly, I would be remiss if I did not thank my family – the main characters in the tragedies and comedies of my life.

Résumé/Précis

L'objectif de ce mémoire est de présenter le mouvement avant-garde – le situationnisme – dans un contexte historique et critique. La suite d'une variété d'influences, dont le surréalisme, le dadaïsme, l'existentialisme, le marxisme et l'anarchisme, le situationnisme est en grande partie négligé dans les cercles académiques malgré son implication dans l'histoire artistique et politique de l'Après-guerre. Ce mémoire porte sur sa genèse lettriste pendant les années cinquante, sur la formation et l'évolution du groupe Internationale situationniste, ainsi que sur son statut et ses appropriations actuels. Nous considérons plusieurs œuvres situationnistes, du cinéma aux manifestes, par rapport à leurs significations et à leurs contextes historiques. Nous discutons pareillement l'influence de certains individus importants sur le mouvement et sur les événements de la période. Vu que notre texte est en français, nous nous concentrons d'abord sur la section française du mouvement ainsi que sur les événements qui concernent la France.

Dedication

To my wife and daughter

Table des matières

Introduction	1
Chapitre un : Les débuts : l'Après-guerre et les années cinquante	11
Chapitre deux : « Semer la zizanie » : les Années 1957-1965	36
Chapitre trois : Mai 68 : la Révolution ou « la chienlit » ?	63
Chapitre quatre : Le Dénouement situationniste : post-68	92
Conclusion	109
Bibliographie	118

Introduction

> Il faudra nous accepter ou nous refuser en bloc. Nous ne détaillerons pas.
>
> *Internationale situationniste* n°7, avril 1962[1]
>
> [...] un patriote est celui qui soutient la République en masse : quiconque la combat en détail est un traître.
>
> Saint-Just, *Esprit de la Révolution*[2]

« On n'est pas ici pour répondre aux questions de cons » – telle est la réponse de Guy Debord en 1961 pendant une 'présentation' à l'Institut des arts contemporains à Londres. Le ton est donné. Cette réponse à la question « Pourriez-vous expliquer ce que c'est le situationnisme ? » marque la fin d'un bref et bizarre incident. Debord et l'Internationale situationniste, le groupe auquel il appartient, étaient invités à faire une présentation à propos de leurs nouvelles idées. La réunion a eu lieu devant un public curieux. Elle était prévue pour 20h00, mais à 21h00 les situationnistes se trouvaient toujours accoudés au bar en train de disputer le contenu de leur présentation. Très en retard, les situationnistes entrent dans la salle des Conférences de l'Institut. Après un court discours par un des adhérents mi-ivre, un membre du public pose son innocente question. La réponse cinglante est suivie par le départ de la délégation situationniste ; ils retournent au bar[3].

---

[1] La revue *Internationale situationniste* comprend douze numéros de juin 1958 à septembre 1969. La citation vient de « Du rôle de l'I.S., » 7 (avril 1962) : 19.

[2] Voir *Saint-Just, Théoricien de la Révolution*, éd. Charles Velley. (Monaco : L. Jaspard, 1946) 184.

[3] L'histoire se trouve dans le livre de Guy Atkins, *Asger Jorn, the crucial years, 1954-1964 : a study of Asger Jorn's artistic development from 1954 to 1964 and a catalogue of his oil paintings from that period* (London : Lund Humphries, 1977) 57. La version originale est en anglais, la traduction est la nôtre.

Telle est aussi l'histoire du situationnisme : bref, souvent cinglante et parfois bizarre. Le mouvement, une fusion d'artistes avant-gardistes, de révolutionnaires et d'intellectuels, prend forme sur la scène de l'après-guerre parisien. Il est maintenant situé (si l'on peut dire ?) dans les rangs d'une histoire culturelle et avant-garde qui comprend le futurisme, le dadaïsme et le surréalisme. L'influence du situationnisme, néanmoins, n'est pas insignifiante comparée avec celle des grands mouvements précédents, mais elle n'est pas aussi connue ni reconnue. Certes, on n'aurait probablement pas de difficulté à en citer les idées, les œuvres et les personnages clé des grands mouvements avant-gardistes du vingtième siècle, mais aurait-on la même facilité avec le situationnisme ? Grâce à une attitude obstinée envers l'établissement artistique et, plus tard, un refus total d'y participer, le situationnisme reste dans une existence obscure. Cet aspect mystérieux du projet situationniste contribue à son histoire largement ignorée du monde académique. De plus, la littérature produite par les adhérents et les groupes situationnistes, à quelques exceptions près, a été le plus souvent inexplorée par le professorat traditionaliste. L'objet de ce mémoire est d'insérer le situationnisme dans un dialogue historique et critique pour pouvoir montrer son développement ainsi que sa contribution critique à l'histoire culturelle des derniers cinquante ans.

La suite du lettrisme[4], fondé et tenu par Isidore Isou[5] après la deuxième guerre mondiale, le situationnisme est l'assemblage de pratiques et de théories du groupe Internationale situationniste. Au long de son existence chargée d'événements scandaleux, contestataires et ludiques, le groupe voit l'adhérence d'à peu près soixante-dix membres de plusieurs pays du monde. Pareillement, ces membres constituent, dans une immense majorité, les *ex-membres* – car la tendance à l'exclusion et à la démission devient très répandue. Malgré cela, la contribution de l'Internationale situationniste reste le résultat d'une collaboration concentrée dans les champs de l'art, de la politique et de la vie quotidienne. Les conséquences de cette contribution sont toujours en vigueur dans le monde occidental. Il est impossible de parler de l'Internationale situationniste sans mentionner Guy Debord. Car Debord reste au centre des événements et des idées du mouvement dès sa conception. Il devient à la longue le chef non-proclamé du groupe qu'il dirigera jusqu'à sa dissolution en 1972.

Il n'est pas possible de décrire dans une seule phrase 'la théorie situationniste'. Pendant les vingt-cinq années de son existence formelle, l'I.S. subit une évolution de ses théories révolutionnaires. Cette progression est due au fait que le groupe y voit l'entrée et la sortie de plusieurs grands collaborateurs. En 1966, cependant, Guy

---

[4] Le lettrisme « est un mouvement né en 1945 lors de l'arrivée en France d'Isidore Isou. Le lettrisme s'attache à la poétique des sons, des onomatopées, à la musique des lettres, disposées d'une façon arbitraire, plus qu'au sens des mots. [...] [Il] représente une tentative extrême de dépassement de l'activité créatrice, fondée sur une connaissance rigoureuse de ses normes. Il ne s'oppose pas au surréalisme tout en se proposant de continuer ce qu'il avait entrepris : opposition au mode de vie engendré par le capitalisme, subversion des mœurs bourgeoises, libération des puissances du langage... » (tirée de <http://fr.wikipedia.org/wiki/Lettrisme>). Voir plus loin (chapitre un).

[5] Poète Juif roumain, actif dans les mouvements avant-gardistes du Paris d'après-guerre. Voir le prochain chapitre.

Debord compose une lettre à un collègue italien[6] dans laquelle il souligne quatre points « fondamentaux dans la théorie révolutionnaire générale » de l'I.S. (*Correspondances, volume 3*, 188). Ceux-ci nous semblent un bon résumé de ce qui comprend, malgré les microchangements de personnel, la base théorique du mouvement. En voici les points :

> 1) *Le dépassement de l'art*, vers une construction libre de la vie. Ceci veut être la conclusion de l'art moderne révolutionnaire, dans lequel le dadaïsme a voulu supprimer l'art sans le réaliser, et le surréalisme a voulu réaliser l'art sans le supprimer. (Ces deux exigences sont inséparables, ici je reprends les termes que le jeune Marx a employés pour la philosophie dans son temps.)
> 2) *La critique du spectacle*, c'est-à-dire de la société moderne en tant que mensonge concret, réalisation d'un monde inversé, consommation idéologique, aliénation concentrée et en expansion (finalement : critique du stade moderne du règne mondial de la marchandise).
> 3) *La théorie révolutionnaire de Marx* – à corriger et compléter dans le sens de sa propre radicalité (d'abord contre tous les héritages du « marxisme »). On peut dire : la méthode dialectique venue de Hegel – penseur de la révolution bourgeoise –, si elle est réellement renversée et réalisée en méthode de révolution totale : ce qui est en fait le minimum de principe du projet de révolution prolétarienne, mais a été très généralement encombré *même dans son exposé* par des survivances de pensées, d'habitudes et d'intérêts du vieux monde.
> 4) *Le modèle du pouvoir révolutionnaire des Conseils ouvriers*, comme but, et comme modèle devant déjà dominer l'organisation révolutionnaire qui vise ce but : donc, l'émancipation *par lui-même* du prolétariat qui, dans les formes aiguës de *dépossession* du monde moderne, retrouve, concentrées, toutes les incitations historiques au contrôle libre de toute la vie.[7]

Les deux premiers points, explique Debord, sont la contribution propre du groupe. Le troisième est lié à la tradition révolutionnaire de gauche qui, dans plusieurs cas, remonte aux théories de Marx et à la méthode dialectique. Le dernier point, le modèle

---

[6] Mario Perniola, favorable à l'I.S., est auteur est aussi directeur d'études du futur biographe italien de Guy Debord, Anselm Jappe. Voir *Correspondance, volume 3 janvier 1965 – décembre 1968* (Paris : Libraire Arthème Fayard, 1999) 186.
[7] Guy Debord, *Correspondance, janvier 1965-décembre 1968*, vol.3 (Paris : Librairie Arthème Fayard, 2003) 188-9.

du pouvoir révolutionnaire des Conseils ouvriers, paraît plutôt pratique que théorique. En fait, ce modèle deviendra un but éventuel pendant les événements de mai 68 en France[8].

Au cœur de ses points fondamentaux, on trouve « le concept de situation » qui est, essentiellement, l'essence du mouvement. Dans son livre, *Dictionnaire de l'extrême-gauche de 1945 à nos jours*, Roland Biard note l'importance du concept :

> C'est à partir du concept de situation que l'IS fonde son action et sa réflexion : « La construction de situation commence au-delà de l'écroulement moderne de la notion de spectacle. Il est facile de voir à quel point est attaché à l'aliénation du vieux monde le principe même de spectacle : la non-intervention ». [9]

Biard remarque aussi l'application de ce concept « [...] qui au départ est plutôt une contestation des formes artistiques existantes, se radicalise et [se] transpose à l'ensemble de la société [...] » (189). Malgré cela, l'Internationale situationniste s'oppose toujours au terme *situationnisme* comme description du mouvement et de ses idées. Dans le premier numéro de leur revue, *Internationale situationniste*, on trouve une définition moqueuse : « Vocable privé de sens, abusivement forgé par dérivation du terme précédant [situationniste]. Il n'y a pas de situationnisme, ce qui signifierait une doctrine d'interprétation des faits existants. La notion de situationnisme est évidemment conçue par les anti-situationnistes »[10]. Quand on a demandé à Debord l'origine et le sens du terme « situationniste », il a répondu, dans un style tout à lui :

---

[8] Nous en parlons dans le troisième chapitre.
[9] Roland Biard, *Dictionnaire de l'extrême-gauche de 1945 à nos jours* (Paris : Belfond, 1978) 188.
[10] « Définitions, » *Internationale situationniste* 1 (juin 1958) : 13.

qu'il « [...] pourrait avoir quelque chose à voir avec Sartre, ou qu'il ne pourrait rien à voir [...] »[11].

Quant à la mise en pratique de ses quatre points théoriques fondamentaux, l'I.S. éprouve des difficultés. Ils discutent, toujours avec passion, l'établissement de leur programme théorique pour qu'ils puissent réaliser leurs buts révolutionnaires. *Comment* réaliser ces buts, pourtant, crée de nombreuses fractions internes et, à son tour, devient responsable pour une reformulation continue des pratiques 'acceptables' du groupe et du groupe lui-même. Les pratiques situationnistes verront enfin une métamorphose plus accentuée que leurs théories. En dépit de ce fait, Biard constate l'influence indéniable qu'exerce le groupe :

> L'IS a su développer autour d'elle, contre elle ou concurremment à elle un courant de pensée radicale qui sans nul doute marque aujourd'hui plus que jamais l'évolution des idées politiques en général. Il est sûr que le radicalisme de l'IS a plus fortement marqué son temps qu'aucun autre courant n'avait pu le faire. La destruction totale des idées acquises était le but avoué de l'IS dans cette période. Qu'on le veuille ou non, la critique des valeurs bourgeoises ou de « gauche » en est à l'heure actuelle largement inspirée.[12]

Nous divisons notre mémoire en deux parties : historique et critique, où nous examinerons les événements importants en conjonction avec des œuvres particulières. Chaque chapitre est dédié à une période spécifique. Les chapitres suivent, généralement, les mêmes grandes lignes. Nous commençons par une présentation des développements historiques qui concernent chaque chapitre. Nous entrons bien dans des discussions des faits historiques, car notre but secondaire est de déchiffrer leurs

---

[11] Andrew Hussey, *The Game of War: The Life and Death of Guy Debord* (Londres : Pimlico, 2001) 105. La traduction est la nôtre. La référence à Jean-Paul Sartre, écrivain et philosophe français, renvoie à ses publications intitulées *Situations* et au concept que l'homme est un « être-en-situation ».

[12] Roland Biard, *Dictionnaire de l'extrême-gauche de 1945 à nos jours* (Paris : Belfond, 1978) 191.

fidélités. En conséquence de cela, nous empruntons chaque fait ou point historique du travail de plusieurs auteurs reconnus [13]. Notre discussion des développements historiques établira un contexte général pour que le lecteur puisse situer les théories et les pratiques situationnistes.

Le récit historique est suivi par une présentation et une discussion des œuvres qui y sont imbriquées. L'œuvre situationniste ne comprend pas seulement un genre ou une forme d'expression, car le groupe se compose d'écrivains, de poètes, d'artistes visuels et de cinéastes (ou de ceux qui se considèrent tels). Nos discussions touchent donc une grande variété d'œuvres – films, articles polémiques, essais, peintures, etc. Nous essayons d'insérer les différentes œuvres non seulement dans le développement de la pensée du mouvement, mais aussi dans leur influence sur la situation à l'époque et plus tard. Nous abordons aussi un sujet critique qui se rapporte soit à la période générale soit aux événements particuliers (par exemple Mai 68).

Quant à nos discussions critiques, nous avouons que notre attitude est conforme à celle des auteurs d'*Impostures Intellectuelles,* Alan Sokal et Jean Bricmont[14]. C'est-à-dire que notre approche envers les assertions théoriques et les idées épousées par le situationnisme contiendra un sentiment de prudence. La raison pour cela coïncide avec l'évocation suivante de Sokal et Bricmont :

> si les intellectuels, en particulier ceux qui se situent à gauche, veulent apporter une contribution positive à l'évolution de la société, ils peuvent le faire surtout en clarifiant les idées ambiantes et en démystifiant les discours dominants, pas en ajoutant leurs propres mystifications. Une pensée ne devient pas « critique » simplement en s'attribuant ce titre, mais en vertu de son contenu.[15]

---

[13] Notre bibliographie est conçue pour refléter cette méthode (Œuvres primaires, Œuvres secondaires, Œuvres historiques, Œuvres critiques, etc.).
[14] Sokal, Alan et Jean Bricmont, *Impostures Intellectuelles.* Paris : Éditions Odile Jacob, 1997.
[15] Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures Intellectuelles* (Paris : Éditions Odile Jacob, 1997) 208.

Donc, même si nos commentaires et nos critiques sont variablement positifs ou négatifs, nous n'assertons aucune valeur de validité ou de vérité aux théories ou aux idées abordées. Nous croyons fortement pourtant que l'avertissement de Bertrand Russell s'applique toujours :

> Le concept de « vérité », compris comme dépendant de faits qui dépassent largement le contrôle humain, a été l'une des voies par lesquelles la philosophie a, jusqu'ici, inculqué la dose nécessaire d'humilité. Lorsque cette entrave à notre orgueil sera écartée, un pas de plus aura été fait sur la route qui mène à une sorte de folie – l'intoxication de la puissance qui a envahi la philosophie avec Fichte et à laquelle les hommes modernes, qu'ils soient philosophes ou non, ont tendance à succomber. Je suis persuadé que cette intoxication est le plus grand danger de notre temps et que toute philosophie qui y contribue, même non intentionnellement, augmente le danger d'un vaste désastre social.[16]

Dans le premier chapitre, notre discussion porte sur les racines et les influences du situationnisme. Nous commençons en parlant de ses liens et de ses similarités avec le dadaïsme et le surréalisme pour montrer que le situationnisme est le produit d'une tradition avant-gardiste. Nous continuons en établissant la progression du lettrisme à la formation de l'Internationale lettriste, qui deviendra éventuellement l'Internationale situationniste. Le chapitre se termine par une discussion des théories établies sur le sujet de l'avant-garde et comment les situationnistes y figurent. Le deuxième chapitre passe à la fondation officielle de l'Internationale situationniste. Le nouveau groupe voit sa progression la plus prononcée pendant cette période (1957-1966). Les groupes collaborateurs sont nommés et impliqués dans la formulation de plusieurs idées artistiques et critiques. Toutefois, c'est aussi la période pendant laquelle l'expulsion

---

[16] Bertrand Russel, *History of Western Philosophy* (Londres: George Allen et Unwin, 1961) 782. La traduction française vient de l'*Histoire de la philosophie occidentale.* Traduit de l'anglais par Hélène Kern, (Paris: Gallimard, 1952).

des membres devient très commune. La fin du chapitre, la section critique, comprend une analyse de l'importance du marxisme dans le mouvement et à l'époque. Le chapitre trois porte sur les événements de mai 68 et le rôle que jouent les situationnistes. Nous parlons de deux textes clé qui sont probablement les plus importants en ce qui concerne l'influence moderne du mouvement : *La Société du spectacle* et *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Ce chapitre contient aussi une analyse de Mai 68 et ses répercussions pour la France et le reste de l'Europe. Le dernier chapitre, le chapitre quatre, relève les causes et les détails de la dissolution de l'Internationale situationniste. Nous décrivons les effets qu'ont eus sur le groupe les conséquences irrésolues des événements de mai 68. De plus, ce chapitre parle de quelques textes de Guy Debord qui paraîtront bien après la dissolution : son oeuvre autobiographique *Panégyrique* et ses modifications à *La Société du spectacle* dans *Commentaires sur la société du spectacle*. Finalement, nous concluons en examinant les réappropriations contemporaines du situationnisme soit en théorie soit en pratique. La conclusion traite brièvement de la situation actuelle des anciens grands membres de l'Internationale situationniste y compris du suicide de Guy Debord en 1994.

Après avoir examiné les pages qui suivent, le lecteur devrait avoir une compréhension augmentée du situationnisme, de ses grands thèmes, de ses œuvres significatives, et de ses contributions à l'histoire culturelle du dernier siècle. Il devrait reconnaître le rôle qu'a joué ce mouvement à côté des autres mouvements importants de la France et de l'Europe. De plus, les raisons pour lesquelles on omet souvent le situationnisme des analyses ou des commentaires critiques devraient apparaître plus

claires. En somme, il est notre intention de faire découvrir la véritable substance de ce mouvement trop longtemps considéré comme simplement 'paria'.

Chapitre un : Les débuts : l'Après-guerre et les années cinquante

> En matière de révolte, aucun de nous ne doit avoir besoin d'ancêtres.
>
> André Breton, *Second Manifeste du Surréalisme (1930)*[17]
>
> [...] nous travaillons à l'établissement conscient et collectif d'une nouvelle civilisation.
>
> *Potlatch*, 22 juin 1954[18]

Les influences et les développements historiques

Les racines de la pensée et des principes du situationnisme et son véhicule, l'Internationale situationniste, sont nombreuses et variées. Certains, des idéologues ou des contrariens peut-être, aimeraient réclamer qu'en esprit le situationnisme est lié avec tout ce qui est 'révolutionnaire' ; mais il faut distinguer entre les influences directes et les assertions saugrenues. Il est nécessaire aussi de clarifier le fait que le situationnisme n'est surtout pas un mouvement ou un groupe strictement français, mais un métissage d'idées et de théories qui appartiennent à plusieurs individus et groupes européens – ce que nous verrons en détail plus tard. Les influences que nous examinerons se trouvent, en effet, fort proches des principes théoriques du situationnisme. Nous distribuerons d'abord en trois parties – l'artistique, la politique et le « quotidien » - la discussion des influences et des développements historiques.

---

[17] André Breton, « Second Manifeste du Surréalisme (1930), » *Œuvres Complètes* (Paris : Gallimard, 1988) 784.

[18] « Avis de la Rédaction, » *Potlatch* 1 (22 juin 1954) : 11. Toutes les citations de *Potlatch* viennent de l'édition publiée en 1996 chez Gallimard (Paris).

L'Artistique

Le surréalisme et le dadaïsme sont indiscutablement présents dans la recette situationniste. Cependant, avant de discuter du terme « situationniste » (ou même de l'idée d'un groupe organisé autour du terme), il faut inclure sa genèse chez les « lettristes ». Ce groupe de l'avant-garde parisienne se compose de poètes, d'artistes, de vagabonds et – il faut bien le dire – d'instables. Fondé en 1946 par Isidore Isou, le « Mouvement lettriste [...] devient alors l'héritier de l'avant-garde artistique » (Martos 11). Les lettristes se rassemblent dans les cafés d'après-guerre du quartier Saint-Germain-des-Prés. Ces jeunes lettristes, guidés par Isou et Gabriel Pomerand (ou « l'ange Gabriel »), tentent une poésie qui a comme but la négation, le dépassement et la destruction de l'art, alors que les existentialistes (Sartre, de Beauvoir en tête) dominent la scène intellectuelle à Paris. Ces lettristes inaugurent plusieurs techniques expérimentales qui soulignent la conception de la société et de l'univers selon « la Jeunesse» et présentent leurs œuvres, soit la poésie, soit le cinéma ou bien l'art visuel, devant un public indifférent (Marelli 14). Cette concentration sur la jeunesse est une modification des théories marxistes traditionnelles où on ne considère pas le prolétariat strictement en termes de classe, mais aussi en termes d'âge. On considère d'abord – « le jeune » – comme le nouveau prolétarien. En 1947, Isou publie le premier *Manifeste du soulèvement de la jeunesse*, dans lequel il déclare :

> L'économiste, jusqu'ici, n'a analysé l'activité de l'individu qu'à partir du point où il est agent (le prolétaire même ne fait sa révolution qu'en tant que tel, ou alors trahit sa « classe » et sa fonction). Mais il y a en France dix millions de jeunes qui n'ont pas cette disposition sur les biens qui caractérise « l'homo economicus » (Strigl). Ils sont les esclaves, les outils, les objets de luxe, la propriété des autres, indifféremment des classes, car ils n'ont pas de « libre décision », la famille décide pour eux. D'où une révolte devant leur INEXISTENCE

> pour gagner une indépendance réelle car ils forment une masse compacte hors du circuit d'échange (internité) des agents qui coïncide avec leur rendement et leurs biens. CE CARACTÈRE D'EXTERNITÉ DES JEUNES IGNORÉ OU NÉGLIGÉ PAR LES ÉCONOMISTES A EMPÊCHÉ TOUTES LES RÉFORMES ET ARRANGEMENTS SOCIAUX ET POLITIQUES [...] Si vous ne sauvez pas la jeunesse, la jeunesse vous perdra.[19]

Pour Isou, « cette masse d'individus représente les *externes* [...] dépourvus de libre disposition sur les biens, dépendants de leurs parents, et dont les énergies sont dilapidés dans les scolarités interminables avant de s'épuiser dans la surexploitation hiérarchique qui lui impose le circuit » (Sabatier 1).

La négation est ce qui domine la majorité des activités artistiques lettristes : « la poésie réduite aux lettres, la peinture en poly-écriture, le récit en fresque méta-graphique et le cinéma sans images » (Bandini 28). Même si leur approche avant-garde n'a pas exercé une immense influence à l'époque, il y a quelques moments bien connus que l'on attribue aux lettristes en général. De ces moments celui que nous avons en tête est le scandale créé en avril 1950 quand quelques jeunes lettristes, sont entrés dans la cathédrale de Notre-Dame pendant la messe de Pâques. Michel Mourre, déguisé en dominicain, monte jusqu'à l'autel et commence à offrir un grand discours à la Nietzsche qui se termine avec la conclusion que Dieu est mort. Outragés par le sacrilège, le public, ainsi que les gardes suisses, chassent les jeunes, prêts à les lyncher[20]. Ils sont finalement arrêtés (et sauvés) par la police parisienne, non sans

---

[19] Jean Curtay, « Qu'est-ce que le lettrisme?, » *Magazine littéraire* 20 (août 1968) : 38-42. (Caractères majuscules dans l'original.)

[20] Andrew Hussey, *The Game of War : The Life and Death of Guy Debord* (Londres : Pimlico, 2001) 105 ; Greil Marcus, *Lipstick Traces : A Secret History of the Twentieth-Century* (Cambridge: Harvard UP, 1989) 279-80.

avoir scandalisé le grand public. Le nom s'inscrit dans les annales révolutionnaires des jeunes de Saint-Germain-des-Prés.

Grâce à une tendance chez Isou qui devient de plus en plus mystique et messianique[21], peut-être à cause de son origine roumaine juive, un certain nombre de lettristes, à savoir Guy Debord (qui s'en proclamera chef), Gil Wolman, Michèle Bernstein, Serge Berna, Jean-Louis Brau et d'autres, décide graduellement de se détacher du groupe lettriste principal. La fondation secrète de l'Internationale lettriste à Aubervilliers en juillet 1952 fut un des premiers actes contre Isou, mais l'acte décisif eut lieu la même année avec l'arrivée de Charlie Chaplin à Paris pour la promotion de *Limelight*. Les jeunes dissidents lettristes décident de chahuter la grande première de son film en criant des insultes et en jetant des « tracts insultants : Allez vous coucher, fasciste larvé, gagnez beaucoup d'argent, soyez mondain (très réussi votre plat ventre devant la petite Élisabeth), mourez vite [...] Que votre dernier film soit vraiment le dernier [...] Go home Mister Chaplin. » (Berreby 147)[22]. Ils insistent que la représentation et l'image projetées par Chaplin étaient répressives et fascistes (Hussey 66). L'action n'a produit à l'époque que quelques brèves lignes dans les journaux. Le fait que le groupe ait agi sans 'la sainte sanction' d'Isou et de l'ange Gabriel, cependant, a causé chez tous les lettristes, dissidents ou non, des vagues de

---

[21] Andrew Hussey, « La divinité d'Isou » : The Making of a Name and a Messiah, » *Forum for Modern Language Studies* 36 (2000) ; Mirella Bandini, *L'Ésthétique, le Politique : de Cobra à l'Internationale situationniste (1948 – 1957)* trad. Claude Galli (Arles : Éditions Sulliver, Via Valeriano, 1998).

[22] Plusieurs versions existent concernant l'arrivée de Chaplin et les lettristes. Les plus détaillées se trouvent dans l'œuvre de Greil Marcus, *Lipstick Traces : A Secret History of the Twentieth-Century* (Cambridge: Harvard UP, 1989) 323-43, de Vincent Kaufmann, *Pour Guy Debord : La révolution au service de la poésie* (Paris : Fayard, 2001) 46-7, et de Gianfranco Marelli, *L'Amère Victoire du situationnisme : Pour une histoire critique de l'Internationale situationniste 1956-1971* (Arles: Éditions Sulliver, 1998) 20-1.

ressentiment, voire d'attaques viscéralement personnelles (Marcus 339-43). Enfin, pour Debord et son groupe la rupture avec Isou et le Mouvement lettriste est finale.

L'autre groupe artistique qui exerce et contribue beaucoup à l'Internationale situationniste vient du nord de l'Europe, de la Scandinavie en particulier. Le groupe CoBrA et la revue du même nom (le nom désigne les trois villes d'où viennent les groupes formatifs : **Co**penhague, **Br**uxelles, **A**msterdam) se fonde à Paris en 1948 autour d'un Danois, Asger Jorn (né Jorgensen). Le groupe maintient des liens avec la pensée surréaliste et le matérialisme dialectique, mais insiste surtout sur l'engagement social et révolutionnaire de l'artiste (Bandini 15). Ce qu'ils ajoutent aux petites collections de jeunes parisiens c'est une passion pour l'expérimentalisme et l'application marxiste à une révolution artistique (Bandini 18). Leurs idées concernant l'art et l'architecture vont contribuer en grande partie plus tard quand Jorn rencontre Debord et ils créeront l'Internationale situationniste.

La politique

Étant donné que les lettristes se croient de l'avant-garde, leur position politique est plutôt de gauche, ou même d'extrême-gauche. Leur but, basé sur la position unique du « jeune » – qui est capable de critiquer sans préoccupation de sa position sociale ou de sa situation économique – est d'inculquer d'une manière révolutionnaire l'art pour créer une société réformée et pour réclamer l'insatisfaction quant au détachement et à l'aliénation présents dans la vie quotidienne (Marelli 13-18). L'usage de l'art comme un outil révolutionnaire et aussi son aspect destructif sont semblables aux pratiques dadaïstes. A cette époque (vers 1952), l'enseignement par

Althusser, d'un marxisme dépourvu de la réalité prolétarienne est en force parmi les jeunes Foucault et les Derrida de l'E.N.S., et l'approche politique des lettristes est très proche des principes et des idées marxistes – c'est-à-dire, la révolution contre un système capitaliste qui n'est pas intéressé à relâcher son emprise en général (Hussey 60). CoBrA comprend des membres qui sont tous membres du Parti communiste de leurs pays respectifs. Il faut mentionner aussi qu'à l'époque l'influence marxiste n'est pas unique aux jeunes avant-gardes à Paris, mais se répand parmi plusieurs cercles intellectuels de la gauche, quelle que soit la génération[23].

Le « quotidien »

L'aspect commun de tous les groupes mentionnés porte sur la vie quotidienne. L'œuvre de Henri Lefebvre, *Introduction à la critique de la vie quotidienne* (premier tome) publiée en 1947 est responsable pour cette focalisation et la critique résultante chez les lettristes et CoBrA en ce qui concerne la « quotidienneté » (Cholet, *l'Insurrection situationniste* 46). Lefebvre, à l'époque membre du Parti communiste français, propose une analyse de « la modernité » qui est opposée directement au dogmatisme staliniste (Gombin 58-9). Sa critique de la vie quotidienne est contraire à la critique traditionnelle scientifique et économique postulée par les théoriciens et écrivains marxistes à qui il appartenait. Il dirige l'attention aux « moments » de la vie où l'on n'est pas en train de satisfaire un rôle spécifiquement lié à la survie ou à nos besoins naturels. On est maintenant participants à une société où l'économie n'est plus celle de la production, mais de la consommation. Par conséquent, les idées de la vie quotidienne et tout ce qui s'y trouve – l'ennui, les loisirs, etc. – deviennent plus

[23] Nous élaborerons ce point dans le deuxième chapitre.

présents, ce qui encourage le sens d'aliénation et de séparation entre l'homme et sa vie (Gombin 57-61). Dans les débats variés de l'époque, il est possible de dire maintenant que son analyse est devenue 'prophétique' en quelque sorte. Ce qui est incontestable, comme nous le verrons, c'est l'influence grave qu'auront ses idées sur le développement du situationnisme et son amitié intellectuelle, bien qu'elle soit de courte durée, avec Guy Debord pendant les premières années de l'Internationale situationniste.

Les personnages clé et les rapports personnels

En ce qui concerne le spectacle du « spectacle », il y a quelques personnages principaux et ceux qui sont secondaires ou fugaces. Les personnages clé de cette période débutante du situationnisme ne seront pas tous présents plus tard pendant les années soixante, car les rangs changent souvent parmi les cercles et les groupes de jeunes artistes. Les grands joueurs dans cette scène sont les deux chefs des groupes lettristes : Guy Debord et Isidore Isou. Pour les moins importants, mais qui exercent quand même une influence, il y a Gil Wolman et Gabriel Pomerand.

Guy Debord

Dès sa mort en 1994, la vie de Guy Debord a subi plusieurs analyses et présentations en forme d'œuvres biographiques. On ne devinera jamais qu'un homme qui a passé la majorité de sa jeune vie presque toujours mi-ivre (ou complètement soûl) et qui circulait, sans but, de café en café à Saint-Germain-des-Prés, deviendra un sujet d'analyse et de discussion soutenue. Mais Debord, malgré sa passion pour

l'alcool et grâce à ce qu'il a accompli, mérite plus qu'un signe de tête de la gauche. Car ses actions et ses œuvres sont responsables de beaucoup plus qu'on ne le pense. Il faut signaler à ce point que nous n'avons envie ni de lui rendre hommage ni de faire son éloge ; nous allons, néanmoins, présenter son rôle dominant, dès le début, dans le développement et la prolifération de la pensée et pratique situationniste.

Né à Paris en 1931 d'une famille qui était pour le moment riche (des racines bourgeoises qu'il essaye d'oublier voire de cacher à ses collègues), Guy-Ernest Debord a passé une enfance nomade. Sa famille a déménagé au moins trois fois, souvent pour des raisons financières, avant que Guy ne quitte définitivement le foyer familial. Sa mère était autant transitoire dans ses relations amoureuses – un fait que, suggère Hussey, avait plus d'influence sur le jeune homme qu'on ne l'admet (Hussey 20-1). À l'école, le jeune Guy a trouvé son premier amour, la poésie, en lisant les œuvres du poète maudit Isidore Ducasse[24]. Cela a motivé le jeune solitaire à poursuivre des sujets littéraires et historiques, où il a découvert les écrits et les théories surréalistes français[25]. Il aimait beaucoup la poésie et la vie de Rimbaud et, plus tard, idolâtrait le poète-boxeur anglais Arthur Cravan. Pour connaître mieux ses attitudes adolescentes, il suffit de dire qu'il a suivi l'exemple des personnages Bardamu dans les roman de Céline *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit* et de Lacenaire – « le poête du crime » – du film de Marcel Carné, *Les Enfants du Paradis* (1944).

Guy a développé aussi une passion pour le cinéma qui montrait la réalité moderne dans une série d'images illusoires – détail dont il va en profiter plus tard (30-

---

[24] Isidore Ducasse (1809-1887). On le connaît souvent sous son pseudonyme « Le Comte de Lautréamont ».

[25] Toute l'information à propos des influences pendant la jeunesse de Debord vient de *The Game of War : The Life and Death of Guy Debord* (Londres : Pimlico, 2001) par Andrew Hussey.

1). Et c'est le cinéma qui lui a offert l'occasion de faire la connaissance des lettristes à Cannes en avril 1950. Les lettristes (Isou *et al.*) ont présenté leur film *Traité de bave et d'éternité* parmi les films de grand spectacle du festival de Cannes. Debord, qui vivait à Cannes, était un jeune cinéphile tellement intrigué par l'œuvre des lettristes qu'il les a contactés presque immédiatement. Après des rencontres avec Marc O (Marc Guilbert Guillaumin), il décide de quitter Cannes pour vivre avec les lettristes à Paris (Chollet, *l'Insurrection situationniste* 25-6). Là, il contribue à la revue lettriste *Ion* et participe à de nombreuses créations et discussions artistiques et cinématographiques. Sa première œuvre présentée au public est le film avant-garde *Hurlements en faveur de Sade* (Debord considère de Sade le saint patron de la révolution) (Hussey 64). Pourtant ce rapport joyeux entre Debord et les lettristes est éphémère, car Debord décide qu'il faut aller plus loin dans la critique de l'art que propose le « maître » Isou. La simple création des oeuvres artistiques pour la révolution ne lui est pas satisfaisante, car il considère qu'il faut *vivre* d'une façon quotidienne et politique cet aspect révolutionnaire (Marelli 22, Bandini 34). On trouve deux exemples séparés au long de sa vie qui présentent bien cette croyance : le scandale de Chaplin (décrit ci-haut) et plus tard, pendant les années de l'Internationale situationniste, les événements de mai 68[26].

Après la présentation de son film *Hurlements,* Debord commence à se séparer de l'influence d'Isou et de ses plus proches conseillers. Son premier acte, le scandale autour de l'arrivée de Charlie Chaplin, déclenche la séparation du groupe debordien du groupe d'Isou, qui aura lieu finalement en 1952. Il est possible de considérer toute l'affaire dans un sens ironique, car le groupe lettriste a toujours affirmé que ce sera les

[26] Nous discuterons les événements de mai 68 plus tard dans le troisième chapitre.

jeunes qui vont provoquer et continuer la révolution ; quand la scission arrive, c'est les plus jeunes qui suivent Debord (Wolman, Berlé, Brau), alors que les plus vieux (Pomerand, Lemaitre) restent avec Isou (Hussey 70-1). Cette tendance stratégique et «militaire » chez Debord annonce le modèle qu'il va suivre pour le reste de sa vie selon les rapports personnels et professionnels avec l'Internationale lettriste et l'Internationale situationniste.

Quant à sa vie personnelle après la scission, il est important de noter son mariage avec Michèle Bernstein, une autre lettriste et étudiante à la Sorbonne, en août 1954. Ils vont continuer une relation « libre » pour des décennies. Pour Debord, Bernstein servait de lien avec le monde académique à la Sorbonne car Debord n'avait jamais suivi de cours au delà du baccalauréat. Il lui demande, toujours sur ses propres termes, d'expliquer ou de raconter les nouvelles théories ou de signaler les nouveaux écrivains/théoriciens pour que Debord puisse les lire (Hussey 72-3).

Isidore Isou

L'influence d'Isidore Isou est irréfutable quant au début du situationnisme. Il est responsable non seulement d'avoir accepter le jeune Debord dans son groupe parisien, mais il contribue aussi en grande partie au développement des théories et pratiques situationnistes. Né Jean-Isidore Goldstein en 1925 d'une famille roumaine-juive à Botosani, il a tôt été attiré aux surréalistes et aux dadaïstes français – spécifiquement, aux idées de Tristan Tzara et d'André Breton[27]. Il déménage à Paris en 1945 où il dénonce le dadaïsme et annonce que le surréalisme est mort et que le lettrisme prend sa place. En plusieurs respects il devient le rocher qui a brisé les

[27] Tristan Tzara (1896-1963), André Breton (1896-1966).

vagues du surréalisme et du dadaïsme (Marelli 11). Il fonde donc le groupe lettriste et assemble plusieurs disciples autour d'un discours avant-garde et utopique. Mais tout le travail et l'effort qu'il exerce au nom du lettrisme sont éventuellement appropriés par les activités et les publications de l'Internationale lettriste. Il a toujours rendu responsable la trahison de Debord et des « dissidents » pour le fait qu'il soit devenu « marginalisé et oublié » (Hussey 71). Jusqu'à ses derniers jours Isou n'a jamais pardonné la trahison précise qu'a commise Debord.

Gabriel Pomerand

L'homme surnommé « l'ange Gabriel » sur la rive gauche est aussi le bras droit d'Isidore Isou. Depuis la première soirée lettriste en 1946, Pomerand était un disciple fidèle à la cause lettriste d'Isou , « l'un de ceux qui se sont dédiés à notre domaine avec une foi et une puissance d'action remarquables »[28]. Né en 1926 à Paris, Pomerand s'est intéressé surtout à la peinture quand il fait la connaissance d'Isou. Il publie, par conséquent, de nombreux tracts lettristes à propos de la peinture. Il participe à presque chaque conférence, présentation, ou manifestation pendant l'époque du lettrisme après la deuxième guerre mondiale. De plus, il contribue quelques poèmes phonétiques d'après la manière lettriste dont un des plus connus s'intitule « Symphonie en K » et, bien sûr, son œuvre « grimoire » qui porte sur Saint-Germain-des-Prés. Il se distingue des lettristes debordiens quand il ajoute son nom à l'article renonçant à l'acte contre Chaplin qui est publié dans *Combat* en novembre 1952 et plus tard dans *l'Internationale lettriste* en décembre 1952.

---

[28] Isidore Isou, « Gabriel Pomerand, » *Bizarre* 32-33 (1964). Voir le site web : <http://www.thing.net/~grist/lnd/lettrist/pomerand.htm>.

Gil Wolman

Gil Wolman est l'antithèse de Pomerand. Son rapport avec Debord et la fidélité qu'il a manifestée pendant l'établissement de l'Internationale lettriste est l'image inversée de Pomerand avec Isou. Sa production artistique et théorique est aussi beaucoup plus répandue que celle de Pomerand. Il est responsable de plusieurs développements théoriques qui sont apparus pendant la période de naissance du lettrisme, mais plus notamment pour ses contributions au cinéma. Il produit en 1951 le film *L'Anticoncept*, une œuvre cinématographique comparable à celle de Debord et il écrit en collaboration avec soit Debord ou Bernstein plusieurs articles et réponses dans les revues *l'Internationale lettriste*, *Potlatch*, et *Les Lèvres nues*. Malgré son exclusion éventuelle de l'Internationale situationniste pendant les purges des années soixante, Wolman inscrit son nom parmi les joueurs les plus significatifs des artistes et des révolutionnaires de la période.

Les textes

Les textes ou les œuvres que nous présentons de cette période ne sont pas nombreux ni bien connus. Il est nécessaire donc d'inclure, pour mieux contextualiser l'analyse et plus tard la critique, un survol de la terminologie et des théories du lettrisme. Nous avons choisi non seulement les plus importantes idées lettristes, mais celles qui vont continuer avec le situationnisme et l'influencer en quelque sorte. De plus, l'établissement de l'Internationale lettriste a vu une augmentation notable des essais et des œuvres de Debord et des autres lettristes « dissidents ». Ils fondent les

revues *Internationale Lettriste* et *Potlatch* et contribuent à la revue *Les Lèvres nues*, fondée par des surréalistes belges.

Un survol théorique

Pendant les années cinquante, les lettristes développent certaines idées et théories clé, grâce à leur vision du dépassement de l'art et de l'établissement d'une nouvelle société. Les exemples suivants en sont les plus pertinents :

- Le détournement : la théorie et la pratique remontent encore au concept de la négation. Cette idée est épousée par le groupe lettriste comme par les surréalistes et les dadaïstes. Selon l'attitude, il faut la négation pour qu'on puisse dépasser et détruire l'art, et par la suite, le système social. On définit le terme dans la revue *Internationale situationniste* :

> détournement d'éléments esthétiques préfabriqués. Intégration de productions actuelles ou passées des arts dans une construction supérieure du milieu. Dans ce sens il ne peut y avoir de peinture ou de musique situationniste, mais un usage situationniste de ces moyens. Dans un sens plus primitif, le détournement à l'intérieur des sphères culturelles anciennes est une méthode de propagande, qui témoigne de l'usure et de la perte d'importance de ces sphères.[29]

Malgré cette définition obscure, le concept est décrit mieux plus tard dans *l'Internationale situationniste* de décembre 1959 : « le réemploi dans une nouvelle unité d'éléments artistiques préexistants [...] Les deux lois fondamentales du détournement sont la perte d'importance – allant jusqu'à la déperdition de son sens premier – de chaque élément autonome détourné ; et en même temps, l'organisation

---

[29] « Définitions, » *Internationale situationniste* 1 (juin 1958) : 13.

d'un autre ensemble signifiant, qui confère à chaque élément sa nouvelle portée » (« Le détournement comme négation et comme prélude », 10). La pratique est en fait le métissage, le renversement et/ou le changement d'une œuvre ou d'une écriture pour l'anéantir ou pour la politiser. Un bon exemple vient du premier numéro du bulletin *Internationale lettriste* : « Les rapports humains doivent avoir la passion pour fondement, sinon la terreur »[30]. Cette manipulation de la phrase de Saint-Just montre bien la façon dont on la « détourne » pour arriver à un nouveau sens ou bien anéantir la référence elle-même[31]. Un autre exemple vient de l'œuvre « situationniste » probablement la plus connue : *La Société du spectacle*[32]. La première phrase/thèse du texte est un détournement de Marx : « Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles* »[33]. La version originale marxienne se lit comme suit : « La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste apparaît comme une « gigantesques collection de marchandises »[34].

- La dérive[35] : « Mode de comportement expérimental lié aux conditions de la société urbaine : technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Se dit aussi, plus particulièrement, pour désigner la durée d'un exercice continu de cette expérience »

---

[30] « Internationale lettriste #2, » *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste 1948-1957* (Paris : Allia, 1985) 154.
[31] Pour un analyse de l'emploi du détournement, voir Guy Debord et Gil Wolman, « Mode d'emploi du détournement, » *Les lèvres nues* 8 (mai 1956).
[32] Debord, Guy. *La Société du spectacle*. Paris : Gallimard, 1992. Nous examinons le livre de Debord en détail dans le troisième chapitre.
[33] Guy Debord, *La Société du spectacle* (Paris : Gallimard, 1992) 15.
[34] Karl Marx, *Capital: Critique de l'économie politique* (Paris : Presses Universitaires de France, 1993) 39.
[35] Pour en savoir plus au sujet de la conception lettriste de "la dérive", voir la revue *Les Lèvres nues* 9 (novembre 1956). L'importance de la revue *Les Lèvres nues* sera discutée plus tard dans ce chapitre.

(« Définitions », *op.cit.* 13). La dérive est une idée théorique et une pratique qui portent sur la vie actuelle et la modernité urbaine (ainsi que les autres termes qui suivent). Hussey, dans son œuvre biographique *The Game of War*, intime que l'origine de cette idée vient de l'habitude qu'avaient les jeunes lettristes après avoir bu beaucoup trop d'alcool Chez Moineau (leur repaire préféré). Ils font ensuite « la dérive » (c'est-à-dire la promenade dans les rues dans un état d'ivresse) pour trouver le prochain endroit où se rassembler pour boire plus (Hussey 92). C'est un moyen d'exploration « psychogéographique » où l'on se balade au hasard parmi les rues et les quartiers d'une ville, afin « d'y percevoir, aussi objectivement que possible, des différences d'ambiance ou d'atmosphère » (Kauffmann 164).

- La psychogéographie : Debord définit la psychogéographie comme

> [...] l'étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus. L'adjectif psychogéographique conservant un assez plaisant vague peut donc s'appliquer aux données établies par ce genre d'investigations, aux résultats de leur influence sur les sentiments humains, et même plus généralement à toute situation ou toute conduite qui paraissent relever du même esprit de découverte.[36]

L'idée qu'on doit dépasser l'art jusqu'au point qu'il devient un dépassement de la vie quotidienne est à la base des termes « dérive » et « psychogéographie ». Nous pouvons affirmer que ce concept n'est pas unique chez les lettristes/situationnistes. Cela est bien évident dans plusieurs œuvres, soit le roman *Paris Insolite* de Clébert[37], la poésie de Baudelaire et bien sûr *Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais* de

---

[36] Guy Debord, « Introduction à une critique de la géographie urbaine, » *Les Lèvres nues* 6 (septembre 1955). Voir Gérard Berreby, *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste (1948-1957)* (Paris : Éditions Alia, 1985) 288.
[37] Clébert, Jean-Paul. *Paris insolite*. Paris : Denoël, 1952.

Thomas De Quincey[38] (Hussey 91, Chollet 55). Plus tard, pendant les années de l'Internationale situationniste, ces théories et pratiques deviendront un point principal autour de la critique de la « quotidienneté ».

- L'urbanisme unitaire : « Théorie de l'emploi d'ensemble des arts et techniques concourant à la construction intégrale d'un milieu en liaison dynamique avec des expériences de comportement » (« Définitions », *op.cit.* 13). C'est le troisième point de la critique triple de l'urbanisme et de la société contemporaine. La notion porte plutôt sur l'architecture et la manière dont on crée et organise un endroit urbain. Elle devient donc « la théorisation d'une pensée qui veut transformer la société en transformant son espace : la révolution par l'architecture appliquée aux sentiments et aux passions ; l'instrument capable d'intervenir sur l'affectif » (Marelli 27). Car, pour les lettristes, « la poésie est désormais dans la forme des villes » (Chollet 87).

- La construction des situations : Dans le texte pour le film *Hurlements en faveur de Sade*, on peut trouver des phrases qui influenceraient le reste de la vie de Guy Debord : « Une science des situations est à faire, qui empruntera des éléments à la psychologie, aux statistiques, à l'urbanisme et à la morale. Ces éléments devront concourir à un but absolument nouveau : une création consciente de situations » (*Hurlements*, Berreby 114). Plus tard, on définit ainsi l'événement : « Moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'événements » (« Définitions », *op.cit.* 13). Le perfectionnement de ce concept chez

[38] Thomas De Quincey, *Confessions of an English opium-eater,* publié pour la première fois dans *London Magazine* en 1821.

l'Internationale lettriste deviendra l'élément discriminant de la pratique situationniste. Ici on retourne à la critique du quotidien, à l'économie de la consommation en particulier.

Le bulletin *Internationale lettriste*

Après la rupture avec Isou et les autres de son cercle, les dissidents debordiens établissent leur propre revue (ou assortiment de tracts) : l'*Internationale lettriste*. La publication des courts essais critiques et « détournés » se produit entre 1952-4. Mais la majorité de leurs sujets sont des polémiques contre le cinéma, la police parisienne, ou le groupe d'Isou (Hussey 76). Le premier numéro, « une feuille ronéotée frappée d'un coup de tampon », contient un article de Debord intitulé « Mort d'un commis voyageur ». (Bourseiller 95 *sic*., 82). C'est une critique de Chaplin et un sommaire du « scandale » créé quelques jours avant. Il écrit :

> Au cours de la tournée de conférences qu'il fit en Europe pour placer *Limelight*, M.Chaplin a été insulté par nous à l'hôtel Ritz, et dénoncé en tant que commerçant et policier. Le vieillissement de cet homme son indécente obstination à étaler sur nos écrans sa gueule périmée, et la pauvre affection de ce monde pauvre qui se reconnaissait en lui, me semblent des raisons bien suffisantes pour cette interruption.[39]

Le numéro suivant souligne manifestement le but du groupe selon Debord :

> La provocation lettriste sert toujours à passer le temps. [...] La société actuelle se divise donc seulement en lettristes et en indicateurs, dont André Breton est le plus notoire. Il n'y a pas de nihilistes, il n'y a que des impuissants. Presque tout nous est interdit. Le détournement de mineurs et l'usage des stupéfiants sont poursuivis comme, plus généralement, tous nos gestes pour dépasser le vide. Plusieurs de nos camarades sont en prison pour vol. Nous nous élevons contre les peines

---

[39] Guy Debord, « Mort d'un commis voyageur, » *Internationale lettriste* 1 (novembre 1952). Voir Gérard Berreby, *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste (1948-1957)* (Paris : Éditions Alia, 1985) 148.

> infligées à des personnes qui ont pris conscience qu'il ne fallait absolument pas travailler. Nous refusons la discussion.[40]

Il est facile d'entendre dans cet extrait le ton de la rébellion absolue et de la naïveté dans la pensée du groupe – ce dont nous discuterons bientôt. Il y aura douze autres numéros avant que la publication du bulletin arrête en 1954.

Le bulletin *Potlatch*

La revue intitulée *Potlatch*[41] possède les premiers indices d'une pensée théorique et sérieuse chez Debord et son Internationale. Nous y trouvons aussi les premières indications d'un groupe qui devient de plus en plus politique et organisé. Le premier numéro, qui sort en 1954, contient des articles variés qui portent sur un groupe de sujets autant variés. Mais la majorité de l'information qu'on trouve dans les vingt-neuf numéros est dédiée à la discussion des théories et des pratiques que nous avons déjà mentionnées. Un article intéressant se trouve dans le bulletin du 9 septembre 1955 et s'intitule « Pourquoi le lettrisme ? ». Les auteurs, Debord et Wolman, commencent par une introduction typiquement provocante : « La dernière après-guerre en Europe semble bien devoir se définir historiquement comme la période de l'échec généralisé des tentatives de changement, dans l'ordre affectif comme dans l'ordre politique » (Berreby 217). Après une justification historique pour le lettrisme comme

---

[40] Guy Debord, « Manifeste, » *Internationale lettriste* 2 (février 1953). Voir Gérard Berreby, *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste (1948-1957)* (Paris : Éditions Alia, 1985) 154.

[41] Le nom vient du mot amérindien qui désigne la pratique d'offrir des dons. La pratique a été interdite parce qu'elle a presque ruiné la situation économique parmi les colons et les marchands blancs. Il est décrit surtout dans l'œuvre de Marcel Mauss, « Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques de Marcel Mauss, » *Année Sociologique* 3ième sér. (1925) 30-186.

mouvement révolutionnaire, les auteurs tentent aussi une justification de l'exclusion de certains membres qui a déjà commencé vers ce temps-là.

Les films *L'Anticoncept* et *Hurlements en faveur de Sade*

La séparation de quelques membres du Mouvement lettriste a commencé bien avant la rupture en 1952. En fait, la production de deux films sans la participation d'Isou fut le début de la fin. Gil Wolman présente *L'Anticoncept* pour la première fois en 1952 à Paris. Ce film consiste « pendant une heure [...] d'une suite de « non-images » une série de flashes plus ou moins longs, noirs, blancs, noirs (ou plutôt gris)... qui énervent littéralement les critiques et le public » (*ibid.* 116). Cette œuvre où la séparation du son et de l'image est notoire, fut interdite immédiatement par la censure française. Le premier film et création artistique pour le public de Guy Debord, *Hurlements en faveur de Sade*, ressemble fort au film de Wolman. Il comprend l'écran vide noir et blanc avec une bande-sonore erratique d'extraits « détournés » lus par quelques lettristes. Il va de soi que la première est interrompue et que les spectateurs sont choqués par ce film avant-garde (*ibid.* 120). Les « silences-noirs » sont l'aspect le plus choquant du film. Ils « varient de 30 secondes à 24 minutes – en passant par 1, 2, 3, 4, 5 minutes ; la durée totale de la bande « parlée-blanche » est d'environ 20 minutes, soit moins du quart de la longueur totale du film » (*ibid.*). C'est, en somme, un bon exemple d'un essai du dépassement du septième art.

Les Lèvres nues

Pendant cette année (1952), Wolman et Debord font la connaissance d'un certain Marcel Mariën. Ils ont rencontré le Belge pendant un séjour à Bruxelles. Là ils ont lu, pour la première fois, sa revue surréaliste *Les Lèvres nues*. Mariën et son cercle « refusent dans l'après-guerre l'abandon d'une perspective politique révolutionnaire, contrairement au surréalisme classique (pour ne pas dire académique) d'un Breton de moins en moins tenté par l'engagement strictement politique » (Kaufmann 165). Le rapport entre ces trois hommes exerce une influence notable sur la pensée et les actions révolutionnaires des lettristes. Il produit aussi de nombreux articles par Debord et Wolman dans la revue belge. On y trouve les articles « Mode d'emploi du détournement », « Théorie de la dérive » et « Introduction à une critique de la géographie urbaine » [42] où Debord écrit : « De tant d'histoires auxquelles nous participons, avec ou sans intérêt, la recherche fragmentaire d'un nouveau mode de vie reste le seul côté passionnant » (Berreby 288). Les plus importants des articles seront repris dans *Internationale situationniste* après la fondation du groupe du même nom.

Une critique générale – l'héritage avant-garde

Il paraît qu'il n'est pas difficile de trouver des aspects à critiquer pendant la période d'après-guerre et avant la fondation de l'Internationale situationniste. Car c'est une période de genèse et d'immaturité pour la majorité des individus qui y participent. Et c'est cette immaturité qui aide à rendre la critique plus forte en ce qui concerne la pensée et les pratiques des jeunes lettristes. Cependant, nous nous concentrons sur un aspect spécifique des lettristes (ainsi des situationnistes) qui se

[42] Les articles se trouvent respectivement dans *Les Lèvres nues* 8 (mai 1956) ; 9 (novembre 1956) ; et 6 (septembre 1955).

présente ouvertement tout au long de leur histoire : leur héritage avant-garde. Face à un développement artistique et théorique du dadaïsme et du surréalisme, il nous semble que l'Internationale lettriste, et par la suite l'Internationale situationniste, sont des groupes de l'avant-garde. La déclaration de Sadie Plant va dans ce sens : « Much situationist theory developed out of the techniques used by the avant-garde ; where these had been used in the artistic and literary realms, the situationists applied them to all areas of criticism » (Plant 158). En raison de cela, notre critique se dirige vers l'évolution des théories et pratiques avant-gardes du groupe lettriste jusqu'à son évolution et sa transformation en l'Internationale situationniste.

Comme nous l'avons présenté au début de ce chapitre, les théories de base du mouvement sont liées en quelque sorte à la tradition avant-garde. Les lettristes considèrent leurs idées et même leur existence comme étant « l'héritier de l'avant-garde ». Ils font l'éloge de leurs camarades surréalistes dans le sixième numéro de *Potlatch* : « Nous avons assez dit que le programme de revendications défini naguère par le surréalisme – pour citer ce système – nous apparaissait comme un *minimum* dont l'urgence ne doit pas échapper »[43]. Ils offrent aussi des compliments au texte *La Révolution surréaliste* « qui, vers la fin du premier quart de ce siècle, fut une entreprise intelligente, et honorable »[44]. Mais le groupe n'ira pas plus loin quant à leur opinion positive de cet héritage. En fait, certains numéros de *Potlatch* aborderont des attaques dirigées spécifiquement contre André Breton et son cercle surréaliste. On trouve dans la revue des insultes et des critiques implacables : « [...] nous tenons pour

[43] « Le bruit et la fureur, » *Potlatch* 6 (27 juillet 1954) : 43.
[44] « La ligne générale, » *Potlatch* 14 (30 novembre 1954) : 88.

déshonorante toute dénégation face à des inquisiteurs bourgeois comme André Breton [...] le mouvement surréaliste est-il composé d'imbéciles ou de FAUSSAIRES ? »[45].

Quelles sont les raisons pour cette volte-face ? Les deux camps ont certainement quelques aspects et buts en commun ; donc pourquoi leur rapport amical est-il de si courte durée ? Sans entrer dans des suppositions « filiales » ridicules, la réponse à la question est probablement liée aux situations historiques des groupes. Le surréalisme vers les années cinquante est devenu, selon les lettristes, débile et veule , tandis que le lettrisme et le situationnisme sont à la genèse de leur progression et évolution comme mouvements artistiques révolutionnaires (Merrifield 25). Il semble aussi que l'Internationale lettriste subisse une évolution non seulement de l'impression de ses précédents mais aussi de ses principes théoriques. Guy Debord décrit cette évolution dans le douzième numéro de l'*Internationale situationniste* et plus tard dans sa *Correspondance* de 1969 :

> Tout ce qui est connu de l'I.S. jusqu'à présent appartient à une époque qui est heureusement finie (on peut dire plus précisément que c'était la « deuxième époque », si l'on compte comme une première l'activité centrée sur le dépassement de l'art, en 1957-1962).[46]
>
> Ce que j'ai appelé, en avril 1968, la 'troisième époque' de l'I.S. se trouve *pour nous* caractérisée à la fois par la réapparition internationale d'un courant révolutionnaire prolétarien. [...] Il faut qu'il y ait une interaction beaucoup plus grande.[47]

Valtat fait écho à l'explication de Debord : « L'originalité de [l'*Internationale situationniste*] a été précisément de faire passer son activité d'avant-garde esthétique et

---

[45] « Le « Réseau Breton » et la chasse aux rouges, » *Potlatch* 13 (23 octobre 1954) : 80 ; José Pierre, *Tracts surréalistes et déclarations collectives, tome 2, 1940-1969* (Paris : Le Terrain vague, 1982). Caractères majuscules dans l'original.

[46] Guy Debord, « La question de l'organisation pour l'I.S., » *Internationale situationniste* 12 (septembre 1969) : 112-3.

[47] Guy Debord, « Lettre aux membre de l'I.S., » *Correspondance, janvier 1969 – décembre 1972* vol.4 (Paris : Arthème Fayard, 2004) 132.

théorique comme condition d'un avenir de l'action révolutionnaire dans les conditions modernes du spectacle »[48]. Il est donc cette progression d'une concentration esthétique à la politique et, éventuellement, l'élimination des esthètes et la recherche esthétique qui marquent aussi la distinction entre le situationnisme et ses précurseurs surréalistes ou dadaïstes. Même genre de raisonnement chez Frédéric Martel qui constate que

> S'il y a une constante dans la théorie et la pratique révolutionnaires [du situationnisme], depuis ses premiers textes dans *Potlatch* au milieu des années 1950, jusqu'à ses attaques contre la bureaucratie culturelle française [...], c'est bien dans la question centrale de l'art. Mais pour avoir été si régulièrement analysée par les situationnistes, cette problématique a néanmoins fait l'objet de redéfinitions et, sur le plan stratégique, de plusieurs changements de caps.[49]

Cette question de l'art produira, comme nous verrons plus tard dans les chapitres qui suivent, avec le groupe situationniste, une élimination de toute activité esthétique et l'expulsion de ceux qui pensent différemment.

> Avec l'approfondissement de la théorie situationniste, et sous l'impulsion désormais déterminante de Guy Debord, le rapport à l'art évolue. Du coup, [l'Internationale situationniste] cesse de vouloir reformer l'art de l'intérieur et bientôt, en 1961, toute production d'œuvre d'art est même déclarée « anti-situationniste ». La raison profonde de cette évolution, c'est la montée en puissance chez les [situationnistes] de la question des loisirs et bientôt du « spectacle ». Toutes choses qui leur semblent être des « écrans » masquant la réalité de la souffrance et de la misère. Bref, des dispositifs de brouillage.[50]

Nous ajoutons aussi, aux commentaires de Martel, la montée des activités et des idées ouvertement politiques et révolutionnaires dans le projet situationniste pendant les

---

[48] Jean-Christophe Valtat, « Esthétique de l'organisation révolutionnaire, » *Le Magazine littéraire* 399 (juin 2001) : 40. Nous adaptons pour cette section l'analyse de Valtat.
[49] Frédéric Martel, « Le dépassement de l'art, » *Le Magazine littéraire* 399 (juin 2001) : 33.
[50] Frédéric Martel, « Le dépassement de l'art, » *Le Magazine littéraire* 399 (juin 2001) : 35.

années soixante[51]. Plus tard, Debord reflète dans son livre, *La Société du spectacle*, au rôle qu'ont joué les groupes avant-gardes :

> Le dadaïsme et le surréalisme sont les deux courants qui marquèrent la fin de l'art moderne [...] [Ils] sont à la fois historiquement liés et en opposition. [...] Le dadaïsme a voulu *supprimer l'art sans le réaliser* ; et le surréalisme a voulu *réaliser l'art sans le supprimer.* La position critique élaborée depuis par les *situationnistes* a montré que la suppression et la réalisation de l'art sont les aspects inséparables d'un même *dépassement de l'art.*[52]

Malgré le refus passionnant des surréalistes, le groupe connaît quelques similarités et quelques difficultés autour de son héritage. Bourseiller nomme quatre points de convergence :

> 1° Les surréalistes, comme les lettristes, prétendent révolutionner l'art et le dépasser pour célébrer « le vierge, le vivace, et le bel aujourd'hui ».
> 2° Les uns et les autres définissent leur activité comme collective, au sein d'un groupe organisé, et pratiquement une subtile dialectique de la rigueur et du dérèglement. Ils recourent à l'excursion et à l'anathème.
> 3° Tous deux interrogent le rôle de l'art dans un éventuel bouleversement social et se placent dans la perspective d'un changement politique.
> 4° Les amis de Breton, tout comme ceux de Debord, ne réunissent leurs cénacles que dans des cafés soigneusement choisis.[53]

Au sujet du deuxième point, Jappe écrit dans son œuvre intitulée *Guy Debord* : « la singulière combinaison entre la recherche du dérèglement et la rigueur, [qui caractérise l'Internationale lettriste], est un élément de plus qui lie les jeunes lettristes au surréalisme, lequel avait introduit dans le monde artistique les exclusions, les scissions et les orthodoxies »[54]. En gros, il nous semble « qu'il faut admettre les deux groupes ont de nombreux points communs » (Bourseiller 111). Les deux groupes néanmoins

---

[51] Discuté dans les chapitres deux et trois.
[52] Guy Debord, « Thèse 191, » *La Société du spectacle* (Paris : Gallimard, 1992) 185-6.
[53] Christophe Bourseiller, *Vie et Mort de Guy Debord (1931-1994)* (Paris: Plon, 1999) 112.
[54] Anselm Jappe, *Guy Debord* trad. Donald Nicholson-Smith (Berkeley : U California P, 1999) 58.

diffèrent assez l'un de l'autre – surtout en ce qui concerne leur vision de l'art dans leur programme révolutionnaire – ce qui permet à l'Internationale lettriste de progresser au mouvement situationniste et les activités qui y figurent. Peut-on dire que les lettristes et les situationnistes manifestent un comportement rebelle et ingrat envers les vétérans de l'avant-garde ? Ou est-ce que les jeunes artistes révolutionnaires ont peur d'être assimilés dans le grand cadre du surréalisme ou dadaïsme ? En somme, il semble que les mots d'André Breton du *Second Manifeste du Surréalisme* soient mis en pratique par les situationnistes plus de vingt-cinq ans plus tard : « En matière de révolte, aucun de nous ne doit avoir besoin d'ancêtres »[55].

[55] André Breton, « Second Manifeste du Surréalisme (1930), » *Œuvres complètes* (Gallimard, 1988) 784.

Chapitre deux : « Semer la zizanie » : les Années 1957 – 1965

> Il vaut mieux changer d'amis que d'idées.
>
> Guy Debord, *Potlatch*, 9 septembre 1955[56]
>
> The reasonable man adapts himself to the world; the unreasonable one persists in trying to adapt the world to himself. Therefore all progress depends on the unreasonable man.
>
> George Bernard Shaw, *Man and Superman*, 1903[57]

Les développements historiques

L'artistique

Si l'Internationale situationniste ne sème pas à tout vent, au moins les adhérents dans les années juste avant et après sa fondation ont fait de leur mieux pour semer la zizanie. Car les pensées et les actions des membres du groupe deviennent de plus en plus radicales suivant la focalisation politique desdits membres. Nous pouvons notamment observer le développement détaillé des théories et des pratiques mentionnées ailleurs (c'est-à-dire « la dérive », « le détournement »)[58] allant de paire avec un engagement politique également concentré.

En 1956, l'Internationale lettriste (Debord et al.) fait la connaissance de plusieurs groupes et individus internationaux avant-gardistes : le Mouvement International pour un Bauhaus Imaginiste (Jorn et al.), le Comité psychogéographique de Londres (dont le seul membre est l'artiste anglais Ralph Rumney qui épousera plus

---

[56] Guy Debord, « Pourquoi le lettrisme?, » *Potlatch* 22 (9 septembre 1955) : 185.
[57] George Bernard Shaw, « Maxims for Revolutionists, » *Man and Superman* (Harmondsworth, Angleterre : Penguin, 1985) : 260.
[58] Pour une discussion de la terminologie lettriste, voir les pages 23-26 du premier chapitre.

tard – et a son tour ! – Michèle Bernstein), Constant Nieuwenhuys (Hollandais) et Giuseppe Pinot-Gallizio (Italien). Ces connaissances, ainsi que leur collaboration, sont nées autour du « Premier congrès mondial des artistes libres » à Alba en septembre 1956. Le congrès se situe aussi autour du Laboratoire Expérimental du M.I.B.I[59], où l'on mène « diverses recherches et expériences imaginistes en matière de peinture et de méthodologie des arts, ainsi qu'en architecture et en musique » (Martos 49). Le congrès a comme buts le rassemblement des artistes de l'avant-garde pour « jeter les bases d'une organisation unie » et l'établissement d'une « plateforme commune » (*ibid.*50). L'influence des idées de l'Internationale lettriste parmi les artistes, et, par la suite, sur les questions du congrès, est facilement reconnaissable[60] : les lettristes insistent pour que le vocabulaire et la rhétorique restent identiques. Nous observons dans la conclusion du congrès (publié plus tard dans *Potlatch*) leur influence théorique-artistique, mais aussi une tendance de plus en plus politique et révolutionnaire :

> le congrès d'Alba marquera sans doute une des difficiles étapes, dans le secteur de la lutte pour une nouvelle sensibilité et pour une nouvelle culture, de ce renouveau révolutionnaire général qui caractérise l'année 1956, et qui apparaît dans les premiers résultats politiques de la pression des masses en U.R.S.S., en Pologne et en Hongrie (bien qu'ici, dans une périlleuse confusion, le retour des vieux mots d'ordre pourris du nationalisme clérical procède de l'erreur mortelle que fut l'interdiction d'une opposition marxiste), comme dans les succès de l'insurrection algérienne et dans les grandes grèves d'Espagne. L'avenir prochain de ces développements permet les plus grands espoirs.[61]

---

[59] Le Mouvement International pour un Bauhaus Imaginiste.

[60] La résolution du congrès annonce « la nécessité d'une construction intégrale du cadre de la vie par un urbanisme unitaire [...] ». Les techniques lettristes (dérive, détournement) sont aussi acceptées comme méthodes du programme de 'l'urbanisme unitaire'. Voir « La Plateforme d'Alba, » *Potlatch* 27 (2 novembre 1956) : 248.

[61] « La Plateforme d'Alba, » *Potlatch* 27 (2 novembre 1956) : 249.

Le résultat du congrès se manifestera l'été suivant. Les représentants des groupes artistiques des diverses avant-gardes (déjà mentionnés) se rencontrent en Italie dans le petit village de Cosio d'Arroscia. Centré sur le document « Rapports sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale », préparé par Debord, les artistes sanctionnent la naissance d'un nouveau mouvement artistique. Ils fondent l'Internationale situationniste (« l'I.S. ») le 28 juillet. C'est sans doute en souvenir des fêtes populaires des Flandres que les fondateurs ont choisi « l'I.S. » qui sonne comme « liesse », ces moments de révolte joyeuse contre l'ordre établi. N'oublions pas que vers la même époque Citroën a créé la « D.S. ». À sa création, l'I.S. est constituée de 8 membres : Michèle Bernstein, Guy Debord, Asger Jorn, Walter Omo, Giuseppe Pinot-Gallizio, Ralph Rumney, Piero Simondo, et Elena Verrone. Mais très peu de temps après sa fondation, le groupe et ses membres commencent à prendre de la vitesse, car en 1958 on compte des membres de plusieurs pays européens et non-européens et la publication de la revue *Internationale situationniste*. Là, dans le premier numéro de la revue, on trouve l'article de Debord, « Thèses sur la révolution culturelle », qui contient une explication du nouveau groupe à l'intention du public non averti:

> Une association internationale de situationnistes peut être considérée comme une union des travailleurs d'un secteur avancé de la culture, ou plus exactement comme une union de tous ceux qui revendiquent le droit à un travail que les conditions sociales entravent maintenant ; donc comme une tentative d'organisation de révolutionnaires professionnels dans la culture[62].

La première action du nouveau groupe a lieu le 12 avril 1958 à Bruxelles. Les membres de l'I.S. essaient de perturber une assemblée internationale de critiques d'art

[62] Guy Debord, « Thèses sur la Révolution culturelle, » *Internationale situationniste* 1 (juin 1958) : 21.

de manière très similaire à cet événement contre Chaplin réalisé par les lettristes quelques années avant. Fiers de leur accomplissement, ils publient dans leur revue le « justification » de leur action:

> Dans la mesure où la pensée moderne, pour la culture, se découvre avoir été parfaitement stagnante depuis vingt-cinq ans; dans la mesure où toute une époque, qui n'a rien compris et n'a rien changé, prend conscience de son échec, ses responsables tendent à transformer leurs activités en institutions. [...] La carence principale dans la critique de l'art moderne est de n'avoir jamais su concevoir la totalité culturelle [...] En ce moment, la domination accrue de la nature permet et nécessite l'emploi de pouvoirs supérieurs de construction de la vie. [...] Disparaissez, critique d'art, imbéciles partiels, incohérents et divisés! [...] C'est maintenant dans l'Internationale situationniste que s'organise l'activité artistique unitaire de l'avenir. Vous n'avez plus rien à dire.[63]

Les membres belges sont pour la plupart responsables de « l'attaque ». Ils sont entrés par la force dans la conférence de presse pour faire circuler des pamphlets et, évidemment pour causer une agitation parmi les critiques et la presse. Les pamphlets contenaient un texte (cité en partie ci-haut) qui sera publié plus tard dans l'*Internationale situationniste*. Ce qu'il est important de noter cependant, c'est que l'attitude révolutionnaire chez les lettristes et qui continue chez les « situationnistes », n'est pas du tout marquée par la passivité. Les artistes croient surtout qu'il faut vivre d'une manière passionnante et qu'il faut mettre en action la néantisation de l'art pour qu'on puisse le réaliser : « La critique de la passivité à laquelle est contraint l'individu se révèle l'élément qui permet de conjuguer le projet d'un dépassement de l'art avec la réalisation d'une vie passionnante, réalisation qui se traduit pour l'I.S., dans la création des situations » (Marelli 82). Mais il ne faut pas conclure que le groupe s'occupe

---

[63] « Action en Belgique contre l'assemblée des critiques d'art internationaux, » *Internationale situationniste* 1 (juin 1958) : 29. Par « activité artistique unitaire », il semble que Debord se souvienne de l'unanimisme prôné par Romain Roland dans les années de l'avant-guerre.

seulement des actions « contre », « anti » et destructives, car il existe plusieurs cas où les membres de l'I.S. présentent leurs œuvres artistiques dans quelques galeries connues. En 1958 et 59, les peintures industrielles de Pinot-Gallizio, les peintures détournées « kitsch » de Jorn, et les modèles architecturaux basés sur l'urbanisme unitaire de Constant font partie des expositions dans les galeries Notizie (Turin) et Montenapoleone (Milan), Rive gauche (Paris), et du musée Stedelijk (Amsterdam).

La politique

Nous passons maintenant aux développements politiques pendant cette période ciselante de l'I.S. Nous avons déjà mentionné les tendances marxistes et gauchistes chez ces artistes de l'avant-garde, car l'avant-garde (le surréalisme, le dadaïsme, etc.) a souvent des liens avec la pensée marxiste. L'influence la plus importante dans le cadre de la théorie et de la politique de l'I.S. vient du rapport, voire « d'amitié chaleureuse », entre Henri Lefebvre et Guy Debord (Bourseiller 170). En 1958, Bernstein et Debord commencent à fréquenter les cours du philosophe marxiste qui vient d'être exclu du Parti communiste français pour ses opinions non-conformes au stalinisme. Vers ce temps, la dénonciation des abus de stalinisme en Pologne et en Hongrie et la « découverte » du genre de communisme qui se trouve en U.R.S.S. ouvre une nouvelle critique de la pensée marxiste (Gombin 75). Lefebvre, écrivain prolifique, publie son œuvre *Critique de la vie quotidienne* en 1946 et le deuxième tome en 1961 où se trouve une analyse « qui insiste [...] sur la nécessité d'une politique à long terme, basée sur les exigences d'une transformation radicale de la vie quotidienne » (Marelli 140). Il insère dans la pensée de Marx la question de la vie quotidienne: « Marx

voulait d'abord transformer la vie quotidienne. Changer le monde, c'était d'abord changer la vie de chaque jour, la vie réelle » (Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne, tome II,* 41). À partir de cela, il est facile de voir la parenté entre les théories de Lefebvre et les déclarations des situationnistes, car « elles s'accordent sur le sens que la critique de la vie quotidienne peut donner à la nécessité de la Révolution, qui est de transformer le vécu selon les possibilités offertes dès à présent par la technique » (Marelli 142). L'article déjà mentionné « Thèses sur la Révolution culturelle »[64] par exemple, comprend quelques citations directes de l'œuvre de Lefebvre :

> La révolution communiste n'est pas faite et nous sommes encore dans le cadre de la décomposition des vieilles superstructures culturelles. Henri Lefebvre voit justement que cette contradiction est au centre d'un désaccord spécifiquement moderne entre l'individu progressiste et le monde, et appelle romantique-révolutionnaire la tendance culturelle qui se fonde sur ce désaccord[65].

Cette critique de la vie quotidienne continue pendant plusieurs années dans les travaux lefebvriens et dans les articles de l'*Internationale situationniste*. Elle deviendra plus tard un des points majeurs des attitudes derrières les revendications de mai 68 et les événements qui suivront.

Un autre rapport important, c'est celui entre Debord et le cercle de Socialisme ou Barbarie. Ce groupe et sa revue du même nom, se fondent en 1949 parmi des dissidents du Parti communiste internationaliste, qui comprend la faction trotskiste (Bourseiller 197). Debord s'approche du groupe en 1959 et devient officiellement membre en 1960[66]. Malgré la courte période qu'il passe dans le groupe, Debord y trouve quelques idées-forces épousées par Socialisme ou Barbarie. Leur pensée se

---

[64] Debord, Guy. « Thèses sur la Révolution culturelle, » *Internationale situationniste.* Amsterdam : Van Gennep, 1970.
[65] Guy Debord, « Thèses sur la Révolution culturelle, » *Internationale situationniste* 1 (juin 1958) : 21.
[66] « Dossier : Guy Debord et l'aventure situationniste, » *Magazine littéraire* 399 (juin 2001) : 26.

rapproche de celle des « gauches communistes, [et qui entament] une critique radicale du bolchevisme, qui [s'enracine] sur une fidélité absolue à l'œuvre de Marx » (198)[67]. Le groupe comprend des noms qui deviendront parmi les plus connus des intellectuels français : Cornelius Castoriadis, Jean-François Lyotard, Gérard Genette, Jean Baudrillard, Benjamin Péret... La collaboration entre Debord et le groupe va influencer, éventuellement, des publications notables dans l'avenir (dont on discutera plus bas). De plus, il est possible de dire, selon les publications et les paroles de Lyotard et de Baudrillard, que Debord n'est pas seulement celui qui reçoit les idées de Socialisme ou Barbarie, mais bien aussi celui par qui s'exerce une influence sur la pensée de ceux qui en sont membres. Dans une interview beaucoup plus tard, Baudrillard avouera : « Quand je relis ces textes des années 1960, qui correspondent à un travail parallèle à ce que faisait Socialisme ou Barbarie, et, bien sûr, à ce qu'écrivaient les situationnistes, dont nous connaissions certains membres, je retrouve l'effervescence de l'époque » (« Dossier » 49). Mais il souligne le fait qu'ils ne sont pas tout à fait des groupes jumeaux : « on a été *situs* [i.e. « situationnistes »] dans le sens où on a partagé, à un moment donné, cette utopie. C'était une irruption, et d'autant plus forte et faisant événement qu'elle surgissait au moment juste. On appréciait la radicalité de ce mouvement et sa dénégation du système » (*ibid.*).

À tout prendre, les influences de Lefebvre et de Socialisme ou Barbarie figurent bien au sein de l'Internationale situationniste. La tendance vers une plateforme et une pratique beaucoup plus révolutionnaires et militantes qu'artistiques,

---

[67] Pour un résumé succinct des idées de Socialisme ou Barbarie, voir Christophe Bourseiller, *Vie et Mort de Guy Debord (1931-1994)* (Paris : Plon, 1999) 197-201.

se manifeste en 1960 avec l'expulsion de nombreux membres[68]. Tout cela peut être vu comme une continuation de la séparation de l'Internationale lettriste de la vision artistique et autonome d'Isou. Debord et ses adhérents se dirigent vers une scission entre l'art et la politique, c'est-à-dire qu'ils insistent de plus en plus sur une pratique quotidienne des forces-idées de la Révolution, au lieu d'en rester séparés, et produire des œuvres d'arts dans une « bulle » isolée. En effet, « l'art n'est pas un domaine séparé de la vie. Il doit au contraire subordonner toutes les autres activités à son enjeu historique, à la construction des *situations* » (« Dossier » 22, souligné dans l'original). Mais leur début dans le domaine artistique était crucial ; Marelli insiste que :

> Si l'I.S. était insérée depuis longtemps dans le domaine social, elle se trouvait littéralement hors-jeu, aussi bien parce qu'elle était étrangère au milieu, qui parce que la réalité même dans laquelle se trouvait le prolétariat des années cinquante n'offrait pas de possibilité de contact avec les « avant-gardes révolutionnaires ». La théorie critique des situationnistes ne trouva d'abord la possibilité d'une pratique que dans le milieu artistique, et cet état de fait a conditionné l'évolution théorique de l'I.S. jusqu'aux années soixante (82).

De ce fait, Debord (qui se comporte comme chef officieux du groupe) et Constant (qui serait exclu sous peu) soulignent aussi dans le deuxième numéro de *l'Internationale situationniste* que :

> Personne ne doit pouvoir considérer son appartenance à l'I.S. comme un simple accord de principe ; ce qui implique que l'essentiel de l'activité de tous les participants doit correspondre aux perspectives élaborées en commun, aux nécessités d'une action disciplinée, et ceci aussi bien pratiquement que dans les prises de position publiques.[69]

---

[68] Dans l'histoire totale de l'I.S. (de 1957 à 1972), sur 70 membres, 45 sont exclus et 21 sont contraints à se démettre! Les temps de liesse étaient de courte durée! Voir Gianfranco Marelli, *La Dernière Internationale: Les situationnistes au-delà de l'art et de la politique* trad. David Bosc (Arles: Éditions Sulliver, 2000) 113.

[69] « La Déclaration d'Amsterdam, » *Internationale situationniste* 2 (décembre 1958) : 31-2.

Les personnages clé et les relations interpersonnelles

Les expulsions/démissions

La progression doctrinaire sociale/politique continue jusqu'au point où, pendant les années soixante, l'expulsion de plusieurs membres « non-adhérents » du groupe devient courante. On commence en avril 1960 par l'exclusion de toute la section hollandaise ; « c'est ainsi que s'enclenche la première des réactions en chaîne qui, dans les années 1960 et 1961 aboutira à l'éloignement de toute l'aile artistique de l'I.S. et à la réorganisation du mouvement » (Bandini 152-3). Ces propensions expulsives, cependant, ne vont pas nous empêcher de discuter des personnes qui exercent une influence significative pendant et après leur exclusion inéluctable. En premier, nous parlerons d'un individu qui ne peut pas être ignoré dans l'histoire totale de l'I.S. Le Danois, Asger Jorn (déjà mentionné dans le premier chapitre), emporte sa personnalité et sa pensée avec le groupe CoBrA (qui se dissout après la rupture stalinienne), et plus tard le groupe Mouvement International pour un Bauhaus Imaginiste (M.I.B.I.). Jorn rencontre Debord et les lettristes, après avoir lu *Potlatch,* en 1954. La collaboration et l'amitié entre les deux hommes continuent jusqu'en avril 1961 où il décide de démissionner de l'I.S. pour poursuivre d'autres intérêts artistiques (Bourseiller 229-30). À la différence d'autres amitiés et des rapports entre Debord et les membres du groupe situationniste, Jorn et Debord restent amis et collaborent des années durant. De plus, Jorn adopte le pseudonyme Georges Keller pour participer aux productions situationnistes à l'avenir.

Les autres membres fondateurs de l'I.S. n'ont pas une expérience aussi calme que celle de Jorn. Entre 1957 et 1966 on note le renvoi ou la démission de six

membres originaux : Ralph Rumney, Giuseppe Pinot-Gallizio, Walter Olmo, Piero Simondo et Ella Verrone. Fréquemment, les raisons pour leurs bannissements sont publiées dans *Internationale situationniste* comme une sorte de moquerie, et souvent les raisons données sont décrites en termes théoriques, alors que généralement elles sont des enfantillages personnels. Rumney, par exemple, est expulsé « pour avoir échoué dans sa reconnaissance psychogéographique de Venise » et on trouve dans le premier numéro de *l'Internationale situationniste* l'explication prétentieuse suivante : « Les embûches sont d'un autre genre, comme l'enjeu est d'une autre nature : il s'agit de parvenir à un usage passionnant de la vie. On se heurte naturellement à toutes les défenses d'un monde de l'ennui. Rumney vient donc de disparaître, et son père n'est pas encore parti à sa recherche »[70]. La correspondance de Debord pourtant, contient une explication beaucoup plus simple : « Nous n'avons pas besoin d'alliés fantasques »[71] ; il « n'a plus rien de commun avec les situationnistes »[72]. Le raisonnement pour le renvoi de Pinot-Gallizio et son fils est beaucoup plus grave : « Par naïveté, ou arrivisme, ils s'étaient laissés entraîner à des contacts, puis à des collaborations, en Italie, avec des milieux idéologiquement inacceptables »[73]. Rumney, par contre, offre une autre version : « [...] Guy [Debord] ne donnait pas toujours les vraies raisons des exclusions. [...] D'ailleurs, il n'en avait pas forcément besoin pour exclure les gens. Les mobiles des exclusions publiées dans *Potlatch* et

---

[70] « Venise a vaincu Ralph Rumney, » *Internationale situationniste* 1 (juin 1958) : 28.
[71] Guy Debord, « Lettre aux Simondo, » *Correspondance, juin 1957 – août 1960* vol.1 (Paris : Arthème Fayard, 1999) 19.
[72] Guy Debord, « Lettre à Gallizio, » *Correspondance, juin 1957 – août 1960* vol.1 (Paris : Arthème Fayard, 1999) 80 ; Ralph Rumney, *Le Consul* (Paris: Editions Allia, 1999) 51-57.
[73] « Renseignements situationnistes, » *Internationale situationniste* 5 (décembre 1960) : 10-13.

dans l'*I.S.* n'ont aucun rapport avec les véritables raisons. [...] Il y avait toujours un décalage » (Rumney 61-2).

De ce fait, il y a deux grandes ruptures internes pendant les premières années de l'I.S. : la question de « la critique révolutionnaire de la vie quotidienne », et après les questions : « dans quelle mesure l'I.S. est-elle un mouvement politique ? Sur quelles forces sociales peut-elle s'appuyer ? Et dans quelles conditions ? » (Martos 134-5). Cette inclinaison prend forme avec le départ de Constant, qui vers 1960 devient très actif dans le programme situationniste. Sa recherche sur l'urbanisme et la création d'une nouvelle ville (New Babylon) qui est basée sur l'idée de la construction des situations, intriguent bien les autres situationnistes et incite la collaboration de Debord. Malgré son effort, il choisit de quitter l'I.S. et on trouve dans la revue le renseignement suivant :

> Constant s'était trouvé en opposition avec l'I.S. parce qu'il s'était préoccupé en priorité, et presque en exclusivité, des questions de structures de certains ensembles d'urbanisme unitaire alors que d'autres situationnistes rappelaient qu'au stade présent d'un tel projet il était nécessaire de mettre l'accent sur son contenu (de jeu, de création libre de la vie quotidienne). Les thèses de Constant valorisent donc les techniciens des formes architecturales par rapport à toute recherche d'une culture globale. Et la simple égalité de traitement, quant à la conduite minimum exigée des uns et des autres, lui paraissait déjà disproportionnée en sévérité[74].

C'est également la cause de l'expulsion de plusieurs autres situationnistes hollandais qui « s'étaient engagés dans des entreprises radicalement ennemies de l'I.S. et réactionnaires »[75] en 1960. Ils sont suivis en même temps ou plus tard par le

---

[74] « Renseignements situationnistes, » *Internationale situationniste* 5 (décembre 1960) : 10-13.
[75] « Résolution sur le Bureau d'Urbanisme, » *Internationale situationniste* 5 (décembre 1960) : 25.

bannissement des membres des sections italienne, scandinave, allemande et anglaise[76]. Au fond, les deux questions mènent éventuellement à l'élimination du rôle de l'esthétique pour le côté « artistique » de l'I.S. en août 1961 :

> Le monde capitaliste ou prétendu anti-capitaliste organise la vie sur le mode du spectacle… Il ne s'agit pas d'élaborer le spectacle du refus mais bien de refuser le spectacle. Pour que leur élaboration soit artistique, au sens nouveau et authentique qu'a défini l'I.S., les éléments de destruction du spectacle doivent précisément cesser d'être des œuvres d'art. Il n'y a de *situationnisme*, ni d'œuvre d'art situationniste, ni davantage de situationniste spectaculaire. Une fois pour toutes. Une telle perspective ne signifie rien si elle n'est pas liée directement à la praxis révolutionnaire, à la volonté de *changer l'emploi de la vie* ».[77]

Au vu de tout cela, il n'est guère possible d'ignorer l'éventuelle scission et la répression des sections scandinave et allemande, la grande « trahison » pendant cette période agitée (Bandini 153). Le groupe SPUR, qui comprend plus ou moins la section allemande de l'I.S., est exclu « en raison du contenu « condamnable » de *SPUR* no.7 » (Bourseiller 239). Selon le Conseil central de l'I.S.[78], les membres de SPUR ont permis la publication d'un « contenu hostile envers les militants de l'I.S. » (Marelli 159). Certains d'entre eux se lient avec les « nashistes » pour former une « deuxième » Internationale situationniste au printemps 1962. Le groupe « nashiste »[79], qui « donnera naissance à un énième Bauhaus para-situationniste », refuse « bruyamment » la nouvelle élaboration théorique du mouvement : « que les

---

[76] Voir « Situationist International online, » <http://www.cddc.vt.edu/sionline/chronology/chronology.html> pour les dates de leurs expulsions et également, Jean-Jacques Raspaud et Jean-Pierre Voyer, *L'Internationale situationniste: Chronologie, bibliographie, protagonistes (avec un index des noms insulté)* (Paris: Champ Libre, 1972) pour les détails.

[77] « La cinquième conférence de l'I.S. à Göteborg, » *Internationale situationniste* 7 (avril 1962) : 26-7.

[78] Dès la conférence de Göteborg, l'I.S. est réorganisée dans un conseil central qui maintient les affaires du groupe dans sa totalité, alors que les sections nationales sont encouragées de former leurs propres groupes autonomes hors de l'I.S.. Voir « La cinquième Conférence de l'I.S. à Göteborg, » *Internationale situationniste* 7 (avril 1962) : 25-31.

[79] Venant du nom de Jorgen Nash, situationniste scandinave et frère d'Asger Jorn.

œuvres [n'ont] pas d'autre signification que révolutionnaire » (Bandini 171-2). La création de la deuxième Internationale situationniste marque non seulement une rupture, mais une période où la transformation de l'I.S. dans le champ politico-social est extrêmement fragile. Le résultat nous montre bien que Debord et ses cohortes croient fermement à l'idée qu'il est meilleur de « changer d'amis que d'idées »[80], et qu'il faut « définir collectivement notre programme et le réaliser d'une manière disciplinée, par tous les moyens… » (Berreby 616).

Suite à toutes ces expulsions de membres notables et les divisions majeures, on trouve des chaises vides dans le leadership de l'I.S. Les départs de Jorn, Constant, et d'autres chefs et collaborateurs importants, laissent à la barre Guy Debord, le chef indiscuté. C'est avec l'aide de Raoûl Vaneigem (dont nous parlerons plus tard) qu'il dirige le groupe situationniste pendant les quatre prochaines années. La direction que prendront Debord et Vaneigem est strictement orientée vers « l'élaboration théorique d'une plateforme critique de la société dominante » (Bandini 172). Nous verrons l'évolution de cette critique en termes théoriques et politiques et sa culmination sociale : les événements de mai 68.

Henri Lefebvre

Une autre amitié rompue par Debord et ses camarades est celle avec Henri Lefebvre. Depuis leur rencontre en 1958[81], Lefebvre rappelle chaleureusement « les longues discussions nocturnes [et] cuites mémorables » qu'il passe avec Debord et parfois Bernstein. Il remarque plus tard dans une interview: « J'avais laissé tomber

---

[80] Guy Debord, « Pourquoi le lettrisme?, » *Potlatch* 22 (9 septembre 1955) : 185.
[81] Il existe des doutes quant à la date que Debord et Lefebvre se sont rencontrés. Pour s'informer du débat, consulter Vincent Kaufmann, *Guy Debord : La révolution au service de la poésie* (Paris : Fayard, 2001) 242.

toute espèce de barrage, de soupçon. [...] Dans une atmosphère de communauté passionnelle, nous discutions pendant des nuits. [...] On buvait des alcools, avec quelquefois des excitants, et ces nuits étaient d'une ferveur, d'une amitié – plus qu'une communication, une communion – dont j'ai un souvenir extrêmement vif » (Bourseiller 170). Cette compagnie intellectuelle se termine, malheureusement, en 1963 après que l'I.S. accuse Lefebvre de plagiat et après qu'ils ne peuvent plus régler leurs malentendus. Apparemment, le philosophe publie un article, sous son nom, à propos de la Commune de Paris intitulé *14 thèses sur la Commune* auquel il a travaillé en collaboration avec les situationnistes. Les situationnistes publient d'abord plusieurs tracts et articles pour annoncer le péché de leur ancien camarade[82]. Selon Kaufmann, les situationnistes ont probablement raison vu que c'est la seule accusation de ce genre dans toute l'histoire de l'I.S., et surtout en considérant que les situationnistes emploient le détournement comme méthode artistique : c'est-à-dire, *emprunter* l'œuvre de quelqu'un d'autre afin de la modifier (*Guy Debord* 246). Ceci dit, les arguments avancés par Kaufmann sont d'une faiblesse qui frôle la frivolité. Lefebvre, à son tour, retourne l'attaque dans *Positions contre les technocrates*[83] en 1967, où il accuse les situationnistes « de n'avoir pas été capables de proposer autre chose qu'une utopie abstraite ». En tout cas, on peut dire que la relation est consommée après ces événements tumultueux.

---

[82] Henri Lefebvre est l'objet de la publication en février 1963 d'un tract situationniste, « Aux poubelles de l'histoire », et aussi dans plusieurs articles des numéros 10, 11, et 12 de l'*Internationale situationniste*.

[83] Lefebvre, Henri. *Positions contre les technocrates*. Paris : Gonthier, 1967.

Raoul Vaneigem

Quoi qu'il en soit, les situationnistes ne se sortent pas bredouille du divorce avec Lefebvre. Ses connaissances et son accès au monde intellectuel « [ouvrent] à Debord de nombreux horizons » ; une de ces personnes s'appelle Raoul Vaneigem (Bourseiller 172). Debord fait la connaissance (grâce à la parole de Lefebvre) du jeune Belge en 1960. Diplômé en philologie romane et (à l'époque) professeur à l'école normale, Vaneigem « jouera un rôle important dans l'évolution politique de l'I.S. » (*ibid*). Un disciple de Lefebvre, il s'intègre rapidement au groupe et contribue ses propres œuvres et des articles à l'*Internationale situationniste* et édite pendant des années la revue du groupe. Les plus notables (et que nous allons présenter plus loin) s'intitulent « Banalités de base I et II »[84], et *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*[85]. Sa voix puissante ajoute aux articles et aux théories de l'I.S un sens révolutionnaire. On cite souvent Vaneigem comme celui qui fut responsable de l'approfondissement et l'équilibre de la pensée situationniste[86]. Son écriture, d'un style fréquemment poétique, traite comme thèmes : « [le] refus radical de la société de consommation, [la] dénonciation radicale de ses contraintes sociales, [et] de sa tendance à l'uniformisation, [et le] combat écologique radical de libération de l'humain »[87]. En plus, il deviendra avec Debord un des vétérans du groupe et y restera jusqu'aux dernières années.

---

[84] Vaneigem, Raoul. « Banalités de base » et « Banalités de Base II, » *Internationale situationniste* 7 (avril 1962) ; 8 (janvier 1963).
[85] Vaneigem, Raoul. *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Paris : Gallimard, 1967.
[86] <http://www.nothingness.org/SI/vaneigem.html>
[87] Denis Touret , < http://www.denistouret.net/textes/Vaneigem.html>

Les textes

Dans notre premier chapitre, nous avons noté que la revue *Potlatch* est celle du mouvement Internationale lettriste où se trouve la genèse de la pensée *situ*. Néanmoins, après la fondation en 1957 de l'Internationale situationniste, la production de *Potlatch* se transforme en publication de l'*Internationale situationniste*. Le premier numéro sort en juin 1958 – à peu près un an après la réunion à Alba. La revue trimestrielle contient des articles écrits par certains membres du groupe, ainsi que des illustrations ou des photos détournées. Au début, le sous-titre décrivait bien comment les différentes sections nationales de l'I.S. contribuaient à la production de la revue[88] ; mais à partir de 1963 et la décision de centraliser et de supprimer les groupes et leurs publications, on laisse tomber le sous-titre. La revue est une des meilleures ressources pour les nombreux articles théoriques et contestataires, car elle embrasse les années les plus actives et focalisées du groupe. Entre-temps, on y trouve les manifestations officielles ainsi que les déclarations contre les membres expulsés. La rédaction va souvent changer de directeur ; mais on devine qui sont les contributeurs les plus prolifiques: Debord, Jorn, Vaneigem. Nous allons présenter et commenter quelques articles/textes significatifs de la période qui concerne ce chapitre. Tous les textes discutés se trouvent publiés dans la revue en question.

« Rapports sur la construction des situations… »

Il nous paraît que le meilleur endroit par où commencer est l'article qui a exercé une influence incontestable. « Rapports sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste

[88] Le sous-titre : « Bulletin central édité par les sections de l'I.S. »

internationale » apparaît en juin 1957, juste avant la conférence de Cosio d'Arroscia. Venant de la main et de l'esprit de Guy Debord, le texte est désigné comme une ressource pour la discussion pendant la conférence; mais constitue évidemment la plateforme pour la formation de l'I.S (Jappe 63). On y trouve aussi « la charte du mouvement et il s'agit du document le plus important pour l'étude de l'évolution et de la mise au point idéologique de l'I.S. » (Bandini 84). Il contient les premiers indices des idées et des thèses établies dans *La Société du spectacle* (1967), l'œuvre la plus connue et la plus répandue de Debord[89]. Son langage ressemble souvent à un manifeste politique, car le programme dans « Rapports... » est clairement prononcé dès la première phrase : « Nous pensons d'abord qu'il faut changer le monde. Nous voulons le changement le plus libérateur de la société et de la vie où nous nous trouvons enfermés. Nous savons que ce changement est possible par des actions appropriées. » (Berreby 609). Debord présente sur une vingtaine de pages non seulement une analyse de la culture moderne avec ses fautes et ses faiblesses, mais établit aussi le programme par lequel les situationnistes comptent la transformer. La première impression que donne l'écriture, c'est celle d'un style caractéristiquement efficace : « so impervious to any kind of linguistic fashion, drawing at once from the young Marx and from Hegel but also from seventeenth-century prose and from Saint-Just » (Jappe 63-4).

L'article est divisé en quatre sections, chacune désignée par un sous-titre. La première section « Révolution et contre-révolution dans la culture moderne » entame la définition et l'analyse de la culture moderne. Comme l'indique le sous-titre, Debord décrit comment les tendances artistiques doivent mener à la révolution. Il souligne

[89] Une discussion élaborée de l'oeuvre se trouve dans le troisième chapitre.

« une crise essentielle de l'histoire » où « le capitalisme invente de nouvelles formes de lutte » (Berreby 609). Mais ses critiques ne sont pas trop différentes d'autres critiques marxistes à l'époque ; il nomme les ouvriers, la colonisation et la lutte des classes comme s'ils étaient des sujets inconnus. Cela se manifeste aussi avec les emprunts lefebvriens dans le domaine de la culture et de la vie quotidienne (Marelli 61). Malgré les préambules déclaratifs, l'auteur nous confirme la nécessité d'établir une nouvelle organisation « capable de se lancer dans l'emploi de certains moyens d'action, et la découverte de nouveaux, plus facilement reconnaissable dans le domaine de la culture et des mœurs, mais appliquée dans la perspective d'une interaction de tous les changements révolutionnaires » (57).

La deuxième section « La décomposition, stade suprême de la pensée bourgeoise » contient un sommaire historique des mouvements et des groupes avant-gardistes du vingtième siècle. Il résume leurs débuts, leurs influences et, selon lui, les causes de leurs échecs. Il est clair que les positions politiques/idéologiques de Debord (et de plusieurs de ses camarades) sont de gauche, mais « restent politiquement flou[e]s et se situent encore dans une gauche aux contours incertains, imprégnée[s] de vocabulaire trotskiste » (Bourseiller 153). Il commence le résumé historique par le futurisme italien, qui « adopta une attitude de bouleversement de la littérature et des arts » (Berreby 610). Son évolution d'un nationalisme en fascisme vient du fait que cette attitude « se trouvait seulement fondée sur une application extrêmement schématique de la notion de progrès machiniste » (*ibid.*). On continue par rendre une sorte d'hommage au dadaïsme, dont sa « dissolution presque immédiate [...] était nécessitée par sa définition entièrement négative », mais « que l'esprit [...] a déterminé

une part de tous les mouvements qui lui ont succédé » (*ibid.*). On passe ensuite au surréalisme, qu'on considère dans un sens paternel à l'I.S. La faillite du mouvement s'est manifesté en deux parties : par « son adhésion à la force de l'inconscient », et par ce fait « d'avoir révisé l'histoire des idées en conséquence, et de l'avoir arrêtée là » (Bandini 87, Berreby 611). Les derniers groupes, CoBrA, le lettrisme et l'Internationale lettriste, sont traités brièvement mais d'une façon qui souligne « la recherche de nouveaux procédés d'intervention dans la vie quotidienne » pour confirmer que l'Internationale lettriste était sur 'la bonne piste' (Marelli 61-4).

La troisième partie porte sur la plateforme débutante de l'I.S. – c'est-à-dire, tout ce qu'ils ont développé comme théorie et pratique pendant les années de l'Internationale lettriste. On offre les premières définitions et explications des termes et des théories du groupe (avant qu'elles soient publiées dans le premier numéro de la revue). En commençant par « l'idée centrale », la construction des situations, Debord développe leur projet avec exactitude (dont certains aspects sont néanmoins complètement ridicules). Pour réaliser la révolution de la culture moderne, on propose l'utilisation des arts et de l'architecture pour créer des ambiances momentanées de la vie, et les transformer en une qualité passionnelle supérieure (Berreby 616). Qu'est-ce que cela signifie exactement ? Sans considérer certaines idées entièrement risibles, comme la transformation des quartiers d'une ville pour créer des sentiments variés (le quartier mélancolique, le quartier d'amour, etc.), nous apprenons que l'art peut s'influer sur le comportement de la vie quotidienne : « Le but le plus général doit être d'élargir la part non médiocre de la vie, d'en diminuer, autant qu'il est possible, les moments nuls » (*ibid.*). Debord explique aussi les techniques du 'détournement', de la

'dérive', et des recherches psychogéographiques comme outils du programme de l'urbanisme unitaire. Par contre, le programme n'est pas fermé, il existe alors « [des] techniques situationnistes [...] à inventer » (*ibid.*).

Debord finit le rapport en résumant dans le style d'un manifeste les « tâches immédiates » pour employer les points développés dans la troisième section. Elles sont proclamées avec certitude :

> Nous devons [...] opposer concrètement, en toute occasion, aux reflets du mode de vie capitaliste, d'autres modes de vie désirables ; détruire, par tous les moyens hyperpolitiques, l'idée bourgeoise du bonheur. [...] Nous devons présenter partout une alternative révolutionnaire à la culture dominante. [...] Nous devons mettre en avant les mots d'ordre d'urbanisme unitaire, de comportement expérimental, de propagande hyperpolitique, de construction d'ambiances. On a assez interprété les passions : il s'agit maintenant d'en trouver d'autres (Bourseiller 154).

En gros, il est possible de dire que le Rapport est l'essence même du situationnisme. Il constitue les idées maîtresses qui vont devenir très importantes pendant les années soixante, et qui vont exercer une influence notable sur la pensée des révolutionnaires de gauche de l'époque.

« Banalités de base I et II »

Pour contraster l'évolution de la pensée situationniste et le style de Guy Debord et celui de Raoul Vaneigem, nous examinerons aussi les articles « Banalités de base ». Les deux textes, écrits par Vaneigem, apparaissent dans les numéros 7 et 8 de la revue et sont structurés de thèses ou de sections numérotées. Nous avons décrit les circonstances à l'intérieur du groupe vers ce temps là (vers 1962-63), il suffit donc de

redire que l'I.S. passe à travers une autre période transformative. En parlant des articles-essais, Marelli déclare :

> Les *Banalités de base* ont constitué le point de départ de la recherche théorique de Vaneigem, et ils devinrent l'un des fondements de la pensée situationniste, tant il est vrai que les analyses qui leur ont succédé ne purent faire abstraction de tout ce que le situationniste belge avait formulé au sujet du concept de l'aliénation, [...] aussi bien qu'à propos de la subjectivité radicale comme critique du système capitaliste.

Comme l'œuvre de son collègue (*La Société du spectacle*), Vaneigem élabore aussi « une critique de la vie quotidienne, adaptée aux conditions modernes de l'exploitation » (Bourseiller 247). Martos la décrit comme suit :

> La dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, comme les analyses de Marx sur l'aliénation, sont ici réinvesties dans la description des mécanismes – tant infrastructurels qu'idéologiques – par lesquels l'humanité primitive est passée progressivement de l'esclavage au servage, puis à la dépossession moderne [...].[90]

De plus, Vaneigem tente une explication du concept du 'spectacle'[91] qu'il nomme « oraganisation de l'apparence » (Bourseiller 248). Il écrit :

> L'appropriation privative implique une organisation de l'apparence où soient dissimulées les contradictions radicales : il faut que les serviteurs se reconnaissent comme des reflets dégradés du maître, renforçant ainsi, au-delà du miroir d'une illusoire liberté, ce qui accroît leur soumission et leur passivité.

Après une lecture rapide cependant, il semble que les articles soient imprégnés d'un jargon pseudo-marxiste révolutionnaire. Le style de Vaneigem apparaît lourd et obscure. On trouve des phrases comme :

---

[90] Jean-François Martos, *Histoire de l'Internationale situationniste* (Paris : Éditions Ivrea, 1995) 173.
[91] Nous traitons le concept du 'spectacle' dans le troisième chapitre avec la discussion du livre *La Société du spectacle*.

> Dès l'instant où le marxisme devient une idéologie, la lutte que Marx poursuit contre l'idéologie au nom de la richesse de la vie se transforme en une anti-idéologie idéologique, un spectacle de l'anti-spectacle (de même que, dans la culture d'avant-garde, le malheur du spectacle anti-spectaculaire est de rester entres les seuls acteurs, l'art anti-artistique n'étant fait et compris que par des artistes ; il faut considérer les rapports de cette anti-idéologie idéologique avec la fondation du révolutionnaire dans le léninisme).[92]

Il est peut-être difficile de comprendre pourquoi certains critiques vantent, en quelque sorte, le style de Vaneigem comparé à celui de Debord. Pierre Drachline, par exemple, remarque que « [les] Banalités de base [...], dressaient un constat lucide, un peu désespéré – et toujours actuel – sur l'humanité contemporaine, la résignation et la 'peur de vivre' »[93]. Debord lui-même, dans sa *Correspondance*, offre des commentaires positifs (mais conservateurs) envers le travail de son collègue, car l'effet de *Banalités* est considéré « très bon »[94].

Une critique générale – l'influence marxiste

Jusqu'ici nous avons mentionné de nombreux liens entre le situationnisme et la pensée marxiste. Nous abordons d'abord une analyse critique des racines de cette pensée à l'époque et de son influence sur le situationnisme. Premièrement, il faut accepter que le marxisme, dans ses formes variées, a une histoire riche en ce qui concerne la gauche française. N'oublions pas que c'était à Paris que Marx a vécu pendant la composition de certains textes significatifs[95] et où il a fait la connaissance

---

[92] Raoul Vaneigem, « Banalités de Base II, » *Internationale situationniste* 8 (janvier 1963) : 46.
[93] Pierre Drachline, « Raoul Vaneigem, au nom de l'humain, » *Le Monde des livres* (19 novembre 2004).
[94] Guy Debord, « Lettre à Raoul Vaneigem, » *Correspondance, janvier 1965 – décembre 1968* vol.3 (Paris : Arthème Fayard, 2003) 19.
[95] Nous pensons spécifiquement aux *Manuscrits* économiques et philosophiques de 1844 qui seront publiés au vingtième siècle.

d'Engels. De plus, l'intérêt intellectuel et politique de la France pour Marx a continué même après son départ pour l'Angleterre (Kelly 12). Il a publié aussi plusieurs analyses et commentaires au sujet des événements politiques en France qui ont eu lieu pendant la dernière moitié du dix-neuvième siècle[96]. L'influence de ses idées sera plus notable en France pendant le vingtième siècle avec la fondation du Parti communiste français en 1920 et surtout pendant les années trente. Certains jeunes intellectuels à l'E.N.S. ont commencé à examiner les idées de Marx et d'Engels et après quelques années, plusieurs membres de l'intelligentsia française se sont rapprochés du marxisme (Kelly 22, 25)[97].

Après la période Vichy, quand les activités du P.C.F. sont déclarées illégales, le marxisme revient à la respectabilité intellectuelle grâce à la mode existentialiste de Jean-Paul Sartre et son cercle, comme il le sera bien plus tard grâce à l'enseignement à l'École Normale Supérieure de Louis Althusser. Althusser devient responsable en partie pour un retour aux analyses de Marx par le monde académique. Décrite par Raymond Aron comme « l'opium des intellectuels », cette affinité pour le marxisme de la part des intellectuels français est due pourtant aux sympathies politiques plutôt qu'à un engagement concentré pour la pensée marxiste (Lewis 84)[98]. François Furet remarque à l'époque « la contamination curieuse et, [il croit], spécifiquement

---

[96] Parmi ces événements on trouve les suites de la révolution de février 1848 (y compris le coup d'état de Louis Napoléon en décembre 1851, la fameuse cible de l'humour sifflant de Marx dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*) et, plus tard, la commune de Paris au printemps de 1871 (voir, par exemple, *La Guerre civile en France*).

[97] Kelly nomme plusieurs membres de l'intelligentsia française (Paul Nizan, Auguste Cornu, et René Maublanc) mais décrit aussi les actions importantes d'Henri Lefebvre en ce qui concerne l'analyse et la publication des œuvres de Marx et Engels en France.

[98] Cela ne sera pas le cas plus tard pendant les années soixante et soixante-dix. Les futurs grands noms de l'intelligentsia française (Althusser, Foucault, Barthes, etc.) prendront fait et cause pour les théories marxistes et les incorporeront dans leurs propres œuvres.

française, qui en est résultée entre marxisme et structuralisme »[99]. De plus, le mouvement ouvrier français maintient traditionnellement une affinité pour les idées et les buts marxistes qui faisaient partie du *Zeitgeist.* C'est donc pendant cette période d'après-guerre que paraît le situationnisme. En fait, les liens entre le marxisme et l'I.S. sont immenses et indéniables. Plusieurs membres de l'I.S. ont une orientation marxiste et adhèrent au Parti communiste. Remarquons donc comment le marxisme a imprégné dès le début le projet situationniste.

En premier, les influences de l'avant-garde artistiques du mouvement, le surréalisme et le dadaïsme, possèdent des positions politiques liées aux idées marxistes et anarchistes. Certains surréalistes, dont André Breton – le pape du surréalisme – en 1926, ont fait une demande pour devenir membres du Parti communiste français[100]. Ils ont également tenté une synthèse des idées de Marx, de Rimbaud et de Freud. Les principes de « changer la vie » et de « transformer le monde » qu'ont épousés les surréalistes sont parmi les buts primaires des jeunes lettristes. Pendant les années cinquante, cependant, les lettristes dissidents (Debord *et al.*) procèdent au-delà de la « révolution surréaliste » avec l'idée de la « construction des situations ». Cette idée, qui se situe au cœur du projet situationniste pour des années qui suivent, « renversera donc le rapport traditionnel entre l'Art et la Vie pour trouver ce « passage du Nord-Ouest » qui permet au quotidien de déboucher sur une autre vie possible » (Lindenberg 31).

---

[99] François Furet, « Les intellectuels français: du marxisme au structuralisme, » *L'Atelier de l'histoire* (Paris : Flammarion, 1982) 47.

[100] Les surréalistes notables, outre André Breton, qui étaient membres du PCF entre 1926 et 1933 sont Louis Aragon, Paul Éluard, Benjamin Péret et Pierre Unik.

Plus tard, cette concentration sur une transformation du quotidien rend possible la rencontre avec Henri Lefebvre[101]. Avant le développement de ses pensées « *contre* toute la tradition marxiste »[102], Lefebvre était un des plus importants théoriciens et écrivains du mouvement marxiste français (Lindenberg 31). Grâce à son amitié avec Lefebvre, Guy Debord prend « connaissance de certains textes fondamentaux du jeune Marx » (Lindenberg 32). Les conséquences pèseront « lourd sur l'évolution de l'Internationale situationniste vers une idéologie qui intègre le marxisme tout en sapant insidieusement ses postulats » (Lindenberg 32).

Les aspects politiques et critiques des situationnistes contiennent aussi une forte dépendance sur la pensée marxiste. Nous avons parlé du rapport qu'établit Debord avec le groupe Socialisme ou Barbarie pendant les années soixante. À l'aube de la nouvelle période d'engagement politique de l'I.S., Debord collabore souvent avec les membres du « groupe de jeunes gens issus du mouvement trotskyste » (Lindenberg 32)[103]. Éventuellement, au long d'une progression théorique pendant les années soixante, Debord établit pour le situationnisme une « commune somme théorique » - *La Société du spectacle*. Le mélange des idées et de la terminologie postulées de Marx, Feuerbach, et Lukacs, la critique du *spectacle* reste toujours un bon exemple de l'influence qu'a exercée le marxisme sur le projet situationniste. Malgré une sorte de « subjectivité » marxiste qui existe dans la théorie situationniste (plus spécifiquement celle de Debord), Jappe constate aussi qu'elle doit une partie de ses dogmes aux principes existentialistes : « the humanist and historicist Marxism of a Sartre presents

---

[101] Voir plus haut notre discussion d'Henri Lefebvre et son rapport avec le situationnisme.
[102] Comme nous avons vu dans notre introduction à Lefebvre plus haut dans ce chapitre, Lefebvre abordait des interprétations hétérodoxes qui deviendront inacceptables par l'ordre staliniste du PCF.
[103] N'oublions pas que Léon Trotski avait certains rapports avec Breton et les surréalistes au début du vingtième siècle.

not a few parallels with Situationist ideas, even though the Situationists expressed the greatest contempt for Sartre, denouncing him variously for Stalinism, eclecticism, or just plain "imbecility" » (Jappe 127)[104].

Il est néanmoins important de poser la question : « faut-il être « marxiste » pour être un vrai révolutionnaire ? » (Lindenberg 31). Pouvons-nous considérer les situationnistes marxistes ? Remarquons toutefois que

> [...] lorsque le jeune « lettriste » a rencontré intellectuellement l'auteur du *Capital*, c'est pour se l'approprier comme *une* des composantes de la « théorie révolutionnaire » alors en fusion dans son petit groupe. Il ne s'est jamais agi pour Debord d'adhérer à un quelconque « marxisme orthodoxe », auquel il a définitivement donné congé dans *La Société du spectacle*.[105]

Plus tard, en 1969, Debord écrit : « Je ne crois pas être philosophe, mais il est sûr que je n'ai jamais été 'communiste'. Voilà la plus déplaisante invention »[106].

Le marxisme constitue cependant seulement une partie des analyses de Debord et de la critique situationniste. Il semble que l'appropriation de la pensée marxiste par les situationnistes soit, au début, l'assurance que leur mouvement a du 'poids' révolutionnaire. Mais elle deviendra, à son tour, un sujet de réflexion et de critique concentré pendant l'existence de l'I.S.. Dans sa correspondance avec Asger Jorn, Debord parle du travail des théoriciens marxistes, Henri Lefebvre et Lucien Goldemann, en proclamant : « Je crois que ces réflexions sont au cœur des problèmes

---

[104] L'oeuvre d'Anselm Jappe, *Guy Debord* trad. Donald Nicholson-Smith (Berkeley : U California P, 1999) contient d'excellentes analyses des sources de Debord et du situationnisme. Il nomme Marx, Lukacs et Hegel parmi les penseurs les plus importants dans le développement de la pensée situationniste.

[105] Daniel Lindenberg, « Debord et les marxistes, » *Magazine littéraire* 399 (juin 1999) : 33.

[106] « Lettre à la section italienne de l'I.S., » *Correspondance, janvier 1969 – décembre 1972* vol.4 (Paris : Arthème Fayard, 1999) 81.

« situationnistes »[107]. Il note aussi dans une lettre à la section italienne que « nous sommes assurément partisans de la méthode dialectique hégelienne »[108].

Après la fin de l'I.S., cependant, il semble que Debord tente « un éloignement du marxisme et la mise en avant de thèses « conspirationnistes » (Bourseiller 520). Éric Brunet note particulièrement cela dans son livre récent *Être de droite : un tabou français* : « Voici des années, Guy Debord qualifiait de « stalinos-trotskistes » les militants révolutionnaires acharnés à briser toute position politique un tant soit peu éloignée de la bien-pensance de gauche » (53). S'il est vrai qu'il s'éloigne du marxisme, nous dirions toutefois qu'il existe des traces dans l'écriture debordienne de la période après la dissolution du groupe. Dans *Commentaires sur la société du spectacle*, par exemple, publié bien après la fin de l'Internationale situationniste[109], Debord reaffirme ses thèses avec un langage inspirée de Marx[110].

Nous restons confiants qu'on ne peut pas appeler Debord et le projet situationniste un mouvement « marxiste » mais qu'ils sont fortement d'inspiration marxiste. Jappe et Merrifield insistent aussi sur ce point : que Debord (ainsi que les situationnsites) sont, pour la plupart, « marxiens » au lieu de « marxistes »[111]. Cela est dû aux tendances de l'époque et à la mode française pour la reconsidération des théories et des écritures de Marx, surtout chez la gauche révolutionnaire.

---

[107] Guy Debord, « Lettre à Jorn, » *Correspondance, juin 1957 – août 1960* vol.1 (Paris : Arthème Fayard, 1999) 242.
[108] Guy Debord, « Lettre à la section italienne de l'I.S., » *Correspondance, janvier 1969 – décembre 1972* vol.4 (Paris : Arthème Fayard, 1999) 41.
[109] Voir chapitre quatre.
[110] Piccone est d'accord : « no matter how many new theoretical bottles it was decanted through, this old Marxist wine remained the same undrinkable vinegar ». Voir Russel Berman *et al*, « The Society of the Spectacle 20 Years Later: A Discusssion, » *Telos* 86 (hiver 1990-91) : 84.
[111] Anselm Jappe, *Guy Debord* trad. Donald Nicholson-Smith (U California P, 1999). Andrew Merrifield, *Guy Debord* (Londres : Reaktion, 2005) 58.

Chapitre trois : Mai 68 : la Révolution ou « la chienlit »[112] ?

> La révolte de la jeunesse contre le mode de vie qu'on lui impose n'est, en réalité, que le signe avant-coureur d'une subversion plus vaste qui englobera l'ensemble de ceux qui éprouvent de plus en plus l'impossibilité de vivre, le prélude à la prochaine époque révolutionnaire.
>
> Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*, 1966.[113]

> Cette explosion a été provoquée par quelques groupes qui se révoltent contre la société moderne, contre la société de consommation, contre la société mécanique, qu'elle soit communiste à l'Est, ou qu'elle soit capitaliste à l'Ouest. Des groupes qui ne savent pas du tout d'ailleurs, par quoi ils la remplaceraient, mais qui se délectent de négation, de destruction, de violence, d'anarchie, qui arborent le drapeau noir.
>
> Charles DE GAULLE (1890-1970), Entretien télévisé du 7 juin 1968.

Les développements historiques

Nous voilà au moment décisif dans le récit historique de l'I.S.. Car on peut dire que 1968 est l'année la plus importante de l'existence du situationnisme[114]. C'est ici qu'on trouve le résultat d'une fusion de la pratique et la théorie révolutionnaire qu'on a observé dans les rangs de l'I.S. pendant les années précédentes. Si l'on considère le récit historique comme une pièce de théâtre ou une œuvre de fiction,

---

[112] Le terme « chienlit » est employé par le Général De Gaulle pour décrire les événements contestataires de la période mai-juin 1968.
[113] Toutes citations de *De la misère en milieu étudiant* viennent du texte sur <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/12> (24 avril 2006).
[114] Certains auteurs sont aussi d'accord: Andrew Hussey, *The Game of War : The Life and Death of Guy Debord* (Londres : Pimlico, 2001) 246 ; Jean-François Martos, *Histoire de l'Internationale situationniste* (Paris: Éditions Gérard Lebovici, 1989) 229.

1968, et plus spécifiquement mai 68, en est la véritable apogée. Le point culminant de ce qu'on a nommé « les événements de mai 68 » se compose de trois événements importants : le scandale de Strasbourg, l'agitation à Nanterre et l'occupation de la Sorbonne[115].

Vers la fin des années soixante, les situationnistes nouent plusieurs rapports internationaux avec d'autres groupes radicaux ; ce qui étendra leur réputation et leur influence sur le champ global. L'I.S., ainsi que sa revue, font entendre leurs voix et s'impliquent davantage dans les situations internationales et pas uniquement dans celles de la métropole. À partir de 1965, ils s'organisent dans les événements importants en Algérie, en Espagne, au Japon, en Angleterre et aux Etats-Unis. On trouve dans le dixième numéro de la revue du groupe une variété d'articles qui portent notamment sur les émeutes de Watts à Los Angeles, l'ingérence des Etats-Unis au Vietnam et les incidents autour du franquisme en Espagne. Avec l'arrivée de Mustapha Khayati, un Algérien qui adhère au groupe dans les années soixante, on trouve également un article considérable à propos du front algérien[116]. En plus, Debord et ses collègues font la connaissance de quelques étudiants « autonomes » japonais qui leur rendent visite à Paris en 1963 (Hussey 198). On note dans le dixième numéro de l'*Internationale situationniste* l'indication de la solidarité exprimée par l'I.S. envers leurs nouveaux camarades japonais :

> Les étudiants « Zengakuren » et l'organisation qui exprime leur programme politique, la Ligue Communiste-Révolutionnaire du Japon, sont les premiers dans le monde à pouvoir mener une lutte de masse, dans la rue, contre la répression américaine au Vietnam, tout en rejetant

---

[115] Pour une chronologie intéressante et exhaustive, consultez Pascal Dumontier, *Les situationnistes et mai 68 : théorie et pratique de la révolution (1966-1972)* (Paris : Mémoires, 1989).
[116] « Les luttes de classes en Algérie, » *Internationale situationniste* 10 (mars 1966) : 12.

> radicalement les illusions et les compromis vis-à-vis des bureaucraties régnantes à Moscou, Pékin et Hanoi[117].

La citation et la photo qui accompagne ce texte annoncent en quelque sorte l'avenir pour les étudiants français et le rôle que vont jouer les idées situationnistes. Dans chacun des pays mentionnés, l'I.S. aide à la publication de plusieurs tracts et d'articles polémiques[118]. La circulation de la revue est maintenant la plus répandue de toutes les autres publications *situs* (*ibid.*).

Selon Martos, le scandale qui a eu lieu à Strasbourg vers la fin de 1966 « sera d'une importance décisive pour la propagation des thèses situationnistes, en France comme dans de nombreux pays étrangers » (205). À l'université de la ville, on trouve une poignée d'étudiants qui sont favorables aux attitudes situationnistes. Quelques-uns réussissent à être élus à la direction de l'Association étudiante locale (A.F.G.E.S.). Avec l'aide (et on dirait la direction) de l'I.S., les jeunes étudiants font passer un texte intégral au milieu étudiant contestataire : *De la misère en milieu étudiant*[119] (discuté en détail plus tard) – rédigé par Khayati et publié avec les fonds du budget attribués à l'Association par l'université. Ceci, évidemment, cause des cris d'horreur de la part de la presse, et suscite une répression judiciaire par l'université (206). Le scandale cependant, n'est pas terminé. Les étudiants continuent leur rébellion en encourageant la dissolution de l'U.N.E.F. (l'Union Nationale des étudiants de France) en 1967. L'I.S. ne manque pas l'occasion de joindre les paroles aux actes des étudiants

---

[117] « Les luttes de classes en Algérie, » *Internationale situationniste* 10 (mars 1966) : 19.
[118] Voir Christophe Bourseiller, *Vie et Mort de Guy Debord (1931-1994)* (Paris : Plon, 1999) pour les titres des textes.
[119] Le titre complet du tract est *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier.* Il est réédité chez Éditions Champs Libre en 1976.

strasbourgeois : « Quand la jeunesse commence à connaître la forme théorique actuelle de ce mouvement réel moderne, ce n'est là qu'un *moment* du cheminement par lequel cette critique théorique unifiée, qui s'identifie à une *unification pratique* adéquate, s'emploie à briser le silence et l'organisation générale de la séparation »[120].

Il faut dire que « l'affaire » des étudiants pro-situationnistes ne fait pas l'unanimité au sein des étudiants à l'université. Il y a, en effet, une majorité d'étudiants venant d'une douzaine de facultés qui annoncent leur mécontentement envers les étudiants d'A.F.G.E.S., et qui soutiennent la répression juridique effectuée par les autorités universitaires (Dumontier 90-1). Malgré cela, le scandale touche au vif de l'esprit de l'étudiant français et « [déclenche] l'étincelle qui met le feu aux poudres dans le mouvement étudiant » (93).

Suite au scandale de Strasbourg et à ses répercussions, l'I.S. ne laisse pas le milieu étudiant en paix. Plus tard, à la fin de 1967 et en 1968, on voit l'influence de l'I.S. sur des étudiants à Nanterre. Encouragés par l'exemple de leurs camarades strasbourgeois et les textes situationnistes, les nanterrois entreprennent des manifestations ainsi que l'occupation de quelques bâtiments et institutions universitaires. Les conséquences sont plus violentes que celles de Strasbourg, car la police et les étudiants s'affrontent régulièrement pendant les mois qui suivent. Ce qui deviendra finalement dans la presse « le Mouvement du 22 mars » marque les moments importants pour ceux qui vont exercer une influence indéniable dans cette histoire. On voit la formation d'un groupe d''Enragés', dont Daniel Cohn-Bendit, à

---

[120] « Nos buts et nos méthodes dans le scandale de Strasbourg. » *Internationale situationniste* 11 (octobre 1967) 31.

Nanterre[121]. Le groupe, « connaissant effectivement les idées situationnistes, se rapproche peu à peu de l'I.S., avec laquelle il entre en contact, et se démarque du groupe anarchiste en agissant de façon autonome » (Viénet 34,77). Ces Enragés s'activent en jetant de la nourriture pourrie aux professeurs, en écrivant des graffiti sur les murs de l'université et en distribuant des tracts (Dumontier 105). Finalement, les autorités réussissent à rétablir le calme de manière temporaire en expulsant les membres importants des Enragés. Mais l'effet de leurs actions (et peut-être de leurs succès) va capter l'attention et obtenir l'approbation des étudiants des facultés du quartier latin.

Le résultat des « affaires » de Strasbourg et de Nanterre se réalise au printemps (mai-juin) de 1968 à Paris. À cette époque, l'attitude situationniste est devenue « à la mode » chez les étudiants qui, animés par les événements de Strasbourg et de Nanterre, entreprennent leur propre tentative de réforme et de révolte (Hussey 229). Les premiers actes auront lieu le 3 mai entre les manifestants et la police. Cette fois-ci, les manifestations qui prennent la forme d'émeutes et de batailles de barricades, ne sont pas limitées aux étudiants universitaires. L'occupation de la Sorbonne, le 13 mai, « déclenche une série de combats de rue entre forces de l'ordre et étudiants, rejoints par des lycéens [et] des jeunes ouvriers » (Dumontier 113). L'exemple des étudiants passe aussi aux ouvriers qui décident d'occuper leurs lieux de travail – ce qui crée des soucis plus répandus. Les situationnistes ne perdent pas de temps, ils considèrent les événements à Paris comme étant idéaux pour effectuer une révolution totale. On ne peut pas dire que les idées de l'I.S. soient la seule force du mouvement, mais plutôt

[121] Nommé "Danny le rouge" dans la presse, il sera un chef important plus tard pendant l'occupation de la Sorbonne. De nos jours, Cohn-Bendit siège à Strasbourg comme membre des « Verts » au Parlement européen.

que « mai 68 permet également de mesurer l'influence de la théorie situationniste dans l'esprit général du mouvement de contestation » (114). Après plusieurs jours de contestation et de violence, les étudiants proclament la Sorbonne « autonome, populaire et ouverte en permanence, jour et nuit, à tous les travailleurs » (118). Les situationnistes s'installent presque immédiatement à la Sorbonne et pendant trois jours « [laissent] une forte empreinte...ils participent pleinement au défoulement de l'expression qui prend possession des murs de la vieille faculté » (119).

En somme, la France va exploser sous la pression d'une attitude protestataire ; ce qui va se aboutir avec l'occupation des universités, des usines et, pour finir, une crise au niveau national. À la fin de mai, presque tout le pays est au bord d'une catastrophe immense du fait qu'un grand nombre d'étudiants, d'ouvriers et de fonctionnaires sont soit en grève soit en train de manifester (Hussey 239). Le gouvernement français ainsi que les chefs des grands syndicats français essaient de créer un accord pour pouvoir convaincre les citoyens de retourner au travail et pour rétablir l'ordre social. Le président Charles De Gaulle effectue une déclaration télévisée le 30 mai. Il lance un appel au peuple français et appelle à l'union de s'unir contre cette menace « communiste »[122]. L'armée française se déploie autour de Paris et les chefs des syndicats réussissent à imposer le retour de plusieurs travailleurs. Tous ne sont cependant pas convaincus ; et en juin 1968 il reste encore presque un million de grévistes (Martos 233). Les événements vont finalement cesser et les membres de l'I.S., effrayés par les répercussions légales, s'exilent à Bruxelles. Les conséquences de cette explosion vont continuer hors des frontières françaises, car des révoltes et des

[122] Voir la citation de De Gaulle au début du chapitre.

grèves se produiront dans plusieurs pays européens[123] – ce qui montre une attitude pareille autour du monde, pas seulement dans l'Hexagone.

Il est intéressant de voir la manière dont l'I.S. offre avec enthousiasme son interprétation, mais aussi une analyse de son rôle pendant les événements de 1968. On marque la publication de nombreux tracts et d'articles qui portent autant sur les causes de l'agitation que sur les causes de sa faillite. La publication du livre *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations* par les situationnistes exilés à Bruxelles présente une chronologie, mais aussi les raisons, selon l'I.S., de l'échec de cette « révolution ». Dès le début du livre, on apprend l'intention des auteurs :

> L'histoire présente peu d'exemples d'un mouvement social de la profondeur de celui qui a éclaté en France au printemps de 1968 ; elle n'en présente aucun où tant de commentateurs se sont accordés pour dire que c'était imprévisible. Cette explosion a été une des moins imprévisibles de toutes [...] Les situationnistes, par exemple, [...] avaient depuis des années très exactement prévu l'explosion actuelle, et ses suites...Maintenant, on a vu ! (Viénet 13-4).

Leur argument final est clair : la majorité des étudiants était incapable de vivre selon les idées situationnistes répandues durant cette période (Hussey 244). Plus tard dans le douzième numéro de l'*Internationale situationniste*, les premières trente-quatre pages sont dédiées à un article intitulé « Le commencement d'une époque » et qui contient une analyse et un éloge des actions contestataires pendant les huit mois précédents.

Il paraît toutefois que la tentative de la part de l'I.S. de provoquer une « révolution » grandiose n'a pas réussi. Cela ne peut pas être nécessairement considéré comme une faillite car après les années turbulentes, on voit quelques

---

[123] On observe des manifestations et des grèves en Italie, en Hongrie, au Japon, aux États-Unis, etc. vers la fin des années soixante.

changements sociaux qui sont liés, dans un sens, aux événements des « soixante-huitards ». On traitera plus loin des deux aspects de l'argument.

Les rapports interpersonnels

Il convient d'ajouter quelques notes concernant l'état des membres importants pendant la période charnière de mai 68. La démission d'un des derniers membres originaux, Michèle Bernstein, en juin 1967 est un des événements les plus marquants. Pour des raisons plus ou moins suspectes, selon toute vraisemblance, on lui a demandé de prendre sa « retraite ». Bien des années auparavant, Asger Jorn avait pris la décision de se retirer du groupe dans des conditions personnelles similaires. En effet, Khayati, à cette époque un membre très important de l'I.S. et pro-arabe, ainsi que Bernstein, qui soutient « Israël et ne cache pas sa sympathie pour le mouvement sioniste », produisent de vifs incidents internes (Bourseiller 321). Selon Bourseiller, « Debord vient la (Bernstein) trouver et lui propose de devenir 'clandestine' [...]. Elle reste néanmoins très proche de Guy Debord. N'ayant jamais divorcé, elle est toujours son épouse légitime, et continue de surcroît à le 'subventionner' [...]. Debord lâche souvent cette parole sibylline : 'Bernstein est de bon conseil' » (*ibid.*). Elle continuera ainsi ses associations officieuses avec l'I.S. pendant encore trois ans.

Reste le seul membre original de l'I.S. : Guy Debord. Il devient alors essentiel qu'il se comporte véritablement comme le chef du groupe et continue, avec ferveur, le programme contre « la société spectaculaire » non seulement comme théoricien mais aussi comme stratégiste (Hussey 196). C'est un moment décisif où la connaissance des idées situationnistes prend de l'essor sur la scène internationale. Debord doit donc

prendre en main la direction complète de l'I.S. face à la mode « situationniste » qui devient de plus en plus populaire. Debord doit donc faire face aux autres membres connus du groupe qui eux aussi pourraient en prendre la direction. Parmi toutes les différentes positions politiques et personnelles, Debord doit s'assurer que la base théorique de l'I.S. ne soit pas compromise avant d'être témoin de sa mise en pratique (*ibid.*). Parallèlement, le recrutement et les exclusions vont continuer, mais cette fois-ci les petites crises internes ne vont pas causer des conséquences sérieuses. L'Internationale situationniste est prête pour l'apogée où la possibilité de révolution va se présenter grâce aux activités de quelques étudiants.

Les textes

Si le bouleversement social de mai 68 est le résultat des trois événements déjà mentionnés, on peut dire qu'il est aussi influencé par trois textes clé : *De la misère en milieu étudiant*, *La Société du spectacle*, et *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Il est clair que les textes (ainsi que leurs auteurs) correspondent bien à l'attitude rebelle qui se manifeste à cette époque. Il convient de traiter en ordre chronologique les trois textes en conjonction avec leur réception critique à l'époque mais aussi de nos jours.

Nous commençons par le texte qui, publié en 1966, est le plus « coupable » en ce qui concerne l'agitation des étudiants. *De la misère en milieu étudiant* se présente comme tract en novembre et sera distribué et republié plusieurs fois (en plusieurs

langues) au cours des années qui suivent[124]. Rédigé par l'I.S., mais principalement par Mustapha Khatayi, ce texte constitue une critique mordante et satirique de la vie étudiante (Jappe 83). Dès la première phrase, l'intention provocatrice de l'auteur se présente : « Nous pouvons affirmer, sans grand risque de nous tromper, que l'étudiant en France est, après le policier et le prêtre, l'être le plus universellement méprisé»[125]. Bourré de la terminologie et de la téléologie « marxiste », le pamphlet constitue trente deux pages divisées en trois parties. La première s'ouvre sur une analyse de la vie quotidienne de l'étudiant en termes de consommation et de réification produite par « le spectacle » - un terme, très courant du vocabulaire situationniste, qui :

> [...] correspond à une fabrication concrète de l'aliénation. L'expansion économique est principalement l'expansion de cette production industrielle précise. Ce qui croit avec l'économie se mouvant pour elle-même ne peut être que l'aliénation qui était justement dans son noyau originel. [...] Le spectacle est le *capital* à un tel degré d'accumulation qu'il devient l'image. (Debord, *La Société du spectacle* 32).

« Esclave stoïcien », l'étudiant est aussi décrit en termes du nouveau prolétariat qui n'a pas de contrôle sur sa propre vie, et il le sait (Hussey 203). Il est donc de la responsabilité de l'étudiant de se révolter contre cette condition en transformant son monde en tant qu'expression poétique autant que politique. Ce « jeu » ou cette « fête » révolutionnaire doivent comprendre « la création commune des ambiances ludiques choisies » pour pouvoir s'enlever du spectacle aliénant[126].

---

[124] Le tract est « diffusé à près de trois cent mille exemplaires, et traduit en huit langues [...] » (Martos 209).

[125] *De la misère en milieu étudiant...* « Situationist International ». 24 avril 2006. <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/12>.

[126] L'extrait à propos du "jeu" vient de « Contribution à une définition situationniste du jeu, » *Internationale situationniste* 1 (juin 1958) : 10.

Khatayi ouvre la deuxième section qui parle de tous les groupes d'étudiants qui se rendent compte de leur condition d'aliénés et ce qu'ils font pour amener la révolution. L'auteur nomme « les Blousons noirs, les Provos hollandais, les étudiants américains [Berkeley], le hooliganisme et l'intelligentsia dissidente de l'Est, la révolte des jeunes Anglais, [et] la *Zengakuren* japonaise » pour montrer l'existence « des diverses formes de révolte à travers le monde » (Martos 208). Il constate que « la fraction révoltée de la jeunesse exprime le pur refus sans la conscience d'une perspective de dépassement, son refus nihiliste. Cette perspective se cherche et se constitue partout dans le monde. Il lui faut atteindre la cohérence de la critique théorique et l'organisation pratique de cette cohérence » (209).

La troisième division présente une sorte d'exposé des positions situationnistes. La conclusion par contre n'est pas une surprise : « [...] aboutir à la révolution prolétarienne mondiale, par laquelle le prolétariat s'emparera spontanément du pouvoir et fondera un régime basé sur le seul pouvoir d'assemblées élues et révocables : les conseils ouvriers, ou soviets. Leur activité principale consistera à réaliser le communisme par le biais de l'autogestion généralisée » (Bourseiller 299). Le but final du pamphlet démontre bien l'aspect déjà mentionné ailleurs ; en parlant du prolétariat, on offre une vision naïvement utopique :

> Transformer le monde et changer la vie sont pour lui une seule et même chose, les mots d'ordre inséparables qui accompagneront sa suppression en tant que classe, la dissolution de la société présente en tant que règne de la nécessité, et l'accession enfin possible au règne de la liberté. La critique radicale et la reconstruction libre de toutes les conduites et valeurs imposées par la réalité aliénée sont son programme maximum, et la créativité libérée dans la construction de tous les moments et événements de la vie est la seule *poésie* qu'il pourra reconnaître, la poésie faite par tous, le commencement de la fête révolutionnaire. Les révolutions prolétariennes seront des *fêtes* ou ne seront pas, car la vie

> qu'elles annoncent sera elle-même créée sous le signe de la fête. Le *jeu* est la rationalité ultime de cette fête, vivre sans temps mort et jouir sans entraves sont les seules règles qu'il pourra reconnaître[127].

Ce n'est pas un mystère si, grâce au fonds de l'A.F.G.E.S., ce pamphlet devient si connu dans les cercles d'étudiants enragés. Les slogans de la période sont de bons emprunts des phrases et des idées exprimées dans *De la misère en milieu étudiant* qui contient des maximes telles que « le système marchand et ses serviteurs, voilà l'ennemi » et « [...] vivre sans temps mort et jouir sans entraves » (*ibid.*). En gros, le tract est irrésistible au jeune étudiant contrarien qui cherche une ressource concrète et moderne pour pouvoir soutenir la révolte et la réforme. Martos confirme dans *L'Histoire de l'Internationale situationniste* que le texte « ne s'est par borné à accélérer la décomposition de l'Université française mais a aussi joué un rôle déterminant dans la préparation des troubles de mai 1968 » (209).

Il est désormais impossible d'écrire sur le situationnisme sans faire référence à l'ouvrage *La Société du spectacle.* Car le livre, publié en novembre 1967, est « souvent considéré comme le principal ouvrage théorique de Guy Debord » et le groupe dont il est le chef (Bourseiller 326). Debord commence son travail sur le long essai vers 1963 et réussit à le faire accepté, grâce à la parole de Bernstein, par la maison d'éditions Buchet/Chastel[128]. Bourseiller mentionne la réaction d'Edmond Buchet après que ce dernier l'a lu en 1966 : « [le livre de Debord] a beaucoup plus de rigueur tant dans l'écriture que dans la critique implacable de notre société de

---

[127] *De la misère en milieu étudiant...*, « Situationist International. » 24 avril 2006. <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/12>.

[128] Bernstein a publié avant 1966 quelques romans avec la maison de publication : *Tous les chevaux du roi* (Paris : Buchet-Chastel, 1960) et *La Nuit?* (Paris : Buchet-Chastel, 1961) qui ont aidé à subventionner les activités de l'I.S..

consommation » (325). Actuellement, on entend souvent la phrase « la société du spectacle » employée par des « experts » à propos du pouvoir de la télévision. Cette tendance réductive est très problématique puisque la notion et la définition du « spectacle » sont beaucoup plus compliquées et difficiles à préciser (Martel, *Dossier*, « Sur la notion du spectacle » 23). En gros, l'ouvrage consiste en une « absolue maîtrise du vocabulaire philosophique » qui ne cache pas ses affiliations hégélo-marxistes, socialiste-utopistes, et les concepts critiques de la vie quotidienne élaborés par Lefebvre (Bourseiller 327).

Divisée en neuf chapitres qui comprennent 221 thèses au total, l'œuvre ressemble à un essai logique où chaque thèse poursuit les arguments ou hypothèses établis par la thèse précédante. Au sujet des thèses de Debord, Andrew Merrifield observe :

> [...] 221 short, strange, elegant theses, aphoristic in style and peppered with irony and a few Nietzchean inflections were reminiscent of Marx's « Theses on Feuerbach ». Their underlying content remained vividly (and quirkily Marxian), uniting youthful humanism with mature political economy, a left-wing Hegel with a materialist Feuerbach, a bellicose Machiavelli with a utopian Karl Korsch, a military Clausewitz with a romantic Georg Lukacs.[129]

Le premier chapitre tente de définir son sujet : le « spectacle » général[130]. Debord arrive à préciser trois points importants avant de poursuivre avec sa « monstration phénoménologique du spectacle » : la négation de la vie quotidienne, les rapports sociaux médiatisés par les images, et le déploiement technique de l'idéologie (329). Il « parle du spectacle comme synonyme de la « culture » ou de « culture de

---

[129] Andrew Merrifield, *Guy Debord* (Londres : Reaktion, 2005) 58.
[130] Nous adaptons ici l'analyse générale de *La Société du spectacle* des œuvres de Christophe Bourseiller, *Vie et Mort de Guy Debord (1931-1994)* (Paris : Plon, 1999) et d'Anselm Jappe, *Guy Debord* (Berkely : U California P, 1999).

spectacle », « d'industrie culturelle », de « mass média » ou de « règne des images » (Martel, « Sur la notion du spectacle » *Le Magazine littéraire* 23). Mais dans un sens plus large, on découvre que le « *spectacle* » est « hégémonique » et « idéologique » et qu'il « n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images » (*ibid.* ; Debord, *La Société du spectacle* 16). Il termine le premier chapitre avec « le cœur [...] du projet situationniste » : rendre *visible* la négation de la vie. Le seul outil pour réaliser cela est une critique directe qui découvre non seulement le spectacle lui-même mais également ses effets (Bourseiller 330).

Le deuxième chapitre précise le rôle de la marchandise comme spectacle. Tirant de Marx et des arguments de *Socialisme ou Barbarie*, Debord affirme que l'autodestruction du capitalisme moderne est le résultat de « la mise en place du spectacle » (Bourseiller 331). Ce monde de marchandise où tout est consommable est « le monde à la fois présent et absent que le spectacle *fait voir* » (Debord, *La Société du spectacle* 36). Le chapitre trois, pour sa part, porte sur les deux formes de spectacle dans le monde moderne : le spectacle concentré et le spectacle diffus. Le spectacle concentré désigne le capitalisme bureaucratique dans lequel « les marchandises sont moins nombreuses et la propriété bureaucratique [est] concentrée entre les mains de l'État » (53). Le spectacle diffus, par contre, se trouve dans un système plus « démocratique » mais qui est encore plus épouvantable car « il exerce une domination autrement plus insidieuse et raffinée » (Bourseiller 332). Malgré ses analyses marxistes, on peut être quelque peu surpris que l'auteur ne s'aligne pas sur le système « communiste » comme celui de l'U.R.S.S.. Il est également critique quant à la façon

dont la marchandise et la vie quotidienne sont contrôlées par le biais du spectacle dans chaque système.

Les trois chapitres qui suivent contiennent des commentaires sur le marxisme comme une mutation de la pensée de Marx, l'observation que « l'homme est avant tout un sujet historique et le rôle du spectacle qui crée une « fausse conscience du temps » (Bourseiller 334). En fin de compte, Debord arrive aux trois derniers chapitres avec la présentation des théories qui ont été mises à l'épreuve des années durant avec les lettristes, comme elles le seront plus tard au début de l'Internationale situationniste : la psychogéographie et le dépassement de l'art. Ce dernier point est traité plus particulièrement pour faire remarquer que « le dadaïsme et le surréalisme sont les deux courants qui marquèrent la fin de l'art moderne » et que la révolution est la seule et unique œuvre d'art (Debord, *La Société du spectacle* 185-6). Finalement, l'auteur finit le neuvième et dernier chapitre en concluant que le spectacle est « l'ultime avatar moderne de l'idéologie : « Le spectacle est l'idéologie par excellence [...]. Le spectacle étend à toute la vie sociale le principe que Hegel, dans la *Realphilosophie* d'Iéna, conçoit comme celui de l'argent ; c'est « la vie de ce qui est mort, se mouvant en soi-même » (Bourseiller 335). Cette conclusion amère fut bien décrite par Frédéric Martel dans *Le Magazine littéraire* :

> La société spectaculaire apparaît ainsi comme l'étape ultime de la mainmise du capitalisme sur la vie : après avoir aliéné les hommes en transformant leur « être » et « avoir » (phase de la propriété privée puis de l'industrialisation), le spectacle consiste en une dégradation ultérieure de l'« avoir » en « paraître ». Le spectacle n'est alors rien d'autre que ce règne autocratique de l'économie marchande poussé à son degré d'aliénation le plus radical. Le spectacle devient synonyme d'aliénation. (*Dossier* « Sur la notion de « spectacle » 23).

Le style de Debord est parfois critiqué avec véhémence, parfois vanté et admiré (comme nous verrons ci-bas). Il possède toutefois un style économe qui emploie avec certitude un vocabulaire et une terminologie spécifique. Debord a le don de « toucher là où ça fait mal » et offre une vision froide et sans concession de la société moderne (*Dossier* « Sur la notion de « spectacle » 23). Il est intéressant de noter la réception critique des deux ouvrages suivant leurs publications. Les grands journaux et magazines littéraires français n'ignorent pas les petits textes théoriques.

Dans *Le Figaro littéraire* du 25 décembre 1967, paraît l'article de Robert Kanters qui porte sur la publication récente des deux livres, *La Société du spectacle* et *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. L'introduction présente l'aspect peu connu du situationnisme et dont les « jeunes hommes d'une trentaine d'années » sont les auteurs (Kanters 15). On apprend que le mouvement existe depuis une décennie et que le nom « situationnisme » est « apparu parfois à propos de bagarres dans le maquis des organisations estudiantines, comme à Strasbourg il y a quelques mois » (*ibid.*). Après des commentaires amusants sur la possibilité d'être confondus par leurs titres – c'est-à-dire qu'ils n'ont rien à voir avec « le monde du théâtre et du cinéma, ni « un recueil de menus conseils » – Kanters commente les textes avec un certain sens d'approbation :

> Ce sont des titres qui camouflent des essais virulents et un peu coriaces [...] Ce que l'on trouve d'abord dans ces livres, c'est une critique forte, systématique sinon originale (on a parfois envie de reprocher aux auteurs de dire d'une manière compliquée des choses simples, mais c'est sans doute nécessaire à leur systématisation) de l'image que notre société donne ou veut donner d'elle-même (15-6).

Ses critiques touchent plutôt l'œuvre de Vaneigem que celle de Debord, mais elles ne sont pas nécessairement dénonciatrices ou fortes. L'article se termine en prédisant que « le situationnisme [...] n'arrivera probablement pas à constituer dans le monde qu'il hait une grande force de pensée, ou d'action, ou les deux, comme le surréalisme ou l'existentialisme » (16). Ce commentaire ironique, offert juste avant les événements de mai 68, n'est pas la seule erreur commise par Robert Kanters. Il a tort aussi de considérer, dans son analyse, les deux ouvrages comme s'ils avaient le même sujet et contenu.

François Châtelet, par contre, dans *Le Nouvel Observateur* du 3 janvier 1968, est loin de commettre de telles inexactitudes. Car chaque livre y est considéré en gardant en tête le style et le ton de l'auteur : « le ton, dans l'un et l'autre texte, si péremptoire, si rhétorique – le premier [Debord] étant plus sec et plus dogmatique, le second [Vaneigem] plus « littéraire » [...] plus nuancé, plus pédagogique, plus écrivain » (Châtelet 28-9). Lui aussi tente une sorte d'approbation des deux auteurs :

> Voilà deux écrivains – au sens le plus banal du terme - qui ont lu, qui ont du sens polémique, qui détestent, légitimement, le monde dans lequel ils sont contraints de vivre ! Ils constituent, avec d'autres un groupe ; ils publient une revue ; aujourd'hui, ils énoncent leurs perspectives théoriques, résultats, sans doute, de discussions nombreuses et d'une réflexion exigeante. (29)

Toutefois, sa conclusion n'est pas aussi positive que celle de Kanters. Il remarque, en se moquant, que « le situationnisme est indiscutable : il est sans concept, charge à lui d'en élaborer ou de prouver qu'il n'en a pas besoin » (*ibid.*). Plus tard pourtant, dans le même magazine du 8 novembre 1971, l'opinion du livre a changé : « *La Société du spectacle* [...] a nourri les discussions de toute l'ultra-gauche depuis sa publication en

1967. Cet ouvrage, qui prédisait mai 1968, est considéré par certains comme *Le Capital* de la nouvelle génération[131] ». La réaction de Debord aux commentaires de Châtelet montre bien son attitude envers les critiques : « Dans le dernier numéro du *Nouvel Observateur* il y a un grand article d'attaque contre notre « dogamtisme révolutionnaire » - rédigé par un ancien stalinien qui, maintenant, n'aime plus que la philosophie cybernétique »[132].

Plus tard, *Le Monde* du 14 février 1968, publie un long résumé des deux livres écrit par le vénérable Pierre-Henri Simon. Son introduction aux situationnistes, « un petit état-major de théoriciens, éditant une revue secrète et menant prudemment leur apostolat de subversion », présente immédiatement une opinion ostensiblement moqueuse de l'I.S. et des deux livres en question[133]. Sa critique des œuvres des deux auteurs et de la « décision nouvelle du situationnisme de se poser comme doctrine de vie et d'action » n'est presque jamais positive. Simon commence par attirer l'attention du lecteur au fait que les « deux auteurs [...] ont passé largement la trentaine, ce qui les autorise sans doute à donner des conseils aux jeunes gens, mais pas tout à fait à parler en leur nom »[134]. Il continue sans retenue : « les deux ouvrages, qui se complètent et se répètent même, usent paradoxalement d'un langage abstrait, conceptuel, au bord parfois du pédantesque »[135]. Mais sous son ton tranchant, se cache une intention toute autre, car à presque un quart de l'article le journaliste fait volte-face : « leur témoignage [celui des situationnistes] n'est pas vide : je le crois même

---

[131] Cité dans Pascal Dumontier, *Les situationnistes et mai 68 : théorie et pratique de la révolution (1966-1972)* (Paris : Mémoires, 1989) 179-80.
[132] « Lettre à Daniela Martin, » *Correspondance, janvier 1965 – décembre 1968* vol.3 (Paris : Libraire Arthème Fayard, 2003) 265.
[133] Pierre-Henri Simon, « *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem, *La société du spectacle* de Guy Debord, » *Le Monde* [Paris] 14 février 1968.
[134] *Ibid.*
[135] *Ibid.*

important, en partie pour ce qu'il enveloppe de vrai et davantage pour l'exemple instructif qu'il donne de très dangereux dérapages de l'esprit ». Le reste de l'article se compose d'une analyse et d'une explication de la structure et de l'importance des deux textes.

L'essai de Raoul Vaneigem, intitulé *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, est publié en décembre 1967, quelques semaines après le livre de Debord. Il est « le fruit d'une participation de près de 7 ans de Vaneigem à l'Internationale situationniste et reprend, en les retravaillant, certains des textes qu'il a donnés à cette revue » (*Dossier*, « Les textes situationnistes » 30). On y trouve plusieurs aspects dont l'I.S. parlait au cours des années précédentes : l'urbanisme moderne, *pop art*, la société de consommation, etc. Cependant, il y a quelques aspects uniques abordés dans le texte de *Traité de savoir-vivre*. Le premier comprend une focalisation sur le désir et l'accomplissement de soi – des détails quotidiens et individuels qui ne sont pas examinés par Debord. De plus, la critique d'une société spectaculaire et de consommation n'est pas offerte simplement parce qu'elle fait partie d'un capitalisme moderne, mais aussi parce qu'elle frustre les *individus (ibid.)*. Cet aspect de sa forte critique démontre sa considération du *vécu* et de la vie quotidienne qu'il emprunte au travail de Henri Lefebvre. Vaneigem parle aussi de la « survie » moderne – c'est-à-dire, le *vécu* de l'individu où toute communication et participation authentiques sont bannies par le *pouvoir*[136] manifesté (Martos 183). Ses quelques résolutions viennent surtout du projet situationniste : la construction des situations pour que l'individu puisse se révolter contre un système qui domine même les plus simples détails de la vie quotidienne.

---

[136] Le terme « pouvoir » de Vaneigem correspond plus ou moins au « spectacle » de Debord.

Selon Andrew Hussey, il y a un sentiment compétitif exprimé par Debord envers le succès et la réception de l'œuvre de son collègue (Hussey 243-4). Comparé aux ventes du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* qui est réédité rapidement en juin 1968 et en mai 1969, le livre de Debord ne connaît pas le même succès rapide. De plus, les commentaires des critiques favorisent (pour la plupart) le style et la pensée de Vaneigem. Curieusement, *La Société du spectacle* est nommé pour le prix Sainte-Beuve en décembre 1968 ! En revanche, il n'est pas surprenant qu'à cette nouvelle Debord réponde dans le style qui lui est propre :

> Comme vous le pensez, je suis radicalement hostile à tous les prix littéraires. Faites-le donc savoir, s'il vous plaît, aux personnes concernées, pour leur éviter une bévue. Je dois même vous avouer que, dans une si regrettable éventualité, je serais sans doute incapable d'empêcher des voies de fait : les jeunes situationnistes s'en prendraient sûrement au jury qui aurait décerné une telle distinction, par eux ressentie comme un outrage[137].

La réception des critiques ne s'arrête pas aux années soixante ni aux années soixante-dix. Celles citées ci-haut ne représentent qu'une poignée de critiques dans le nombre d'articles et de commentaires qui sortent autour de l'année 68. De nos jours, il existe un nombre conséquent d'articles écrits sur *La Société du spectacle* et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations.* Nous verrons dans le prochain chapitre les répercussions contemporains des deux textes ainsi que le travail de leurs auteurs.

Du côté des situationnistes, comment réagit-on aux critiques des journaux *spectaculaires* ? Dans le douzième et dernier numéro de leur revue paru en septembre 1969, on offre une réponse typiquement *situ* aux critiques. Mécontents de la publicité de la presse, l'I.S. démontre son désaccord en produisant « Comment on ne comprend

---

[137] « Est récupéré qui veut bien, » *Internationale situationniste* 12 (juin 1969) : 97.

pas des livres situationnistes » - article qui porte sur chacune des grandes critiques rendues jusqu'alors. On y trouve des phrases comme « cette conspiration du silence », « l'imprudent nécrophage » et une description de François Châtelet : « Ce représentatif [...] accumulait dans son article tous les aveux malencontreux sur l'état d'esprit des canailles de son espèce. Évoquant les incidents de Strasbourg, ce bon prophète, cinq mois avant mai, jouissait d'être rassuré et trompait, comme d'habitude, ses imbéciles lecteurs »[138].

Certains, cependant, sont « épargnés » ; on approuve, en sorte, l'article du communiste Claude Lefort[139], de ex-Socialisme ou Barbarie, pour « l'emploi [...] de la méthodologie marxienne, et même du détournement »[140]. L'article est suivi par une section de citations de plusieurs publications qui essaient d'analyser ou d'expliquer soit les textes situationnistes soit le mouvement lui-même. Chaque groupe de citations est respectivement sous-titré : « La bêtise », « Le soulagement prématuré », « La panique », « Le confusionnisme spontané », « Le confusionnisme intéressé », « La calomnie démesurée » et « La démence ». Le dernier numéro de la revue situationniste aurait le dernier mot, paraît-il. Il est aussi possible de dire que les textes situationnistes écrits entre 1966 et 1968 ont exercé une influence impressionnante, non seulement sur la scène contestataire des étudiants, mais aussi sur quelques malheureux journalistes. De plus, nous sommes tentés d'être d'accord avec les conclusions de l'I.S. : « Si l'action menée par l'I.S. n'avait pas entraîné depuis peu quelques conséquences

---

[138] « Comment on ne comprend pas des livres situationnistes, » *Internationale situationniste* 12 (septembre 1969) : 44-54.
[139] Sa critique de *La société du spectacle* est publiée dans le magazine *La Quinzaine littéraire* 1 février 1968.
[140] « Comment on ne comprend pas des livres situationnistes, » *Internationale situationniste* 12 (septembre 1969) : 47.

publiquement scandaleuses et menaçantes, il est tout à fait hors de doute qu'aucune publication française n'aurait rendu compte de nos récents livres »[141] .

Une critique

Mai 68 avait-il une idée principale ? Peut-on dire qu'il y a une compréhension universelle des événements ? Existe-t-il des représentations variées de ce printemps troublé ? L'affirmation de Laurent Joffrin va dans ce sens :

> Certains n'y voient qu'un psychodrame farfelu, parenthèse burlesque et désastreuse dans la vie du pays. Les autres, souvent des jeunes, pensent qu'il s'est agi d'une explosion de violence, emplie de fureur, de pavés et de barricades, chauffée à blanc par l'idéologie et l'exaltation des chefs des groupes d'extrême gauche. D'autres encore ont un souvenir flou et incertain, gardant l'image figée d'une grande crise un peu mystérieuse, vite commencée et vite arrêtée.[142]

Depuis la période de mai 68 plusieurs écrivains, journalistes, académiciens et inconnus ont écrit ce qui allait devenir une énorme collection conséquente de réflexion sur le sujet[143]. On peut également trouver parmi ce vaste rassemblement une grande sélection d'ouvrages qui contient une variété d'opinions, de critiques et d'hommages. On trouve souvent des débats secondaires qui se séparent de la discussion disponible et qui évoluent en débats personnels[144]. Toutefois, nous ne tenterons pas de faire un

---

[141] « Comment on ne comprend pas des livres situationnistes, » *Internationale situationniste* 12 (septembre 1969) : 44.

[142] Laurent Joffrin, *Mai 68 : Histoire des Événements* (Paris : Éditions du Seuil, 1988) 11.

[143] Consultez, par exemple, Wylie Laurence *et al.*, *France : The Events of May-June 1968; A Critical Bibliography* (Pittsburgh : Council for European Studies, 1973) pour une bonne bibliographie qui s'arrête en 1973; ou Jean- Phillipe Legois et Robi Morder , *Bibliographie indicative sur les années 60 et le mai étudiant* (<http://www.germe.info/kiosque/bibliographies/biblioannees60.pdf>) ; et Laurent Joffrin, *Mai 68 : Histoire des Événements* (Paris : Éditions du Seuil, 1988) qui comprennent des œuvres modernes.

[144] Nous pensons au débat entre Jean-Paul Sartre et Raymond Aron, son ancien ami et collègue, où l'un supporte l'agitation des étudiants/ouvriers et l'autre la considère « bête », « absurde » et un « psychodrame ». Pour en savoir plus au sujet de ce débat, consultez Raymond Aron, *La Révolution introuvable : réflexions sur les événements de mai* (Paris : Fayard, 1968) pour l'analyse d'Aron, « Les

résumé complet de cette critique. Dans les œuvres *Mai 68 : Histoire des Événements* de Joffrin et *Mai 68* d'Adrien Dansette, les événements sont divisés en trois parties : la crise étudiante, la crise sociale et la crise politique. Cette même division peut s'appliquer aux origines, aux buts et aux conséquences de la période.

Les origines

Les origines de la crise étudiante sont, au premier coup d'oeil, très claires. Il s'agit d'un mécontentement général des vieilles politiques et programmes universitaires. À Nanterre, par exemple, « les résidents [de la cité universitaire] contestent les règlements intérieurs autoritaires qui régissent les cités-U et plus particulièrement l'interdiction de circulation des garçons dans les bâtiments des filles » (Dumontier 98). Mais après l'influence des groupes d'extrême-gauche (ainsi que l'I.S.), ce mécontentement s'est transformé en désir pour un bouleversement de la société et ses contraintes anciennes. Leurs voix ne peuvent pas être facilement balayées car la population étudiante qui, après la deuxième guerre mondiale, a augmentée exponentiellement en France, devient une force majeure en termes démographiques. De plus, comme le mentionne Alain Finkielkraut, un des « nouveaux philosophes » de la génération 68, dans une interview[145], la génération de mai 68 n'a pas souffert pendant la deuxième guerre mondiale et elle n'a aucun souvenir vécu de cette période – ce qu'on peut critiquer comme le côté naïf, voire puéril de cette

---

bastilles de Raymond Aron » dans *Le Nouvel Observateur* du 19 juin 1968 pour la réaction de Sartre, et Jean-François Sirinelli, *Sartre et Aron, deux intellectuels dans le siècle* (Paris : Fayard, 1995) pour une comparaison des deux.

[145] Alain Finkelkraut, Interview avec Eleanor Wachtel, « The New Face of France, » *Writers and Company*, Canadian Broadcasting Coroporation, Radio One, 2 avril 2006.

génération « innocente ». En quelque sorte, Finkielkraut fait écho à Raymond Aron quelques décennies auparavant : cette génération avait besoin d'un motif, quoi qu'il en soit, pour son agitation.

La crise sociale s'ajoute presque immédiatement à la crise étudiante : la même journée de l'occupation de la Sorbonne (le 13 mai), une grève générale a lieu et se prolonge pendant des semaines dans des usines partout en France (Dansette 161-2). Cette crise, par contre, provient d'une « contestation plus profonde » (Dumontier 220), puisque

> [...] en 1967 et 1968, la prospérité économique n'est plus ce qu'elle a été. Les Français sont fiers de leurs réserves d'or, de la stabilité retrouvée de leur monnaie. Mais la hausse des salaires s'est ralentie. [...] Surtout, un problème naît, jusqu'alors ignoré : le problème du chômage. [...] Le chômage se présente sous un double aspect, quantitatif en raison de la poussée démographique de l'après-guerre, les générations qui en sont bénéficiaires arrivant à l'âge d'adulte ; qualitatif aussi, les jeunes ouvriers qualifiés ne trouvant pas de situations correspondant à leurs diplômes. (Dansette 165-6)

Il est important de clarifier que « le sentiment de frustration et d'injustice est plus vif chez les jeunes que chez les aînés » ; ce qui explique la réponse de solidarité rapide – pourtant insolite – de la part des jeunes ouvriers en faveur des étudiants en 67 et 68 (Dansette 169). C'est aussi la raison pour laquelle on conclut que les événements de 68 sont « une révolution de génération ».

Au niveau politique cette crise est certainement liée, selon toute apparence, à la crise sociale. Il y a un sentiment de mécontentement à l'encontre de la situation politique française. À gauche, on est frustré de l'incapacité de s'organiser pour pouvoir lutter contre les forces de droite. On est autant frustré avec le P.C.F. (Parti communiste français) qui constitue une organisation fantoche de Moscou : « Le

communisme français était d'une docilité incroyable à l'égard du communisme russe et cette docilité n'allait pas sans un alignement quasi automatique sur les thèses staliniennes » (164). Mais nous sommes aussi d'accord avec Dumontier que « derrière l'émergence du gauchisme, un mouvement plus vaste, plus difficile à cerner parce que organisé de façon autonome et informelle et parce que concernant toutes les couches sociales, exprimait alors sa volonté de transformer le monde et changer la vie radicalement, au-delà de toute pratique politique traditionnelle et au-delà de toute idéologie qu'elle soit » (Dumontier 223). Dans une lettre écrite juste après les événements, Debord confirme quelque peu cette idée : « l'année 1968 a montré que le mouvement révolutionnaire de notre époque avait dépassé son moment 'criminel'. Il agissait déjà ouvertement à l'échelle de la société, en tant que grand mouvement historique »[146].

Les buts

En gros, vers 1966, il n'est guère possible de dire que les buts principaux des révoltes et des manifestations ne sont pas les mêmes pour chaque individu (étudiant, ouvrier, citoyen, etc.). Car, si on considère seulement les buts situationnistes comparés à ceux des étudiants, on observe une divergence assez significative. Les étudiants à Strasbourg et à Nanterre veulent, avant tout, des réformes universitaires, mais les situationnistes (et quelques étudiants sympathisants '*situs*') transforment ce mécontentement en occupation et en révolution absolue. À Strasbourg, on déclare que

> [...] les professeurs sont qualifiés de nostalgiques de la vieille idéologie de l'Université libérale bourgeoise, les modernistes de gauche et ceux de

[146] « Lettre à la section italienne de l'I.S., » *Correspondance, janvier 1969 – décembre 1972* vol.4 (Paris : Arthème Fayard, 2004) 80.

> l'U.N.E.F. qui désirent une réforme structurelle de l'Université pour la réinsérer dans la vie sociale et économique sont assimilés aux « tenants de la future Université cybernétisée », adaptée aux exigences modernes du système d'exploitation capitaliste. (Dumontier 81-2)

Mais avec l'aide des situationnistes on « appelle donc l'étudiant à rejoindre la fraction révoltée de la jeunesse pour porter une critique révolutionnaire totale de la société moderne » (*ibid.*). Comme les ouvriers, les étudiants aussi veulent la possibilité « d'autogestion », tandis que l'influence situationniste vise à détruire la vieille société marchande. La même tendance se manifeste chez les grévistes et les manifestations ouvrières : la majorité souhaite des réformes dans le domaine du travail, alors qu'une minorité militante demande une révolution prolétaire totale. De ce fait, il est facile de comprendre la divergence d'opinion dans la société française de l'époque. Plusieurs de ses manifestants attendent des réformes mineures, d'autres veulent le désordre.

Les conséquences

Quelles sont les conséquences de ce printemps marquant ? Joffrin, en considérant l'influence du mouvement, proclame :

> Mai 68 a changé la France. Cette révolution manquée a révolutionné la société. Les Français ne s'en rendent pas compte. Et pourtant, à cause de ce singulier printemps, leur vie quotidienne n'est plus la même. Depuis Mai, ils n'ont plus la même manière de penser, de sentir, de parler, de s'habiller, d'éduquer leurs enfants, de vivre en couple ou de passer leurs loisirs. En mai 1968, le pouvoir n'est pas tombé. [...] La France a ramassé en un mois, comme dans un prologue épique, le programme de deux décennies. Seule, elle a ramassé en un événement des millions de microchangements qui n'eussent autrement retenu que l'attention des sociologues. [...] Bref, dans ce pays qui aime tant les révolutions, il fallait en rater une pour que tout changeât.[147]

---

[147] Laurent Joffrin, *Mai 68 : Histoire des Événements* (Paris : Éditions du Seuil, 1988) 9.

De la même façon, les commentaires d'André Comte-Sponville sont aussi positifs :

> l'Histoire n'avance que par son mauvais côté, disait Marx. Elle n'est faite que de nos rêves défaits. Mais enfin elle avance, et l'on ne m'ôtera pas de l'idée que Mai 68, avec toutes ses limites, avec toute sa naïveté, fut une avancée considérable. Vers quoi ? Vers plus de liberté, surtout s'agissant des mœurs, mais aussi vers plus de solidarité et d'audace.[148]

Il nous semble que les conclusions, comme celles de Joffrin et de Comte-Sponville sont trop fortes, voire qu'elles prennent leurs désirs pour des réalités. Certes, certains aspects de la vie quotidienne française ont changé ainsi que quelques politiques et mesures particulières. Mais est-il juste de dire qu'on a subi des « millions de microchangements » et que « tout » a changé ? Fut-elle une « avancée considérable » ? Malheureusement, c'est ainsi que certains considèrent les effets de mai 68 – d'une façon nostalgique ou naïve. Il existe, cependant un point de vue presque opposé, qui nous semble tout aussi inexacte :

> le vrai problème, c'est que Mai 68 n'est qu'un fantasme français. Qu'est-ce qui en est ressorti ? Un peu moins de rigidité de la part des institutions, un intérêt plus grand porté au « jeunes » ! Ce qui ne serait pas négligeable si tout cela n'avait pas tourné aux « dérives » actuelles : perte de l'autorité, République (presque) liberticide, et jeunesse fragilisée par une attention excessive, mais aucun réel avenir offert.[149]

Cette opinion, qui concerne les événements de mai 68, les considère comme des incidents momentanés qui n'ont exercé presque aucune influence sur la vie actuelle et qui ont été romancés, soit par des jeunes contrariens, soit par des *soixante-huitards*[150]

---

[148] André Compte-Sponville, « Mai 68, un souvenir de bonheur » (mai 1998). 24 avril 2006. <http://www.psychomag.com/cfml/chroniqueur/c_chroniqueur.cfm?id=194>.

[149] Marc Alpozzo, « En finir avec l'illusion de Mai 68, » *Journal de Combat* (30 juin 2005). 22 avril 2006. <http://marcalpozzo.blogspirit.com/archive/2005/06/30>.

[150] Le terme soixante-huitard signifie « un individu désigné ainsi en regard à sa participation à la révolte de Mai 68, ou même simplement par ses idées apparentées à celles qui ont trôné au sein de ces

nostalgiques – autrement dit comme des épiphénomènes. On entend souvent des commentaires de ce genre : « [...] mai 68 n'est qu'un mythe, que l'étude historique devra s'acharner à relativiser [...]. Comme tous les Français n'ont pas été résistants, tous les Français n'ont pas fait mai 68. Au mieux quelques dizaines de milliers d'étudiants, enfants de l'élite bourgeoise parisienne »[151]. Il est aussi important de remarquer, qu'aujourd'hui, le *soixante-huitard* aborde la soixantaine. Est-ce qu'on se souvient avec objectivité des mois de ce printemps turbulent ? Est-ce qu'on a tendance à exagérer les origines et les répercussions de l'époque et de sa jeunesse ?

Les nombreuses suites de mai 68 ne sont pas aussi immenses ni, d'autre part, aussi fugaces que le prétendent Joffrin ou Alpozzo. Les plus frappantes en sont certainement l'élection d'un gouvernement de la droite, celui de Pompidou en juin 1968, et l'année suivante, sous la présidence de ce même Pompidou, le gouvernement de Chaban-Delmas. En fin de compte, malgré les efforts du mouvement contestataire, la société française, bourgeoise et capitaliste, en sort encore plus forte. Les résultats ne sont pas stupéfiants. Les contestataires ne réussissent ni à établir leurs propres syndicats, ni à rallier les conseils d'ouvriers autogestionnaires. Mais la conséquence la plus importante de 68 a été de montrer le pouvoir d'une seule population démographique (les étudiants) à inciter la révolte d'un groupe plus grand. En d'autres mots, « la jeunesse étudiante de Mai revendiquait [...] un héritage de contestation » (Le Goff 17). Et où sont les jeunes révolutionnaires qui ont commandé, soit des réformes mineures, soit la destruction de la société de consommation ? Selon Rougeot

---

événements. Ce terme peut prendre un aspect plus ou moins péjoratif selon les milieux dans lesquels il est utilisé. » (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Soixante-huitard>).

[151] ARNO, « Mort à mai 68, » 31 mai 1998. 24 avril 2006. <www.scarabee.com>

et « Arno » cette génération se trouve toujours hantée par le mythe des exploits de sa jeunesse :

> Quant aux soixante-huitards qui tiennent le haut du pavé aujourd'hui (sans jeu de mot sur les pavés qu'ils maniaient jadis), ils donnent plus l'image du cynisme blasé que de la rigueur, fût-elle révolutionnaire[152].

> Aujourd'hui, re-bellotte, la génération qui a cinquante ans domine tous les aspects de la société. Elle fait de la politique (tous les premiers ministres d'Europe ont 50 ans), elle possède les médias (le point commun entre tous les présentateurs des journaux télévisés, c'est l'âge), elle a le pouvoir économique (quel âge ont votre patron, votre propriétaire, votre banquier... ?). [...] Le mythe fondateur des dominants d'aujourd'hui, c'est mai 68[153].

[152] Jacques Rougeot, « L'autre mai 68, » *Conflits actuels* 2 (printemps-été 1998).
[153] ARNO. "Mort à mai 68," 31 mai 1998. Consulté le 24 avril 2006. <www.scarabee.com>

Chapitre quatre : Le Dénouement situationniste : post-68

> Maintenant [...] nous allons devenir *encore plus inaccessibles*, encore plus clandestins. Plus nos thèses seront fameuses, plus nous serons nous-mêmes obscurs.
>
> Guy Debord et Gianfranco Sanguinetti, 1972[154]

> Quoi de plus complet que le silence ?
>
> Honoré de Balzac, *Pierrette*, 1840[155]

Les développements historiques

Si les événements de mai 1968 sont le point culminant de l'histoire situationniste, les années qui suivent sont, effectivement, un dénouement plein d'acrimonie et de frustration (Hussey 260-268). Car les réactions à l'échec de « la révolution » en mai, amènent des sentiments de désespoir et d'incertitude envers l'avenir du projet situationniste. Les rangs de l'organisation deviennent de plus en plus divisés entre les initiés de longue date (Debord, Vaneigem et al.) et les nouveaux jeunes arrivants. L'Internationale de 1969 ressemble peu à celle établie en 1957 ! (Hussey 251).

Le dernier numéro de la revue *Internationale situationniste* sort en septembre 1969. Guy Debord, qui jusqu'à ce temps était le rédacteur en chef et un des collaborateurs majeurs de la revue, décide qu'il en avait assez de continuer ce travail exhaustif et passe le contrôle à René Viénet. Malheureusement, sans la direction de

---

[154] « Thèse 57, » *La Véritable scission dans l'Internationale* (Paris : Éditions Champ Libre,1972) 78-9.
[155] Honoré de Balzac, *Pierrette* (Paris : Librairie de la Hachette, 1856) 137.

Debord, le treizième numéro ne va jamais paraître. Debord quitte les nombreux débats et réflexions d'une France post-68 et décide de visiter la péninsule italienne. Il s'intéresse aux agitations récentes[156] et surtout aux activités d'une nouvelle section italienne de l'I.S., dont Claudio Pavan, Paolo Salvadori et Gianfranco Sanguinetti sont membres. Les trois *situs* italiens ont déjà montré leur désir et courage révolutionnaires pendant les émeutes à Reggio de Calabre en 1969 et ils vont continuer avec un enthousiasme concentré. La nouvelle ténacité de la section italienne se démarque fortement des sentiments d'indifférence de la section française (Hussey 254).

Le dictionnaire Larousse de 1969 définit le terme 'situationniste' comme suit : « se dit d'un groupe d'étudiants préconisant une action efficace contre la situation sociale qui favorise la génération en place ». Ce geste retourne le couteau dans la plaie de l' « échec de Mai 68 » et provoque une courte réaction dans l'*Internationale situationniste* :

> On sait que le Larousse, voici quelques années, se ridiculisa en donnant Karkunfelstein comme nom véritable du politicien qui se serait fait connaître sous le pseudonyme de Léon Blum : c'était une grossière plaisanterie antisémite des années 30, dont personne n'avait jamais été dupe, à l'exception tardive de ce malheureux dictionnaire. Quand il lui prend fantaisie, en 1969, de définir les situationnistes, on voit que sa rigueur intellectuelle reste à la hauteur de la réputation qu'il a méritée.[157]

L'I.S. a aussi produit sa propre définition du terme dans sa revue de la même année :

---

[156] Nous pensons ici aux événements violents qui paraissent en Italie vers 1969 et qui vont continuer avec des attentats et la paranoïa de masse créée par « une opération des services spéciaux nommé « Gladio », visant à développer une stratégie de tension dans le but de contrer l'hypothétique montée du communisme prosoviétique en Italie et dans plusieurs pays d'Europe. Dans les semaines qui suivent les bombes de Rome et Milan, l'enquête policière s'oriente – à tort- vers les milieux libertaires : en dépit de leurs déclarations publiques, les membres de la section italienne sont immédiatement suspectés, et préfèrent s'expatrier en France ». Voir Christophe Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord (1931-1994)* (Paris : Plon, 1999) 404.

[157] « Comment on ne comprend pas des livres situationnistes, » *Internationale situationniste* 12 (septembre 1969) : 53.

> [...] il nous faut maintenant, en tenant compte du développement constaté dans les deux dernières années, préciser le sens qui peut être donné au terme « situationniste » [...] un situationniste est un membre de l'I.S., qui a part à toutes délibérations et décisions de cette organisation [...] un individu peut sans doute être dit, et même se dire « situationniste » en ceci qu'il admet nos principales positions théoriques ; ou parce que son goût personnel le rapproche de notre style d'expression et de vie [...][158]

De plus, les forces de renseignements français ont commencé à surveiller les groupuscules gauchistes après l'été 1968. Tout cela, combiné avec les « *pro-situs* » (« de nombreux *imbéciles* [qui] s'approprient des idées situationnistes ») qui circulaient parmi les lieux favoris situationnistes à Paris, rendent une visite (exile ?) en Italie très attirant (Marelli 336).

Comme résultat de la visite en Italie, le rapport entre Gianfranco Sanguinetti et Guy Debord produira plusieurs travaux, y compris la publication de la revue italienne *Internazionale situazionista*[159] en juillet 1969. Une de ces travaux, est la publication d'un tract, en novembre 1969, qui s'intitule *Avviso al proletario italiano sulle possibilità presenti della rivoluzione sociale* (Avis au prolétariat italien sur les possibilités actuelles de la révolution sociale) et plus tard, en décembre, le tract *Il Reichstag brucia?* (Le Reichstag brûle-t-il ?). Les deux tracts font appel aux travailleurs italiens de se révolter contre le pouvoir du présent et de « jeter leurs chaînes » car ils ont « un monde à gagné » (*Le Reichstag brûle-t-il ?*, Milan : 1969)[160]. Une autre conséquence de ce rapport est une collaboration et une amitié importante

---

[158] « Qu'est-ce qu'un « situationniste »?, » *Internationale situationniste* 12 (septembre 1969) : 83.

[159] La revue de la section italienne de l'I.S. comprend seulement un numéro du juillet 1969 à Milan. Pendant les premières quelques semaines de sa publication, on a vendu tous les quatre milles copies de la revue.

[160] Cette phrase est prêtée de celle de Marx dans *Le Manifeste du Parti communiste*; voici les termes exactes de la citation : « Les prolétaires n'ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ».

entre les deux hommes. Car après les dernières expulsions/démissions dans l'I.S., les seuls membres qui resteront à la barre et sur le pont seront Debord et Sanguinetti.

En automne 1969, le reste des membres de l'I.S. se réunit à Venise pour la huitième conférence du groupe. On s'y rassemble pour discuter, encore, la direction que va prendre l'organisation. Le sujet qui se répète tout au long de la conférence est comment exploiter les résultats des événements de mai 68 et de quelle manière l'I.S. va continuer la subversion de la société moderne. Les participants ne réussissent pas à s'entendre unanimement sur une position ferme. Le seul produit concret de la conférence c'est un sentiment sombre et non enthousiaste de la part de Debord en ce qui concerne l'avenir du groupe (Hussey 269). Il aborde presque la quarantaine, tandis que la majorité des nouveaux membres ont à peu près vingt ans de moins. Ils sont certes contents de monter sur les barricades et menacer du poing, mais ont-ils la rigueur intellectuelle pour continuer et maintenir l'aspect théorique de l'I.S. ? Il faut garder en tête que le développement théorique était toujours à la pointe des activités du groupe. Même avant la conférence de Venise, Debord aborde le problème dans l'article « La Question de l'organisation de l'I.S. », publié dans numéro douze de la revue situationniste :

> Tout ce qui est connu de l'I.S. jusqu'à présent appartient à une époque qui est heureusement finie (on peut dire plus précisément que c'était la « deuxième époque », si l'on compte comme une première l'activité centrée sur le dépassement de l'art, en 1957-1962) [...] L'I.S. doit maintenant prouver son efficacité dans un stade ultérieur de l'activité révolutionnaire – ou bien disparaître.[161]

C'est ainsi que la grande et dernière crise de l'organisation va se produire... mais pas avant quelques dernières expulsions et résignations. Les événements qui suivent sont

[161] « La Question de l'organisation de l'I.S., » *Internationale situationniste* 12 (septembre 1969) : 112.

bien résumés par Pascal Dumontier : « L'I.S. s'enracine en cette année 1970 dans un silence auquel elle ne va pas survivre » (Dumontier 211). La lettre de Debord aux autres membre de l'I.S. en 1970 pose la question : « Faut-il explorer les possibilités d'un regroupement plus sûr, sur un accord théorique *et pratique* qui puisse réellement exécuter ce qui est toujours si aisément admis ou annoncé ? » à laquelle ils répondent « par *le silence* de tous »[162].

Nous n'ajouterons pas une autre discussion sur les expulsions et démissions des membres pendant ces dernières années, à celles déjà abordées dans ce texte. Nous préférons nous concentrer sur la démission qui nous semble une des plus importantes dans l'histoire de l'organisation : celle de Raoul Vaneigem.

Le départ de Vaneigem de l'I.S. commence, malheureusement, par des accusations de lâcheté. Apparemment, Vaneigem n'a pas participé largement aux événements de mai 68, comme on supposait qu'agirait un *chef* situationniste. En plus, Debord soupçonne que Vaneigem soit en train d'organiser « un putsch » pour l'enlever de l'organisation (Hussey 264). Vaneigem est le seul membre qui possède la capacité intellectuelle pour faire face à Debord. Donc, vers novembre 1971 les autres membres de l'I.S. dont Debord, commencent à attaquer tout ce que fait Vaneigem. Il y a seulement un cours à suivre : il donne sa lettre de démission le 14 novembre 1970. Sa lettre montre bien comment cette trahison de la part de Debord et du groupe l'a blessé ; pourtant, ses observations de la situation du groupe sont très poignantes :

> S'il est vrai que le groupe n'a jamais été que la somme des capacités et des faiblesses, très inégalement reparties, de ses membres, il n'y a plus, dans le moment qui nous préoccupe, d'apparente communauté, pas même de tendance, qui fasse oublier que chacun est seul à répondre de soi-

[162] « Lettre aux membres de l'I.S., » *Correspondance, janvier 1969 – décembre 1972* vol.4 (Paris : Arthème Fayard, 2004) 243.

> même. Comment ce qu'il y avait de passionnant dans la conscience d'un projet commun a-t-il pu se transformer en un malaise d'être ensemble ?[163]

Pendant dix ans, Vaneigem voit la progression de l'I.S. d'un groupe qui commande la destruction de l'art et la reconstitution de la vie quotidienne, à un groupe aguerri et en partie responsable pour une quasi-révolution. Il voit le chassé-croisé de ses membres et les nombreux conflits théoriques internes. Il devient éventuellement un autre nom à ajouter aux rangs des ex-membres. L'ironie de tout cela se lit dans l'article « La 8^{me} conférence de l'I.S. », qui est une réponse aux accusations de Robert Estivals que le groupe est simplement une organisation « stalinienne » que Debord dirige « directement lui-même » :

> C'est l'occasion de donner quelques précisions sur l'organisation de l'I.S. [...] Notamment de dissiper l'étrange légende sur notre organisation hiérarchique et dictatoriale [...] L'I.S. n'a *jamais* jusqu'à ce jour, et ceci très délibérément, groupé plus de vingt-cinq à trente participants – fréquemment moins –, ce qui déjà remet dans une plus véridique lumière ces historiettes sur « la base » dépossédée et communauté de haut. La participation *d'individus* autonomes a été notre exigence constante, quoique pas toujours atteinte par les capacités réelles d'un certain nombre.[164]

Dans une longue lettre aux membres de l'I.S. (9 décembre 1970), Debord fait à la fois l'éloge et la critique de son ex-collègue. Nous incluons quelques lignes :

> Vaneigem a occupé dans l'histoire de l'I.S. une place importante et inoubliable. Ayant rejoint en 1961 la plate-forme théorico-pratique constituée dans les premières années de l'I.S., il en a immédiatement partagé et développé les positions les plus extrêmes, celles qui étaient alors les plus nouvelles, et qui *allaient* vers la cohérence révolutionnaire de notre temps. [...] Vaneigem a apporté à l'I.S. une très remarquable

---

[163] Raoul Vaneigem, « Lettre de démission de l'I.S., » *La Véritable scission dans l'Internationale : Circulaire publique de l'Internationale situationniste* (Paris : Éditions Champ Libre, 1972) 129.
[164] « La 8^{me} conférence de l'I.S., » *Internationale situationniste* 12 (septembre 1969) : 106.

> contribution : il avait beaucoup d'intelligence et de cul[illegible] une grande hardiesse dans les idées, et tout cela était dominé par la [illegible] vraie colère à l'encontre des conditions existantes. Vaneigem avait alors du génie, parce qu'il savait parfaitement aller à l'extrême en tout ce qu'il savait faire. Et tout ce qu'il ne savait pas faire, il n'avait simplement pas encore eu l'occasion de l'affronter personnellement. [...] Les situationnistes sont entrés, avec leur époque, dans ces luttes de plus en plus concrètes qui se sont approfondies jusqu'en 1968, et encore davantage depuis. Vaneigem n'était déjà plus là.[165]

Vers l'été de 1971, l'I.S. comprend seulement 2 membres : Debord et Sanguinetti – on est loin des membres originaux de Cosio Arroscia ou de ces douzaines qui sont entrés et partis pendant les derniers quatorze ans. La crise de la direction et des problèmes internes ne pouvaient pas se résoudre. Et moins de 4 années après les événements de mai – le moment de gloire potentielle – l'Internationale situationniste se dissout dans un silence maussade. Les raisons et l'histoire de la dissolution sont décrites dans le document déclaratif du 11 novembre 1970 :

> La crise qui s'est toujours approfondie dans l'I.S. au cours de la dernière année, et qui a des racines beaucoup plus anciennes, a fini par révéler en totalité ses éléments; de même que s'est sans cesse alourdi son résultat, en tant que progression foudroyante de l'inactivité dans la théorie et la pratique. Mais la manifestation la plus frappante dans cette crise (étalant à la fin ce qui était précisément son centre originel caché), ce fut l'indifférence de plusieurs camarades devant son développement concret, mois après mois. [...] Considérant que la crise a atteint un seuil de gravité extrême, et selon l'article 8 des statuts votés à Venise [septembre 1969], nous nous réservons dès maintenant le droit de faire connaître nos positions en dehors de l'I.S.[166]

---

[165] « Lettre aux membres de l'I.S., » *Correspondance, janvier 1969 – décembre 1972* vol.4 (Paris : Arthème Fayard, 2004) 313-4.

[166] Guy Debord *et al.*, « Déclaration, » (document interne de l'I.S.) du 11 novembre 1970 reproduit dans Pascal Dumontier, *Les Situationnistes et mai 68 : Théorie de la pratique et de la révolution (1966-1972)* (Paris : Éditions Gérard Lebovici, 1990) 296.

Cependant, Dumontier considère l'autodestruction de l'I.S. d'un air positif et nous sommes en partie d'accord avec lui :

> Si l'I.S. disparaît donc, afin de terminer une époque dans la formation d'une nouvelle critique, les idées situationnistes continuent de se répandre et d'influencer certains. Le mouvement de Mai 68 ne vient donc pas renforcer l'organisation, mais bien plutôt exiger un dépassement de celui-ci que l'I.S. ne peut réaliser que dans la dissolution.[167]

Les textes

Les derniers textes que nous discuterons sont publiés après la dissolution de l'I.S. en 1972. Ils sont néanmoins très importants pour ce qui concerne une histoire rétrospective et, en quelque sorte, la continuation de la pensée situationniste. En 1971, Debord fait la connaissance d'un brillant nouveau mondain, Gérard Lebovici. Ils établissent un rapport significatif pour le reste de leurs vies – un rapport « énigme » car il n'y a « rien de plus dissemblables, au demeurant, que les deux hommes » (Bourseiller 419). C'est donc à la maison d'éditions de Lebovici, Éditions Champ Libre, que les futurs textes de Debord seront publiés. Lebovici est décrit par Christophe Bourseiller comme « le producteur de cinéma, l'impresario, le distributeur [...] l'ami, le mécène et le protecteur de Guy Debord » (*ibid.*). Ils resteront amis jusqu'à la mort de Lebovici en 1984.[168]

---

[167] Pascal Dumontier, *Les Situationnistes et mai 68 : Théorie de la pratique et de la révolution (1966-1972)* (Paris : Éditions Gérard Lebovici, 1990) 216.

[168] La mort, voire le meurtre, de Lebovici en 1984 produit des cris scandaleux à Paris. Debord, un intime, est soupçonné d'y avoir participé en quelque sorte. Comme réponse aux accusations, il publie *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici* en 1985. À date, on n'a pas encore résolu ce crime mystérieux. Pour un bon résumé de l'affaire, voir <http://www.notbored.org/les-mots-intro.html>.

La véritable scission dans l'Internationale

Nous avons déjà cité *La véritable scission dans l'Internationale : Circulaire publique de l'Internationale situationniste*[169] que Debord publie en 1972. On y trouve, dans la première partie du livre, une section intitulée « Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps » cosignés par Gianfranco Sanguinetti[170] et qui annonce officiellement la dissolution de l'organisation. Les soixante et une thèses (un format bien aimé de Debord) servent à offrir des commentaires à propos des événements qui précèdent la dissolution y compris une réflexion sur sa nécessité :

> Le débat d'orientation de l'année 1970, aussi bien que les questions pratiques qu'il fallut résoudre simultanément, avaient montré que la critique de l'I.S., qui chez tous rencontrait une immédiate approbation de principe, ne pouvait devenir critique réelle qu'en allant jusqu'à la rupture pratique, car la contradiction absolue entre l'accord toujours réaffirmé et la paralysie de beaucoup dans la pratique – y compris la plus minime pratique de la théorie – était le centre même de cette critique. Jamais dans l'I.S. une rupture n'avait été si prévisible. Et cette rupture était donc devenue urgente.[171]

Il est intéressant de remarquer, dans la trente-et-unième thèse, quelques phrases qui font écho au texte « À propos de Vaneigem » - qui suit plus tard dans le livre et où l'on présente l'opinion de l'I.S. (c'est-à-dire Debord) à propos de la démission de son ancien ami et collègue – en parlant des « *pro-situs* » à l'époque : « tous les pro-situs donnent hardivement à Vaneigem à terre le coup de pied de l'âne, en oubliant qu'ils n'ont jamais fait preuve du centième de son ancien talent; et ils salivent encore devant

---

[169] Le titre et la date de publication correspondent dans un sens *détourné* au titre du texte d'Engels *Les Prétendues scissions dans l'Internationale : Circulaire privée du Conseil Général de l'Association Internationale des Travailleurs* publié à Genève en 1872.

[170] Même s'il est cosigné par Sanguinetti, c'est Debord qui est surtout responsable pour le texte. Voir Christophe Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord : 1931-1994* (Paris : Plon, 1999) 412 ; et Andrew Hussey, *The Game of War: The Life and Death of Guy Debord* (Londres : Pimlico, 2001) 272.

[171] « Thèse 55, » *La véritable scission dans l'Internationale : Circulaire publique de l'Internationale situationniste* (Paris : Éditions Champ Libre, 1972) 77.

la force, qu'ils ne comprennent pas mieux »[172]. Cette première section est suivie par une section d'appendices qui comprend quelques textes liés aux dernières années du groupe. Le plus utile en est une histoire des activités de l'I.S. entre 1969 et 1971, où l'on trouve aussi quelques perspicacités pour cette période de dénouement.

Commentaires sur la société du spectacle

Après *La véritable scission,* l'I.S. mène à son terme un silence annoncé, car aucun autre texte *situationniste* ne sera publié pendant seize ans. Ce silence est rompu en 1988 avec la publication des *Commentaires sur la société du spectacle* aux Éditions Gérard Lebovici (Éditions Champ Libre renommées après l'assassinat choquant de son fondateur). Ce court texte composé de 33 thèses comprend une continuation et une addition à l'originale *La Société du spectacle.* Debord n'offre aucune excuse ni explication de son œuvre précédente sauf les phrases suivantes :

> Le malheur des temps m'obligera donc à écrire, encore une fois, d'une façon nouvelle [...] En 1967, j'ai montré [...] ce que le spectacle moderne était déjà essentiellement [...] Mais enfin la société du spectacle n'en a pas moins continué sa marche [...] Et de son propre mouvement, que personne ne prenait plus la peine d'étudier, elle a montré depuis, par d'étonnants exploits, que sa nature effective était bien ce que j'avais dit.[173]

Il offre comme addition à l'analyse originale, un nouvel aspect dans l'évolution du « spectacle » : le spectacle intégré. La préface à l'édition anglaise le décrit comme suit :

---

[172] « Thèse 30, » *La véritable scission dans l'Internationale : Circulaire publique de l'Internationale situationniste* (Paris : Éditions Champ Libre, 1972) 47.
[173] « Thèse 1 » et « Thèse 2, » *Commentaires sur la société du spectacle* (Paris : Éditions Gérard Lebovici, 1988) 11-3.

> [Debord] defended the original core idea of the development of a "spectacular society", arguing that contemporary reality has taken these trends to the point of the emergence of an all-enveloping "integrated spectacle". For Debord, the growth of the mass-media and surveillance industries merely expressed one aspect of a process which was also constituted by the spread of manipulation, secrecy and disinformation.[174]

Le spectacle intégré constitue une « combinaison raisonnée des deux précédents », le spectacle concentré et le spectacle diffus (*Commentaires sur la société du spectacle,* 18). Le spectacle intégré « se manifeste à la fois comme concentré et comme diffus, et depuis cette unification fructueuse il a su employer plus grandement l'une et l'autre qualités » (*ibid.*). Il comprend les aspects efficaces d'un système concentré (fasciste ou staliniste) qui entoure une « personnalité dictatoriale », et un système diffus (américaniste) où « les salariés [ont] leur choix entre une grande variété de marchandises nouvelles qui s'affrontent » (*ibid.*). Cette nouvelle transformation du spectacle semble, selon Debord, « avoir appartenu à la France et à l'Italie », mais est maintenant répandu dans tout le monde (*ibid.*). Debord fonde de sa théorie modifiée en citant une sélection variée d'exemples : les résultats de Mai 68 ; la dernière doctrine de la sécurité des centres nucléaires en France ; la désinformation ; le général Noriega ; les assassinats de Kennedy, d'Aldo Moro et d'Olaf Palme ; et la mafia.

Ces conclusions ne contiennent aucune miette d'optimisme, elles sont complètement négatives et sans espoir. Debord ne voit aucune force capable d'opposer le spectacle moderne. Tous ceux qui revendiquent un tel rôle sont considérés avec méfiance (Jappe 117-124). Il proclame amèrement que « la domination spectaculaire [a] pu élever une génération pliée à ses lois », mais que ses conclusions « ne se soucient pas de moraliser. [Elles] n'envisagent pas ce qui est

---

[174] Guy Debord, *Comments on the Society of the Spectacle* trad. Malcolm Imrie (London: Verso, 1998) *i.*

souhaitable, ou seulement préférable. [Elles] s'en tiendront à noter ce qui est » (*Commentaires* 17 ; 14).

L'influence de sa tendance à vouloir avoir le dernier mot est importante. Car après avoir lu les *Commentaires*, Philippe Sollers, ex-éditeur de la revue *Tel Quel* et homme puissant sur la scène littéraire française, annonce qu'il est « bouleversé » par la lucidité de la prose et la critique de Debord (Hussey 355). Sollers commencent à citer et à faire l'éloge de Debord pendant les années qui suivent. Dans une interview publiée récemment, il proclame :

> [..] la contribution unique de Debord, à la première personne, réside dans son sentiment, sa sensation violente de l'irréversibilité du temps, elle fait de lui l'un des plus grands poètes de notre époque, dans la misère extrême de la poésie actuelle. Tout le monde se contente d'une formidable misère poétique, alors que c'est lui le grand poète. Là, il rentre dans mon cercle d'intérêt, au même titre que Dante, Rimbaud ou Artaud.[175]

Nous aborderons plus tard les répercussions et l'influence contemporain de la pensée de Debord et du situationnisme, mais il suffit de dire qu'il existe plusieurs réappropriations contemporaines.

Dans une discussion des *Commentaires* publiée dans le numéro 86 de la revue *Telos*, Berman n'est pas aussi positif que Sollers envers l'œuvre de Debord. Il constate que la nouvelle « mise à jour » de la théorie du spectacle appauvrit la version originale et qu'il va de mal en pis (Berman 82). Car, selon Berman, Debord a tort de réduire son analyse originale – un conte plausible de la diffusion des commodités – à une attaque unidimensionnelle contre les médias comme source de désinformation. De

---

[175] Yan Ciret, « Philippe Sollers : Debord est un métaphysicien, » *Le Magazine littéraire* 399 (juin 2001) : 56-9.

plus, Berman l'accuse de transformer sa thèse en une grande théorie postulant l'existence d'un complot global :

> At times he speaks of the "bosses of the *spectacle*" or "those who control the *spectacle*." This is the rhetoric of a bad vulgar Marxism and Left mythology, as if there is an executive committee of the *spectacle* controlling everything and duping everybody, who are always nice but dumb.[176]

En gros, la publication de *Commentaires* sert à inciter encore plus de débat et d'intérêt de la part des académiciens, des révolutionnaires et de la presse pour le phénomène situationniste.

Panégyrique

Le dernier texte dont nous parlerons n'est pas vraiment un texte dit *situationniste*. *Panégyrique*, l'œuvre autobiographique de Guy Debord[177], contient des réflexions de son auteur concernant les événements particuliers de sa vie. Divisé en cinq chapitres, le petit livre porte sur les origines de l'auteur, sa jeunesse à Paris, l'alcool, le voyage, la politique, la guerre et il finit par un résumé final. Son style n'est pas celui d'une autobiographie moderne, car les quatre-vingt-douze pages contiennent un niveau poétique qui serait difficile à placer dans le vingtième siècle (Hussey 359). On y trouve pourtant, quelques commentaires et observations qui nous semblent pertinents à une présentation du situationnisme. En parlant de ses débuts lettristes et ses activités nihilistes, il commente : « J'allai d'abord vers le milieu, très attirant, où un extrême nihilisme ne voulait plus rien savoir, ni surtout continuer, de ce qui avait

---

[176] Russel Berman *et al.*, « The Society of the Spectacle 20 Years Later: A Discusssion, » *Telos* 86 (hiver 1990-91): 82.
[177] Debord, Guy. *Panégyrique (tome premier).* Paris: Éditions Gérard Lebovici, 1989.

été antérieurement admis comme l'emploi de la vie ou des arts. Ce milieu me reconnut sans peine comme l'un des siens » (*Panégyrique* 27). Il écrit aussi, dix-sept ans après la fin de l'I.S., la phrase suivante : « Toute ma vie, je n'ai vu que des temps troublés, d'extrêmes déchirements dans la société et d'immenses destructions ; j'ai pris part à ces troubles » (*Panégyrique* 11). Il continue : « Pourtant, mes compagnons sans le sou qui comprenaient si bien ce monde d'illusions, je me souviens vivement d'eux : quand nous étions assemblés, la nuit à Paris »[178]. Semble-t-il languir pour un passé révolutionnaire ? Guy Debord est-il coupable de se souvenir avec nostalgie du projet situationniste ? Selon Bourseiller, Debord cherche « au moyen de *Panégyrique tome premier*, [à] contrecarrer sa croissante gloire consensuelle », mais cela n'est pas le cas (Bourseiller 534). Grâce aux actions ferventes de Philippe Sollers, Debord devient lui-même la proie des médias spectaculaires. Juste après la sortie de *Panégyrique*, dans un article du *Monde*, Sollers décrit sa réaction à l'offre autobiographique de Debord : « [...] je l'ai lu immédiatement dans la rue, acte impensable pour tout autre auteur vivant »[179]. Il le désigne comme « le penseur le plus original et le plus radical de notre temps » ! Ce n'est pas surprenant que Debord « [n'accepte] jamais de rencontrer Sollers et, de son vivant, ne [cesse] de mépriser une carrière jugée par trop médiatique et louvoyante » (Bourseiller 533).

---

[178] Cette citation est une traduction du *jobelin* (« l'argot des gueux et des malandrins ») par Geneviève Hughes qui fait son apparition dans *Portfolio situationniste* 2 (1993). Voir aussi Christophe Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord : 1931-1994* (Paris : Plon, 1999) 531.

[179] Philippe Sollers, « Guy Debord, vous connaissez ? Les Mémoires de l'auteur le plus improbable de notre époque, » *Le Monde* [Paris] 20 octobre 1989.

Une critique générale

Comme pour l'échec de Mai 68, il existe de nombreuses interprétations pour l'échec ou la dissolution de l'I.S.. Nous présentons ici quelques-unes de ses interprétations, suivies par la nôtre. Remarquons d'abord les commentaires de Debord sur le sujet. Dans *La véritable scission*, il constate que « la véritable scission de l'I.S. a été celle-là même qui doit maintenant s'opérer dans le vaste et informe mouvement de contestation actuel : la scission entre, d'une part, toute la réalité révolutionnaire de l'époque et, d'autre part, toutes les illusions à son propos »[180]. Les opinions de quelques auteurs modernes reflètent, en quelque sorte, ce qu'écrit Debord. Dans son livre *Vie et Mort de Guy Debord (1931-1994)*, Christophe Bourseiller décrit trois « maux » dont souffre l'I.S. avant sa dissolution :

> - Le manque de communication entre les sections, livrées à elles-mêmes, alors que l'I.S. a toujours fonctionné comme une communauté de pensée,
> - L'absence d'un renouvellement théorique et pratique : l'organisation n'a su ni s'adapter à la nouvelle période, ni *a fortiori* allumer de contre-feu face aux multiples récupérations dont elle était l'objet.
> - Un certain ennui collectif. (405)

Chacun de ces trois points sont liés l'un à l'autre. Le premier, « le manque de communication », est le résultat de la formation d'un comité central de l'I.S. qui se réunit fréquemment pour discuter et pour formuler la direction théorique et pratique du groupe dans sa totalité. Les deuxième et troisième points sont le produit des suites de Mai 68 et probablement une réaction aux expulsions continuelles des différents membres.

---

[180] « Thèse 58, » *La véritable scission dans l'Internationale : Circulaire publique de l'Internationale situationniste* (Paris : Éditions Champ Libre, 1972) 79.

Anselm Jappe ajoute à ces trois « maux » le fait qu'après Mai 68, l'I.S. accepte plusieurs nouveaux membres « révolutionnaires » et, comme nous l'avons mentionné ci-haut, ces nouveaux individus n'ont pas la ténacité intellectuelle pour assurer une progression du groupe (Jappe 102). Cela, combiné avec « la mode *situ* » où « ceux qui, n'étant pas membres de l'I.S., veulent le laisser croire », menace une véritable légitimité au projet situationniste[181]. Jappe ajoute aussi l'idée que « la théorie situationniste » n'a jamais été diffusée au-delà des milieux étudiants et intellectuels. Le vrai potentiel était d'établir fortement sa présence dans les conflits d'ouvriers pour que l'opposition au *spectacle* puisse être plus concentrée et répandue (Jappe 103).

Dernièrement, Hussey soutient que l'acte de dissolution, voire de destruction, peut être vu comme l'acte final d'un groupe qui, au long de son existence, cherchait constamment la négation de l'art et la destruction de la société moderne (Hussey 274-5). Cela, selon Hussey, permet à Debord d'affirmer : « Qui considère la vie de l'I.S. y trouve l'histoire de la révolution. Rien n'a pu la rendre mauvaise »[182]. Ce n'est peut-être pas une surprise, à cause de ce raisonnement, qu'en 1994 le dernier acte de Debord sera aussi un acte de négation et de destruction – « il se tire une balle de carabine en plein cœur dans sa maison [...] à l'âge de soixante-deux ans » (Bourseiller 563).

D'après nous, tous ces points ont du mérite. Il faut, cependant, considérer un autre aspect de l'échec de l'I.S. : le rôle que joue Debord. Si on considère l'histoire totale de l'I.S., et même avant avec l'Internationale lettriste, les seules constantes sont la présence et la participation de Guy Debord. La crise de l'organisation après Mai 68

---

[181] « Qu'est-ce qu'un « situationniste »?, » *Internationale situationniste* 12 (juin 1969) : 83.
[182] « Thèse 61, » *La véritable scission dans l'Internationale : Circulaire publique de l'Internationale situationniste* (Paris : Éditions Champ Libre, 1972) 80.

n'est pas la première qu'a subie le groupe. Il y avait des ruptures avec le groupe SPUR, les nashistes y compris toutes les autres démissions et expulsions. L'I.S., sous la direction ou sous l'influence de Debord, était capable, chaque fois, de se ranimer et de sortir des cendres en prenant de l'ampleur. La grande raison pour laquelle elle n'a pas su se ranimer pendant les années soixante-dix incombe à Debord. L'Internationale situationniste est morte par la volonté de Guy Debord[183].

[183] Bourseiller fait allusion à ce point aussi dans *Vie et Mort de Guy Debord (1931-1994)* (Paris : Plon, 1999) 405-8.

Conclusion

> Un peu tardivement, les éloges vont pleuvoir!
>
> Guy Debord, 8 mars 1965[184]
>
> Certes, nous faisons quelques efforts pour ne pas devenir une institution. Nous en ferons aussi bien pour ne pas devenir un souvenir. (Ces deux choses sont très apparentées).
>
> Guy Debord, 27 juillet 1965[185]
>
> Innombrables sont nos voies, et nos demeures incertaines.
>
> Saint-John Perse, *Pluies VII,* 1943[186]

Il est vrai qu'après la dissolution de l'I.S. en 1972, le situationnisme s'éteint dans une taciturnité amère. Ce silence, cependant, ne veut pas dire que les idées et les pratiques qu'ont abordées les membres de l'I.S.ont été oubliées. Depuis les années 70, les théories et les termes employés par les situationnistes sont récupérées sous plusieurs formes. L'œuvre de Debord, notamment, deviendra quasi-avalée pour être régurgitée dans un dialogue post-68 où règneront les experts de « la postmodernité ». Ces nombreuses récupérations seront si dispersées dans le discours contemporain, que certains paresseux se croiront libérés du besoin d'en citer la source. On peut comprendre les commentaires, dans ce sens, de Philippe Sollers dans *Le Nouvel Observateur* de 2005 : « La difficulté, avec Debord, c'est que tout le monde en parle sans l'avoir lu. [...] Vous pouvez toujours placer dans un article, une émission de télé

---

[184] Guy Debord, « Lettre à Raoul Vaneigem, » *Correspondance, janvier 1965 - décembre 1968* vol.3 (Paris : Librairie Arthème Fayard, 2003) 19

[185] Guy Debord, « Lettre à Anton Hartstein, » *Correspondance, janvier 1965 - décembre 1968* vol.3 (Paris : Librairie Arthème Fayard, 2003) 53.

[186] Saint-John Perse, *Œuvres completes* (Paris: Gallimard (Pléiade), 1972) 150. Voir aussi *Nouveau dictionnaire des citations françaises*, éd. H. Mitterand (Paris : Hachette/Thchou, 1970) 899.

ou une conversation l'expression « société du spectacle », ça y est, c'est dit, rien n'est dit »[187]. Notre conclusion discutera des récupérations contemporaines des théories et des pratiques situationnistes, ainsi que de leur signification contemporaine.

Avant d'entrer dans une telle discussion, notons la *situation* actuelle des anciens grands collaborateurs de l'I.S.. Nous n'élaborerons pas en grand détail leurs vies et leurs activités diverses, mais nous reprendrons seulement quelques faits importants. En premier, nous avons déjà mentionné le décès de Debord : son suicide à Champot en 1994 ; presque tous les vieux *situs* sont morts ou abordent la 'septantaine'. L'exceptionnel Vaneigem a continué d'écrire et vit actuellement en Belgique. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, y compris *Avertissement aux écoliers et lycéens* qui nous rappelle les thèmes du *Traité de savoir-vivre*[188]. Michèle Bernstein est devenue la femme de l'Anglais Ralph Rumney (mort en 2002[189] et membre fondateur de l'I.S.) et se retrouve comme critique littéraire de *Libération*[190] ; elle vit à Londres. Asger Jorn, quant à lui, après sa démission de l'I.S., a continué l'emploi de ses théories et pratiques artistiques. Il a établi, en 1961, l'Institut scandinave du vandalisme comparé (*Skandinavisk institut for sammenlignende vandalism*); il est mort en 1973 – un an seulement après la dissolution de l'I.S.[191]. Le Hollandais, Constant Nieuwenhuys, a continué aussi ses recherches sur l'urbanisme et l'architecture après son chef-d'œuvre *New Babylon* qui l'avait rendu célèbre pendant les années soixante.

---

[187] Philippe Sollers, « La guerre Debord, » *Le Nouvel Observateur* 1-7 décembre 2005 : 54-56.
[188] Vaneigem, Raoul. *Avertissement aux écoliers et lycéens*. Paris : Mille et une nuits, 1995. Pour une bonne bibliographie des œuvres de Vaneigem, consultez < http://www.bopsecrets.org/SI/bibliog.htm >.
[189] Voir Malcolm Imrie, « Ralph Rumney: Rebellious artist and co-founder of the Situationist International, » *The Guardian* 8 mars 2002.
[190] On peut trouver dans « La Chronique de Michèle Bernstein » ses critiques de livres qui paraissent dans *Libération*.
[191] Voir Peter Sheild, *Comparative Vandalism : Asger Jorn and the Artistic Attitude to Life* (Copenhague : Borgen, 1998) pour une bonne analyse des activités de Jorn après son départ de l'I.S.

Il est mort en 2005. Gil Wolman, un des premiers collègues lettristes de Debord et du groupe situationniste, est mort en 1995 après une longue carrière dans l'art et le cinéma contemporain. En gros, la majorité des anciens adhérents et collaborateurs de l'I.S. ont continué à travailler dans le cadre de l'art et de la politique. Certains ont, en quelque sorte, perpétué les idées venues du projet situationniste et certains n'y sont jamais retournés.

Quant aux récupérations contemporaines du situationnisme, l'écrivain le plus important est sans aucun doute, Philippe Sollers. Comme nous l'avons vu, il devient un partisan qui n'hésite pas à prendre énergiquement parti pour l'œuvre de Guy Debord. Grâce à son influence majeure sur la scène littéraire française, les critiques des nouveaux groupes révolutionnaires jettent un regard sur les livres et la pensée de Debord. À partir des années soixante-dix, après avoir vu un film de Debord[192], Sollers recherche avec vigueur les autres textes debordiens. Après son article positif dans *Le Monde* de 1989[193], il a écrit de nombreux articles pour la presse littéraire française, a pistonné la publication des œuvres de Debord chez Gallimard, et a réalisé un docu-télé sur sa vie[194] (McDonough, « Guy Debord, or The Revolutionary Hero Without a Halo » 39). Ce n'est pas difficile de comprendre pourquoi les critiques n'ont pas laissé tomber l'énigme Debord, surtout vu que Sollers, dans son style baroque, le proclame « l'auteur le plus improbable de notre époque »[195].

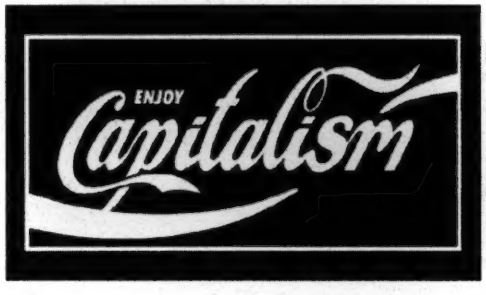
---

[192] Voir l'entretien de Yan Ciret, « Philippe Sollers : Debord est un métaphysicien, » *Le Magazine littéraire* 399 (juin 2001) : 56-59.
[193] Philippe Sollers, « Guy Debord, vous connaissez ?, » *Le Monde* [Paris] 2 octobre 1989, 25.
[194] « Une étrange guerre, » Documentaire sur Guy Debord - Film de Philippe Sollers, Conseiller : Patrick Mosconi, 2000 - Documentaire pour France 3, Un siècle d'écrivains.
[195] Philippe Sollers, « Guy Debord, vous connaissez ? Les Mémoires de l'auteur le plus improbable de notre époque, » *Le Monde* [Paris] 20 octobre 1989.

L'improbabilité de Debord, dont Sollers s'amuse, est la conséquence de ses ambitions paradoxales – être à la fois écrivain, propagandiste, et agitateur pour la dénonciation de cette société spectaculaire qu'il a à la fois analysée et vouée aux gémonies. De cette improbabilité, il est résulte néanmoins des livres d'une originalité bizarre mais géniale où Debord a fait ses propres incursions critiques dans ce qui serait autrement une étude sociologique de la société contemporaine. Sa carrière, qui se confond avec celles des situationnistes, perd ce qu'on peut appeler son 'intégrité paradoxale' mais reste dans le discours contemporain. Selon Bonnet, les théories et les pratiques du situationnisme sont devenues depuis trente ans *dépolitisées* à cause d'une historicisation et d'une dilution moderne (Bonnett 194). En 1989, les I.C.A. (l'Institut des arts contemporains) à Londres, Paris et Boston ont présenté une exposition d'articles « révolutionnaires » de l'I.S. (*ibid.*), un événement avec lequel les situationnistes ne seraient certainement pas d'accord : l'appropriation de leurs œuvres dans une institution artistique nationale – le résultat final étant simplement l'absorption de la critique, une fois subversive, maintenant coupée du passé et impuissante. Mais les situationnistes n'en seraient probablement pas surpris, car ils diraient que c'est le pouvoir manifeste du *spectacle* de neutraliser toute critique qui s'y oppose.

Aujourd'hui, une avant-garde internationale qui a tenté la destruction de la société moderne avec l'utilisation des techniques subversives comme le détournement, la dérive et une critique radicale de la vie quotidienne, présente aux nouveaux révolutionnaires/artistes et aux analystes postmodernes une image séductrice. Il y a, néanmoins, une division entre le rôle artistique que jouent les idées situationnistes dans un contexte moderne et les buts politiques. Une esthétisation limitée existe chez

plusieurs artistes modernes. Ce détournement devient très répandu pendant les années 80 et 90. Barbara Kruger, artiste américaine, est un bon exemple de l'emploi du détournement. Elle a produit des photos et des films qui contiennent des phrases détournées comme « *I shop therefore I am* » et « *Do you pledge allegiance to your dick and to the pussy to which it stands?* »[196]. La tendance « punk » de modifier des images de la Reine anglaise[197] ou les « *sub-vertisements* » du groupe Adbusters[198] sont aussi parmi les exemples les plus évidents. En voici deux exemples de cette sédition esthétique (voir nos notes en bas de la page) :



Dans son livre *No Logo*, Naomi Klein légitime l'emploi du détournement : « It was Guy Debord and the Situationists, the muses and theorists of the theatrical student uprising in Paris, May 1968, who first articulated the power of a simple détournement ». Elle constate que les activités contestataires d'aujourd'hui, comme

---

[196] Voir <http://www.barbarakruger.com> pour une sélection et un survol de son œuvre.
[197] Nous pensons ici à l'exemple de l'album *God Save the Queen* en 1977 du groupe anglais The Sex Pistols. L'album était préparé par Jamie Reid, un jeune anarchiste anglais qui avait des liens avec la section anglaise de l'I.S.
[198] *Adbusters* est un magazine politique canadien établi par le groupe Media Foundation. Le groupe cite souvent les situationnistes et emploie des techniques de détournement pour critiquer et opposer le commercialisme et la surconsommation dans la société marchande. Voir <http://www.adbusters.org/>.

celles des « Adbusters » et les « culture jammers », sont influencées directement par les pratiques situationnistes.

La critique situationniste est surtout adoptée dans les idées de Jean Baudrillard[199]. Pour certains, il est considéré comme « the ulimate theorist » de la postmodernité [le théoricien ultime][200]. Baudrillard parle plusieurs fois de « la société du spectacle » sans aucune citation directe de Debord ou du situationnisme[201]. Nous aurions tort, cependant, de considérer Debord comme précurseur de Baudrillard, ou de penser que l'idée du *spectacle* est acceptée sans modification de la part de Baudrillard. Car Baudrillard augmente l'analyse originale de Debord en considérant que le monde est au-delà de la critique de Marx, des situationnistes et de la modernité[202]. Il considère le nouvel âge social comme une société postmoderne du *simulacrum*[203] – une société abstraite sans aucun rapport cohésif, signification partagée ou lutte politique[204]. Malgré l'interprétation postmoderne et ses « intentions subjectives », il est presque impossible de ne pas trouver de fortes similarités, voire emprunts des situationnistes dans la pensée de Baudrillard.

Finalement, pour un dernier survol de la façon dans laquelle le situationnisme est traité actuellement, voici quelques extraits et commentaires des journaux français

---

[199] Plusieurs auteurs ont discuté les similarités entre les idées de Debord et celles de Baudrillard, ainsi que l'influence exercée par Debord et les situationnistes sur Baudrillard. Voir, par exemple : Sadie Plant, *The Most Radical Gesture : The Situationist Interntational in a Postmodern Age* (New York :Routledge, 1992) ; Stephen Best et Douglas Kellner, « Debord and the Postmodern Turn : New Stages of the Spectacle, » *Illuminations* < http://www.uta.edu/huma/illuminations>, 14 mai 2006 ; et Anselm Jappe, *Guy Debord* (Berkeley: U of California Press, 1999).

[200] Cité par Alastair Bonnett, « The Situationist Legacy, » *What is Situationism? A Reader*, éd. S. Home (San Francisco: AK Press, 1996) 192-201.

[201] Voir Anselm Jappe, *Guy Debord* (Berkeley: U of California Press, 1999) 132-4.

[202] Voir Anselm Jappe, *Guy Debord* (Berkeley: U of California Press, 1999) 132-4.

[203] Baudrillard développe son analyse à partir de *La société de consommation* en 1970 jusqu'aux *Simulacres et Simulation* en 1981.

[204] Stephen Best et Douglas Kellner, « Debord and the Postmodern Turn : New Stages of the Spectacle, » *Illumination : The Critical Theory Web site.* 14 mai 2006. < http://www.uta.edu/huma/illuminations>.

contemporains. Souvent quand ces journaux mentionnent ou analysent le situationnisme dans un article c'est en raison de la republication d'une œuvre de Debord ou d'un nouveau commentaire sur son suicide. Dans *Libération,* Édouard Waintrop écrit :

> Guy Debord, le fondateur de l'Internationale situationniste, l'auteur de *La Société du spectacle*, est à la mode. On écrit sa biographie, on édite ses lettres, on republie ses livres et ses amis racontent leurs expériences communes. Il est cité tous azimuts par quelques intellectuels de gauche (entre autres ceux qui écrivent dans *les Inrockuptibles*) et de droite (la jeune génération du *Figaro littéraire*).[205]

Mais en 2001, le *Magazine littéraire* publie un de ses grands dossiers sur le situationnisme en constatant que :

> La pensée des situationnistes en tout cas ne se limite pas à celle d'un homme, Guy Debord. Il faut donc faire une place ici aux différentes composantes « situ », leurs influences et leurs styles propres, leur postérité aussi, qui irradie certains aspects du monde dans lequel nous vivons à travers des slogans et des graffiti, des images et des publicités. En un mot, il faut prendre au sérieux la pensée situationniste pour mesurer ses apports et ses limites.[206]

Le dossier contient un des plus grands rassemblements d'articles en français qui portent sur une diversité de sujets intéressants : l'urbanisme, le détournement, le marxisme, les origines de mai 68, le cinéma situationniste, et l'œuvre situationniste. Il est malheureusement un rassemblement unique, car les articles qui paraissent dans *Libération, Le Nouvel Observateur, Le Monde,* et *Les Inrockuptibles* sont, pour la plupart, des petits hommages ou des brefs survols du caractère de Debord ou des implications de Mai 68. La grande majorité porte sur la publication par la maison

---

[205] Édouard Waintrop, « Mille milliards de Guy Debord !, » *Libération* [Paris] octobre 1999. Voir <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/88>.
[206] Frédéric Martel, « Dossier : Guy Debord et l'aventure situationniste, » *Magazine littéraire* 399 (juin 2001) : 19.

d'éditions Fayard des tomes de correspondances de Guy Debord. Les cinq tomes, qui commencent en juin 1957 et qui se terminent (pour le moment) en décembre 1978, constituent toute communication pertinente de Debord et contiennent une vaste ressource intime du situationnisme.

Nous avons présenté, au long de ce mémoire, les théories et les pratiques du mouvement du situationnisme. En commençant par les aspects historiques et en examinant les personnages clé, nous avons postulé un contexte précis pour une discussion des textes et des événements importants du mouvement. De plus, pour assurer une cohérence à notre sujet, nous nous sommes concentrés sur les groupes de l'Internationale lettriste et de l'Internationale situationniste qui sont essentiellement les véhicules du mouvement. Nous espérons que la présentation historique et critique de ce texte a bien montré l'importance et la signification du situationnisme et de ses adhérents pendant la période d'après-guerre jusqu'à aujourd'hui. Nous espérons aussi que la discussion des pratiques et de la terminologie a rendu plus clair le projet situationniste.

Parmi les nombreux '–ismes' du vingtième siècle, celui des *situs* devrait paraître un peu plus digne de l'attention du monde littéraire, artistique et politique. Le situationnisme mérite plus de crédit en ce qui concerne l'histoire des mouvements avant-gardistes et contestataires de notre époque. Nous ne ferons pas l'éloge des jeunes artistes, intellectuels et révolutionnaires qui sont inclus et exclus des soixante-dix membres de l'I.S.. Nous restons, toutefois, confiant qu'il est nécessaire de reconnaître le situationnisme comme un mouvement entremêlé avec la pensée de la gauche moderne et aussi comme une critique potentielle de la société contemporaine.

Il nous semble convenable de finir par notre propre détournement d'une phrase situationniste : « Qui considère la vie d'un mouvement y trouve l'histoire du genre. Rien n'a pu le rendre mauvais »[207]. Nous ajoutons cette autoglorification de Debord sur le sujet : « On sait aussi que personne, en dehors de l'Internationale situationniste, n'a plus jamais voulu formuler une *critique centrale* de cette société, qui pourtant tombe autour de nous ; déversant en avalanche ses désastreux échecs, et toujours plus pressée d'en accumuler d'autres »[208]. Saint-Just serait d'accord : « ceux qui font des révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau »[209].

---

[207] La phrase originale est aussi un détournement de Lautréamont par Debord : « Qui considère la vie d'un homme y trouve l'histoire du genre. Rien n'a pu le rendre mauvais ». Voir aussi « Lettre à Gianfranco Sanguinetti, » *Correspondance, janvier 1969 – décembre 1972* vol.4 (Paris : Arthème Fayard, 2004) 513 ; et « », *La véritable scission dans l'Internationale : Circulaire publique de l'Internationale situationniste* (Paris : Éditions Champ Libre, 1972) 80.

[208] La citation vient de la préface de *Guy Debord présente Potlatch 1954-1957* (Paris : Gallimard, 1996) 9.

[209] Louis Antoine Saint-Just (1767-1794), « Convention Nationale du 26 février 1794 ». Voir aussi *Nouveau dictionnaire des citations françaises*, éd. H. Mitterand (Paris : Hachette/Thchou, 1970) 724.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres primaires

Bernstein, Michèle. *La nuit?* Paris : Buchet-Chastel, 1961.

———. *Tous les chevaux du roi* Paris : Buchet-Chastel, 1960.

Berreby, Gérard. *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste 1948-1957.* Paris : Allia, 1985.

Debord, Guy. *Commentaires sur la société du spectacle.* Paris : Éditions Gérard Lebovici, 1988.

———. *Comments on the Society of the Spectacle.* Trad. Malcolm Imrie. Londres: Verso, 1998.

———. *Correspondance, volume I (juin 1957 – août 1960).* Paris : Arthème Fayard, 1999.

———. *Correspondance, volume II (septembre 1960 – décembre 1964).* Paris : Arthème Fayard, 2001.

———. *Correspondance, volume III (janvier 1965 – décembre 1968).* Paris : Libraire Arthème Fayard, 1999.

———. *Correspondance, volume IV (janvier 1969 – décembre 1972).* Paris : Arthème Fayard, 1999.

———. « Introduction à une critique de la géographie urbaine. » *Les Lèvres nues* 6 (septembre 1955).

———. *Panégyrique (tome premier).* Paris : Éditions Gérard Lebovici, 1989.

———. *La société du spectacle.* Paris : Gallimard, 1992.

Internationale situationniste. Amsterdam : Van Gennep, 1970.

Les lèvres nues 8 (mai 1956).

Les lèvres nues 9 (novembre 1956).

Guy Debord présente Potlatch. Paris : Gallimard, 1996.

Vaneigem, Raoul. *De la misère en milieu étudiant : Considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*. 24 avril 2006. <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/12>.

———. *Avertissement aux écoliers et lycéens*. Paris : Mille et une nuits, 1995.

———. *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Paris : Gallimard, 1967.

La véritable scission dans l'Internationale : Circulaire publique de l'Internationale situationniste. Paris : Éditions Champ Libre, 1972.

Viénet, René. *Enragés and Situationists in the Occupation Movement, France, May '68*. New York : Autonomedia, 1992.

———. *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*. Paris : Gallimard, 1968.

<u>Œuvres secondaires</u>

Œuvres historiques

Atkins, Guy. *Asger Jorn, the Crucial Years, 1954-1964 : A Study of Asger Jorn's Artistic Development from 1954 to 1964 and a Catalogue of his Oil Paintings from that Period*. Londres : Lund Humphries, 1977.

Bandini, Mirella. *L'Ésthétique, le politique : De Cobra à l'Internationale situationniste (1948 – 1957).* Trad. Claude Galli. Arles : Éditions Sulliver/Via Valeriano, 1998.

Bourseiller, Christophe. *Vie et mort de Guy Debord (1931-1994).* Paris : Plon, 1999.

Cholet, Laurent. *L'Insurrection situationniste.* Paris : Dagorno, 2000.

———. *Les Situationnistes : L'Utopie incarnée.* Paris : Gallimard, 2004.

Dansette, Adrien. *Mai 1968.* Paris : Plon, 1971.

Dumontier, Pascal. *Les Situationnistes et mai 68 : Théorie et pratique de la révolution (1966-1972).* Paris : Mémoires, 1989.

Gombin, Richard. *Le projet révolutionnaire : Éléments d'une sociologie des événements de mai-juin 1968.* Paris : Mouton, 1969.

———. *Les origines du gauchisme.* Paris : Éditions du Seuil, 1971.

Hussey, Andrew. *The Game of War: The Life and Death of Guy Debord.* Londres : Pimlico, 2001.

Joffrin, Laurent. *Mai 68 : Histoire des événements.* Paris : Éditions du Seuil, 1988.

Kelly, Michael. *Modern French Marxism.* Baltimore, MD : John Hopkins UP, 1982.

Laurence, Wylie *et al.* *France : The Events of May-June 1968; A Critical Bibliography.* Pittsburgh : Council for European Studies, 1973.

Le Goff, Jean-Pierre. *Mai 68 : L'héritage impossible.* Paris : Éditions La Découverte, 2002.

Lewis, William. *Louis Althusser and the Traditions of French Marxism.* Lanham, MD : Lexington, 2005.

Marcus, Greil. *Lipstick Traces : A Secret History of the Twentieth-Century.* Cambridge : Harvard UP, 1989.

———. *The Dustbin of History.* Cambridge : Harvard UP, 1995.

Marelli, Gianfranco. *L'Amère victoire du situationnisme : Pour une histoire critique de l'Internationale situationniste 1956-1971.* Arles : Éditions Sulliver, 1998.

Martos, Jean-François. *Histoire de l'Internationale situationniste.* Paris : Éditions Gérard Lebovici, 1989.

Merrifield, Andrew. *Guy Debord.* Londres : Reaktion, 2005.

Pierre, José. *Tracts surréalistes et déclarations collectives, tome 2, 1940-1969.* Paris : Le Terrain vague, 1982.

Raspaud, Jean-Jacques et Jean-Pierre Voyer. *L'Internationale situationniste: Chronologie, bibliographie, protagonistes (avec un index des noms insulté).* Paris : Champ Libre, 1972.

Rougeot, Jacques. « L'autre mai 68 », *Conflits actuels*, 2 (Printemps-Été 1998).

Sheild, Peter. *Comparative Vandalism : Asger Jorn and the Artistic Attitude to Life.* Copenhague : Borgen, 1998.

Œuvres critiques

Ball, Edward. « The Great Sideshow of the Situationist International », *Yale French Studies*, 73 (1987) : 21-37.

Châtelet, François. « La dernière internationale », *Le Nouvel Observateur*, 3 janvier 1968.

Ciret, Yan . « Philippe Sollers : Debord est un métaphysicien. » *Le Magazine littéraire* juin 2001.

Drachline, Pierre. « Raoul Vaneigem, au nom de l'humain. » *Le Monde des livres* 19 novembre 2004.

Finkelkraut, Alain. Interview avec Eleanor Wachtel. « The New Face of France. » *Writers and Company*. Canadian Broadcasting Coroporation. Radio One. 2 avril 2006.

Furet, François. « Les intellectuels français : Du marxisme au structuralisme. » *L'Atelier de l'histoire*. Paris : Flammarion, 1982.

Home, Stewart, éd. *What is Situationism? A Reader*. San Francisco : AK Press, 1996.

Hussey, Andrew. « La divinité d'Isou » : The Making of a Name and a Messiah. » *Forum for Modern Language Studies* 36 (2000).

Kanters, Robert. « Des iconoclastes parmi nous. » *Le Figaro littéraire* 25 décembre 1967.

Kaufmann, Vincent. *Pour Guy Debord : La Révolution au service de la poésie*. Paris : Fayard, 2001.

Marelli, Gianfranco. *La dernière Internationale: Les Situationnistes au-delà de l'art et de la politique*. Trad. David Bosc. Arles : Éditions Sulliver, 2000.

Sabatier, Roland. Postface. *Manifestes du soulèvement de la jeunesse (1950-1966)*. Par Isidore Isou. Paris : Éditions Al Dante, 2004.

Simon, Pierre-Henri. « *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem, *La société du spectacle* de Guy Debord. » *Le Monde* 14 février 1968.

Sollers, Philippe. « La guerre Debord . » *Le Nouvel Observateur* 1-7 décembre 2005.

———. « Guy Debord, vous connaissez ? Les mémoires de l'auteur le plus improbable de notre époque. » *Le Monde* 20 octobre 1989.

Œuvres théoriques

Apostolides, Jean-Marie. « Du surréalisme à l'Internationale situationniste : La question de l'image. » *MLN*. 105.4 (1990): 727-749.

Berman, Russel *et al*. « The Society of the Spectacle 20 Years Later : A Discusssion. » *Telos* 86 (Hiver 1990-91).

Bonnett, Alastair. « The Situationist Legacy. » *What is Siutuationism? A Reader*. Éd. S. Home. San Francisco : AK Press, 1996.

Curtay, Jean. « Qu'est-ce que le lettrisme? » *Le Magazine littéraire* 20 (août 1968).

Jappe, Anselm. *Guy Debord*. Trad. Donald Nicholson-Smith. Berkeley : U California P, 1999.

Lindenberg, Daniel. « Debord et les marxistes. » *Le Magazine littéraire* 399 (juin 2001).

Martel, Frédéric. « Le dépassement de l'art. » *Le Magazine littéraire* 399 (juin 2001).

———. « Dossier : Guy Debord et l'aventure situationniste. » *Le Magazine littéraire* 399 (juin 2001).

Plant, Sadie. *The Most Radical Gesture : The Situationist Interntational in a Postmodern Age*. New York : Routledge, 1992.

Valtat, Jean-Christophe. « Esthétique de l'organisation révolutionnaire. » *Le Magazine littéraire* 399 (juin 2001).

McDonough, Tom. « Guy Debord, or the Revolutionary Without a Halo. » *October* 115.1 (Hiver 2006) : 39-45.

Œuvres variées

Aron, Raymond. *La Révolution introuvable : réflexions sur les événements de mai.* Paris : Fayard, 1968.

Balzac, Honoré de. *Pierrette*. Paris : Librairie Hachette, 1856.

Biard, Roland. *Dictionnaire de l'extrême-gauche de 1945 à nos jours.* Paris : Belfond, 1978.

Breton, André. « Second Manifeste du Surréalisme (1930). » *Œuvres complètes.* Paris : Gallimard, 1988.

Clébert, Jean-Paul. *Paris insolite*. Paris : Denoël, 1952.

Une étrange guerre : Documentaire sur Guy Debord. Film de Philippe Sollers. Conseiller. Patrick Mosconi. France 3. Un siècle d'écrivains. 2000.

Ford, Simon, éd. *The Realization and Suppression of the Situationist International: An Annotated Bibliography.* Edinburgh : AK press, 1995.

Imrie, Malcolm. « Ralph Rumney: Rebellious Artist and Co-founder of the Situationist International. » *The Guardian* 8 mars 2002.

Lefebvre, Henri. *Critique de la vie quotidienne II : Fondements d'une sociologie de la quotidienneté.* Paris : L'Arche Editeur, 1961.

———. *Positions contre les technocrates.* Paris : Gonthier, 1967.

Marx, Karl. *Capital : Critique de l'économie politique*. Paris : Éd. Sociales, 1976.

Mitterand, H, éd. *Nouveau dictionnaire des citations françaises*. Paris : Hachette/Thchou, 1970.

Perse, Saint-John. *Oeuvres complètes*. Paris : Gallimard, 1972.

Lefort, Claude. « Le Parti situationniste. » *La Quinzaine littéraire* 44 (1 février 1968).

Sartre, Jean-Paul. « Les bastilles de Raymond Aron. » *Le Nouvel Observateur* (19 juin 1968).

Shaw, George Bernard. « Maxims for Revolutionists. » *Man and Superman*. Harmondsworth, Angleterre : Penguin, 1985.

Sirinelli, Jean-François. *Sartre et Aron, deux intellectuels dans le siècle*. Paris : Fayard, 1995.

Sokal, Alan et Jean Bricmont. *Impostures intellectuelles*. Paris : Éditions Odile Jacob, 1997.

Velley, Charles, éd. *Saint-Just, Théoricien de la Révolution*. Monaco : L. Jaspard, 1946.

Œuvres sous forme électronique

Adbusters. 2 juin 2006. <http://www.adbusters.org/>.

Alpozzo, Marc. « En finir avec l'illusion de mai 68. » *Journal de Combat* (30 juin 2005). 22 avril 2006. <http://marcalpozzo.blogspirit.com/archive/2005/06/30>.

Arno. « Mort à mai 68. » (31 mai 1998). 24 avril 2006. <http://www.scarabee.com>.

Best, Stephen et Douglas Kellner. « Debord and the Postmodern Turn : New Stages of the Spectacle. » *Illuminations : The Critical Theory Web Site*. 14 mai 2006. < http://www.uta.edu/huma/illuminations/kell17.htm>.

« De la misère en milieu étudiant : Considérée sous ses aspects économique, politique, remédier. » 24 avril 2006. <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/12>.

Knabb, Ken. *Bureau of Public Secrets*. 8 fév 2005. <http://www.bopsecrets.org>.

Kruger, Barbara. Babara Kruger. 5 mai 2006. <http://www.barbarakruger.com>.

Compte-Sponville, André. « Mai 68, un souvenir de bonheur. » (mai 1998). 24 avril 2006. <http://www.psychomag.com/cfml/chroniqueur/c_chroniqueur.cfm?id=194>.

Isou, Isidore. « Gabriel Pomerand. » *Bizarre* 32-33 (1964). <http://www.thing.net/~grist/lnd/lettrist/pomerand.htm>.

Legois, Jean- Phillipe et Robi Morder. *Bibliographie indicative sur les années 60 et le mai étudiant*. 21 mai 2006. <http://www.germe.info/kiosque/bibliographies/biblioannees60.pdf>.

« Situationist International. » 24 avril 2006. <http://www.nothingness.org/SI/vaneigem.html>.

« Situationist International online. » 4 juin 2006. <http://www.cddc.vt.edu/sionline/chronology/chronology.html>.

Touret, Denis. « Vaneigem. » 22 mai 2006. <http://www.denistouret.net/textes/Vaneigem.html>.

Waintrop, Édouard. « Mille milliards de Guy Debord ! » *Libération* octobre 1999. <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/88>.

Wikipédia : L'encycopédie libre. Dernière mise à jour le 1 juin 2006. 5 juin 2006. <http://fr.wikipedia.org>.